

Fantasy

Michael Moorcock Elric

2. LA FORTERESSE DE LA PERLE



POCKET

Michael Moorcock

LE CYCLE D'ELRIC

TOME 2

LA FORTERESSE DE LA PERLE

(The fortress of the pearl, 1989)



Traduction de Frantz Straschitz

Et quand à Cymoril, sa bien-aimée, Elric eut menti par trois fois, qu'il eut installé son ambitieux cousin Yyrkoon comme régent sur le Trône de Rubis, puisqu'il eut plus tard pris congé de Rackhir l'Archer Rouge, il s'enfonça dans des terres inconnues à la recherche d'un savoir qui, croyait-il, l'aiderait à gouverner Melniboné comme elle ne l'avait jamais été auparavant.

Mais c'était compter sans un destin d'ores et déjà déterminé à lui faire apprendre et connaître par expérience certaines choses dont, sur lui, l'impact allait être considérable. Avant même de rencontrer le Capitaine Aveugle et la Nef Qui Voguait sur les Mers du Destin, il eut à voir sa vie, son âme et son idéalisme en grand péril. A Ufych-Sormeer, il fut retardé par une affaire où se manifesta quelque incompréhension entre quatre sorciers des plus étranges qui, par inadvertance, sans mal vouloir, manquèrent détruire les Jeunes Royaumes avant de servir en définitive les ultimes desseins de la Balance Cosmique. Et à Filkhar, il vécut un amour dont il ne devait plus jamais reparler. Il apprenait, en en payant le prix, la puissance et la douleur de porter l'Épée Noire.

Mais ce fut dans la cité de Quarzhazaat, au cœur du désert, qu'il aborda l'aventure qui allait nouer les fils majeurs de son destin pour des années à venir...

CHRONIQUE DE L'ÉPÉE NOIRE

Livre premier

Existe-t-il un fou, doué d'un cerveau assez puissant
Pour restaurer l'étoffe où sont tissés les rêves
Et broyer les démons et mater le Chaos,
Qui, délaissant et son royaume et sa promesse
Tourbillonnant dans les marées contradictoires,
Oubliera son orgueil pour de longues douleurs ?

CHRONIQUE DE L'ÉPÉE NOIRE

1

Agonie d'un Seigneur perdu

C'était dans Quarzhazaat la solitaire, destination de maintes caravanes et port où bien peu touchaient, qu'Elric, Empereur héréditaire de Melniboné, dernier d'un sang plus que dix fois millénaire, gisait prêt à mourir. Les drogues et herbes qui à l'ordinaire le sustentaient, il les avait épuisées dans les derniers jours de son long voyage au travers des confins méridionaux du Désert des Soupirs, et il ne s'était pas trouvé en mesure de les remplacer dans cette cité fortifiée plus célèbre pour ses trésors que pour sa douceur de vivre.

Lentement, faiblement, le prince albinos étira ses doigts couleur d'ossements vers la lumière, suscitant les feux du sanglant joyau serti dans l'Anneau des Rois, ultime symbole traditionnel qui lui restait de ses responsabilités d'antan, puis sa main retomba. C'était comme s'il avait eu le bref espoir que l'Actorios serait en mesure de lui redonner vie, mais inutile était la pierre tant que lui manquait l'énergie d'en dominer les pouvoirs. Par ailleurs, il n'avait pas grand

désir d'appeler en ces lieux des démons. Sa folie seule l'avait amené à Quarzhasaat et il ne se devait d'exercer une quelconque vengeance à l'endroit de ses citoyens. Eux, toutefois, auraient eu motif de le haïr, eussent-ils connu ses origines.

Quarzhasaat avait jadis régné sur une terre de rivières et de belles vallées, de forêts verdoyantes et de plaines fertiles, mais cela c'était avant que n'eussent été proférés d'imprudents sortilèges au cours d'un conflit qui, deux mille ans plus tôt, avait menacé Melniboné. L'empire de Quarzhasaat s'était évanoui, perdu pour les deux camps, submergé par la vaste masse de sable qui s'était abattue sur lui telle une marée, n'épargnant que la capitale et ses traditions, lesquelles furent à l'époque la raison première de persévérer dans l'existence. Parce que Quarzhasaat s'était toujours dressée là, elle devait y être maintenue, entretenue à n'importe quel prix pour l'éternité, estimèrent ses habitants. Qu'elle n'eût plus ni but ni fonction n'empêcha pas ses maîtres de se sentir au plus haut point l'obligation d'en assurer la pérennité par tous les moyens qui leur semblaient convenir. Quatorze fois, des armées tentèrent de traverser le Désert des Soupîrs pour aller piller la fabuleuse Quarzhasaat. Quatorze fois par le désert même ces armées furent défaites.

Entre-temps, l'obsession majeure (d'aucuns diraient l'activité principale) de cette cité fut la complexité des intrigues entre ses dirigeants. République, ne fût-ce que de nom – et pivot d'un vaste empire, fût-il entièrement noyé sous les sables –, Quarzhasaat était gouvernée par son Conseil des Sept, bizarrement connu comme les Six Plus l'Autre, et qui, possédant l'essentiel des richesses de la ville, avait la haute main sur la plupart de ses affaires. D'autres puissants, hommes et femmes, qui n'avaient pas choisi d'appartenir à cette Heptocratie, n'en détenaient pas moins une puissance considérable tout en déjouant les pièges inhérents au pouvoir. Dans leur nombre, avait appris Elric, Narfis, Baronne de Kuwai'r qui habitait, sur les confins méridionaux de la cité, une villa dont la simplicité n'excluait pas la grâce, et accordait l'essentiel de son attention à son rival notoire, le vieux Duc Ral, qui parrainait les plus merveilleux artistes de Quarzhasaat et qui, lui, demeurait sur les hauteurs septentrionales dans un palais aussi peu ostentatoire qu'il était beau. Ces deux-là, s'était laissé dire Elric, avaient élu chacun trois

membres du Conseil alors que le septième, toujours sans nom et simplement désigné par celui d'Hexocrate (qui commande aux Six), maintenait l'équilibre, capable de faire pencher les choses par son vote dans un sens ou dans autre. L'oreille de l'Hexocrate était bien évidemment convoitée par ce que la cité comptait de rivaux, y compris la baronne Narfis et Ral.

Tout aussi indifférent à la politique tarabiscotée de Quarzhasaat qu'à celle de son propre pays, Elric n'était ici que par curiosité, aussi parce que la cité, à l'évidence, était le seul havre offert dans cette immense et vide étendue au nord des montagnes sans nom marquant la limite entre le Désert des Soupirs et le Désert des Larmes.

Déplaçant ses os fourbus sur la minceur de sa pailleasse, Elric se demanda, sarcastique, s'il allait être enterré ici parmi ces gens sans que jamais dût les effleurer l'idée que le monarque héréditaire d'une nation qui avait été leur plus grand ennemi était mort chez eux. Il se demanda si, après tout, tel était le destin que ses dieux lui réservaient : beaucoup moins grandiose que ce qu'il avait rêvé, mais non dénué d'attraits.

Après qu'il eut quitté Filkhar en hâte et avec une certaine confusion, le premier navire appareillant de Raschil l'avait porté jusqu'à Jadmar où, sans illusions, il avait choisi de croire le vieux soûlard ilmiorain qui lui avait vendu une carte indiquant l'emplacement de la légendaire Tanelorn.

Comme il s'en était à demi douté, la carte se révéla être un leurre dont il ne tira d'autre profit que d'échouer loin de toute forme d'habitat humain. Il avait envisagé de franchir les montagnes pour gagner Kaarlaak au travers du Désert des Soupirs, mais le recours à sa propre carte, d'une facture melnibonéenne plus fiable, montrait Quarzhasaat nettement plus proche. Chevauchant droit au nord sur un étalon à moitié mort de chaleur et d'inanition, il n'avait rencontré que lits d'oued à sec et mortes oasis, ayant eu la malencontreuse idée de traverser le désert au plus fort de la saison sèche. Sa quête d'une Tanelorn presque aussi légendaire pour son peuple que pour ceux des Jeunes Royaumes s'était soldée par un échec.

Bien que les chroniqueurs melnibonéens, comme à leur habitude, n'eussent montré qu'un intérêt passager pour leur ennemi

vaincu, Elric se souvenait que, selon eux, Quarzhasaat devait à ses propres sortilèges de ne plus constituer une menace pour ses rivaux demi-humains : une rune mal placée, proférée par Fophéan Dals, duc et magicien, ancêtre de l'actuel Duc Ral, dans un charme censé noyer l'armée adverse sous les sables et ceindre le pays entier d'un rempart. Elric avait encore à découvrir quelle explication donnaient de l'accident les descendants de ses victimes. Avaient-ils créé un corps de mythes et de légendes pour justifier la malchance de leur ville, y voir le résultat de maléfices émanés de l'Ile aux Dragons ?

Elric songeait comment sa propre obsession du mythe venait de le conduire au seuil d'une mort presque inévitable.

— Par mes erreurs de calcul, murmura-t-il, tournant vers l'Actorios des yeux d'un rouge éteint, j'ai montré tout ce que j'avais en commun avec les aïeux de ce peuple.

Une quinzaine de lieues passé l'endroit où était resté le cadavre de sa monture, Elric avait été découvert par un jeune garçon sorti chercher les bijoux et autres précieux objets manufacturés périodiquement exhumés par ces vents de sable qui, allant et venant sur cette partie du désert, la balayant en permanence, n'étaient pas étrangers à la survie de Quarzhasaat et justifiaient l'étonnante hauteur de ses magnifiques murailles. Le nom empreint de mélancolie de ces vastes solitudes, lui aussi, leur était dû.

En meilleure forme, Elric eût apprécié la monumentale beauté de Quarzhasaat, beauté résultant d'une esthétique raffinée sur des siècles et ne portant nulle trace d'influences extérieures. Que tant de ces ziggourats ou palais tout en courbes fussent de proportions gigantesques n'entraînait chez eux ni laideur ni vulgarité ; ils avaient quelque chose d'aérien, une singulière légèreté de style qui les faisait paraître, dans leurs rousseurs de terre cuite et leurs scintillements de granit argenté, dans la blancheur de leurs stucs chaulés, la richesse de leurs bleus, de leurs verts, comme matérialisés par enchantement de la substance même de l'air. De luxuriants jardins débordaient de terrasses complexement imbriquées, fontaines et ruisseaux, puisés dans les extrêmes profondeurs du sol, gratifiant de bruits sereins et de merveilleuses fragrances les allées pavées de galets et les larges avenues bordées d'arbres. Il n'en restait pas moins que cette eau, dont pouvaient avoir été spoliées des cultures, servait à maintenir l'apparence de

Quarzhasaat telle qu'elle avait été au sommet de sa puissance impériale, que sa valeur dépassait en conséquence celle des gemmes, que son utilisation faisait l'objet d'un rationnement, que son vol tombait sous le coup des lois les plus sévères.

Le logement d'Elric n'avait rien de luxueux, équipé qu'il était d'un lit à roulettes, de paille éparpillée sur les dalles, d'une fenêtre unique, inaccessible, et d'un cruchon de terre flanqué de sa cuvette avec ce peu d'eau saumâtre qui lui avait coûté sa dernière émeraude. Nul permis d'eau n'étant jamais délivré aux étrangers, les quelques quantités de ce précieux liquide mises en vente à Quarzhasaat en constituaient l'unique matière première réellement inabordable. Que le contenu de la cruche eût été subtilisé à quelque fontaine publique était donc hautement probable. Il était d'ailleurs peu fréquent que les peines encourues pour de tels vols fissent l'objet de controverses, même en privé.

Elric avait besoin d'herbes rarissimes pour soutenir son sang déficient, mais leur prix, en admettant qu'il en eût trouvé sur le marché, se fût révélé bien au-delà de ses moyens actuels, lesquels se réduisaient à quelques pièces d'or – une fortune à Kaarlaak, une misère dans une ville où l'or était si commun qu'on s'en servait pour parfaire l'étanchéité des aqueducs et des égouts. Ses sorties dans les rues de la ville, en sus d'être physiquement épuisantes, avaient eu quelque chose d'infiniment déprimant.

Quotidiennement, le garçon qui l'avait trouvé dans le désert et ramené dans cette chambre lui rendait visite, fixant sur lui le regard qu'il aurait eu pour un insecte étrange ou pour un rongeur capturé. Il se nommait Anigh et, bien qu'il s'exprimât dans la koinè des Jeunes Royaumes – langue issue du melnibonéen, – l'épaisseur de son accent rendait parfois incompréhensible tout ce qu'il disait.

Une fois de plus, Elric ne tenta de soulever son bas que pour le laisser retomber. Ce matin, il s'était réconcilié avec la certitude de ne plus jamais ni revoir sa bien-aimée Cymoril ni siéger sur le Trône de Rubis. Il en éprouvait du regret, mais non sans détachement, sa maladie le rendant étrangement euphorique.

— J'avais dans l'idée de vous vendre.

Elric cligna des yeux, sonda les ombres de la pièce par-delà l'unique rai de soleil qui les perçait. Il reconnut la voix sans toutefois distinguer plus qu'une vague silhouette près de la porte.

— Mais j'ai bien peur à présent de n'avoir à offrir, lors du marché qui se tiendra la semaine prochaine, que votre cadavre et les quelques biens qui vous restent. (C'était Anigh, presque aussi déprimé que l'albinos par la perspective de cette mort.) Evidemment, vous demeurez une rareté. Vos traits sont ceux de nos anciens adversaires, mais plus pâles que l'os, et avec des yeux comme je n'en ai jamais vu chez personne.

Elric, péniblement, se redressa sur un coude.

— Navré de décevoir une telle espérance.

Jugeant peu prudent de dévoiler ses origines, il s'était présenté comme un mercenaire de Nadsokor, la Cité des Mendiants, connue pour abriter toutes sortes de marginaux.

— Puis j'avais conçu celle que vous puissiez être un sorcier et me récompenser par un fragment de savoir occulte qui m'ouvrirait un chemin vers la richesse, voire m'élèverait au nombre des Six. Ou encore, qu'esprit du désert, vous seriez en mesure de me conférer quelque utile pouvoir. Mais j'ai gaspillé mes rations d'eau, semble-t-il. Vous n'êtes qu'un mercenaire à l'agonie. Ne conservez-vous donc nul objet de valeur ? Un bibelot qui pourrait se révéler monnayable, par exemple ?

Et les yeux du jeune Quarzhasaati dévièrent vers le mince et long ballot appuyé contre le mur au chevet d'Elric.

— Cela n'a rien d'un trésor, mon garçon, l'informa Elric, sinistre. Qui détient cet objet peut être dit porteur d'une malédiction impossible à exorciser.

Il sourit à la pensée d'Anigh cherchant un acheteur pour l'Epée Noire qui, enveloppée dans un b্লাউ de soie rouge, émettait de temps à autre un murmure, tel un vieillard sénile s'efforçant de retrouver la faculté de parler.

— C'est une arme, n'est-ce pas ? dit l'enfant dont les yeux bleu vif paraissaient envahir le brun visage émacié.

— Mais oui, dit Elric. Une épée.

— Une antiquité ?

Sous sa djellaba rayée, Anigh porta la main à son épaule.

— C'est une assez bonne description, dit Elric, amusé mais trouvant déjà d'une longueur épuisante cette conversation qui ne faisait que commencer.

— Quand a-t-elle été forgée ?

Le garçon s'avavançait à présent dans la pièce, si bien qu'il fut entièrement baigné par le rayon de soleil. Il avait l'aspect d'une créature parfaitement adaptée à la vie au sein des roches brûlées et des sables impalpables du Désert des Soupirs.

— Il y a peut-être dix mille ans. (Elric découvrit que l'expression surprise du garçon l'aidait à oublier, momentanément, la quasi-certitude de sa mort prochaine.) Mais elle est probablement plus ancienne...

— En ce cas, sa rareté n'est pas douteuse ! Et de tels objets sont fort prisés par la noblesse de Quarzhasaat. Il en est même parmi les Six qui les collectionnent. Son Honneur le Maître d'Unicht Shurl, par exemple, possède les armures de tout un corps d'armée ilmiorain, chacune équipant le cadavre momifié du guerrier d'origine. Et la collection de machines de guerre de Dame Talith compte plusieurs milliers de pièces dont pas une seule n'est en double. Laissez-la-moi, messire mercenaire, et je vous garantis de dénicher un acquéreur. Puis je me mettrai en quête des herbes dont vous avez besoin.

— Ainsi serai-je assez présentable pour que tu puisses me vendre, hein ?

L'amusement d'Elric grimpa d'un cran.

Une innocence exquise se peignit sur les traits de l'enfant.

— Que non, messire. Vous serez alors assez fort pour me résister et je me contenterai d'une commission sur votre première solde.

Elric aimait bien ce garçon. Il marqua un temps d'arrêt, rassemblant ses forces avant de se remettre à parler.

— Tu me crois susceptible d'intéresser un employeur, ici à Quarzhasaat ?

— Bien sûr. (Anigh eut un large sourire.) Vous pourriez devenir garde du corps de l'un des Six, ou du moins compter parmi ses partisans. Votre allure insolite vous qualifie d'office pour un tel poste. Ne vous ai-je pas dit combien nos maîtres étaient épris de rivalités et d'intrigues ?

— Il est certes encourageant...(nouvelle pause d'Elric pour reprendre son souffle)... de savoir que je puis envisager ici, à Quarzhasaat, une existence valeureuse et accomplie. (Il voulut plonger son regard dans les yeux brillants du garçon mais celui-ci détourna la tête : seule une partie de son corps resta visible dans la

clarté solaire.) Quoi qu'il en soit, si j'ai bien compris, ces herbes que je t'ai décrites ne poussent que dans la lointaine Kwan, à deux jours d'ici, sur les contreforts des Piliers Déchiquetés. Je serai mort avant que l'émissaire le plus rapide n'en soit à mi-chemin. Que cherches-tu, garçon ? A me réconforter ? Ou obéis-tu à des motifs moins nobles ?

— Je vous ai dit, messire, où poussent ces herbes. Mais imaginez maintenant que quelqu'un se soit déjà rendu à Kwan pour les cueillir et qu'il en soit revenu.

— Tu connaîtrais un tel apothicaire ? Mais quel prix me demandera-t-il pour de si précieux remèdes ? Et pourquoi t'es-tu abstenu de m'en parler plus tôt ?

— Parce que je n'en savais rien. (Anigh s'assit dans la relative fraîcheur du seuil.) J'ai fait mon enquête depuis notre dernière conversation. Certes, je ne suis qu'un garçon ordinaire, révérend seigneur, ni lettré, ni devin — même si je sais maintenant comment bannir mon ignorance et lui substituer le savoir —, mais je ne suis pas un imbécile.

— Je partage l'opinion que tu as sur toi-même, Maître Anigh.

— Puis-je alors prendre l'épée pour lui chercher un acquéreur ?

Il se leva, revint dans la lumière, main tendue vers le ballot.

Elric se laissa retomber sur sa couche, secouant la tête, un faible sourire aux lèvres.

— Moi aussi, Jeune Anigh, je mesure mon ignorance. Mais à la différence de toi, je m'estime également capable d'être un imbécile.

— La connaissance apporte le pouvoir, dit le garçon. Et le pouvoir me hissera peut-être jusque dans l'entourage de la Baronne Narfis. Il se peut que je devienne capitaine dans sa garde, voire que je sois anobli.

— Oh, je suis persuadé qu'un jour tu seras bien plus. (Elric aspira une bouffée d'air confiné ; tout son corps frissonna sous la brûlure qui lui envahissait les poumons.) Fais ce que tu veux, mais je doute que cette lame consente à te suivre.

— Puis-je la voir ?

— D'accord.

Dans des mouvements douloureusement gauches, Elric roula jusqu'au bord du grabat et de son linge extirpa la gigantesque épée. Gravée de runes qui semblaient y danser sur le noir et luisant métal,

décorée d'antiques et complexes ciselures au dessin tantôt mystérieux tantôt figurant des dragons et des démons enchevêtrés comme au corps à corps, Stormbringer n'avait à l'évidence rien d'une arme de ce monde.

Le jeune Quarzhasaati étouffa un cri, recula, paraissant regretter sa suggestion d'emporter l'arme.

— Est-elle vivante ?

Elric contempla sa lame avec un mélange de dégoût et d'autre chose qui n'était pas loin de la sensualité.

— D'aucuns diraient qu'elle est à la fois dotée d'intelligence et de volonté. D'autres y verraient un démon déguisé. Il en est pour la croire composée des âmes résiduelles de tous les damnés qui jadis, dit la légende, y furent piégés quand un autre pommeau que celui qu'elle arbore à présent hébergeait un puissant dragon. (Non sans un vague écoëurement, il se surprit à tirer quelque plaisir de la croissante épouvante du garçon.) Ton regard ne s'est-il jamais posé auparavant sur un objet dont Chaos fut l'artisan, Maître Anigh ? Ou sur un être marié à un tel objet... son esclave, peut-être ? (Il laissa pendre ses longs doigts blancs dans l'eau souillée de la cuvette puis les ramena jusqu'à ses lèvres qu'il humecta. Ses yeux rouges flamboyaient comme des braises mourantes.) Au cours de mes voyages, il m'est arrivé de l'entendre décrire comme la propre épée d'Arioch, celle qu'il porte au combat et qui lui donne le pouvoir de fendre les murs entre les Royaumes. J'en ai connu qui, mourant sous elle, furent persuadés d'avoir affaire à une créature vivante. Une théorie prétend qu'elle est l'unique représentant dans notre dimension d'une race entière et qu'elle pourrait, en aurait-elle le désir, y convoquer un million de ses congénères. Ne peux-tu percevoir sa voix, Maître Anigh ? La juges-tu capable de ravir et de charmer l'acheteur éventuel sur ton marché ?

Et s'échappa des lèvres pâles de l'albinos un son qui, pour n'être pas un rire, n'en était pas moins l'expression d'un humour désespéré.

En hâte, Anigh regagna le havre du rayon de soleil. Il s'éclaircit la gorge.

— Lui donnez-vous un nom ?

— Oui, Stormbringer. Mais il en est un autre qui parfois se murmure dans les Jeunes Royaumes, confondant cette lame et moi

qui la porte : celui de Voleur d'Ames. Et, de fait, elle en a bu plus d'une.

— Ainsi vous êtes voleur de rêves ! (Les yeux d'Anigh restaient fixés sur l'épée.) Mais alors, comment se fait-il que vous soyez sans emploi ?

— Voleur de rêves ? L'expression m'est inconnue. Et je ne vois d'ailleurs pas qui pourrait avoir besoin de celui qu'elle semble décrire.

Son regard monta vers le garçon, espérant plus ample commentaire, mais sans détourner les yeux de l'arme qui le fascinait, celui-ci enchaîna :

— Boirait-elle mon âme, seigneur ?

— Si j'en prenais la décision. Car sache que pour retrouver temporairement ma vigueur, il me suffirait de permettre à Stormbringer de t'occire – toi et quelques autres peut-être – puis elle me transmettrait son énergie et, sans le moindre doute, je serais en mesure de trouver un coursier et de quitter cette ville, éventuellement d'atteindre Kwan.

La voix de l'épée noire se faisait à présent plus mélodieuse, semblait approuver de tout cœur un tel projet.

— Oh, Gamek Idianit ! (Anigh se releva d'un bond, prêt à fuir si nécessaire.) C'est comme dans cette histoire sur les murailles de Mass'aboon. Ils en avaient, ceux qui ont été les responsables de notre isolement. Oui, les épées que portaient leurs chefs étaient pareilles à la vôtre. Nos maîtres nous l'ont dit à l'école. Oh, oui, je me souviens de tout ce qu'ils nous ont raconté !

Et il fronça les sourcils, prenant la pose de l'étudiant qui attend de ses cours un maximum de bénéfice.

Elric était au regret d'avoir jeté l'enfant dans un tel abîme de frayeur.

— Je n'ai pas l'intention de maintenir ma propre existence aux dépens de ceux qui ne m'ont jamais nui. Tel est d'ailleurs en partie le motif pour lequel je me trouve dans cette situation fâcheuse. Tu m'as sauvé la vie, mon garçon. Je ne voudrais pas te tuer.

— Oh, messire est grand menacier !

Dans sa panique, il venait d'employer une langue plus ancienne que le melnibonéen et qu'Elric reconnut pour l'avoir apprise dans le cadre de ses études.

— D'où vient que tu saches t'exprimer en opish ? demanda l'albinos.

La terreur qui ravageait les traits du garçon n'empêcha pas la surprise de s'y peindre.

— Ici, à Quarzhasaat, c'est de l'argot. Les voleurs y ont recours pour n'être pas compris des autres. Mais je suppose qu'à Nadsokor, il est courant de l'entendre.

— Si fait. A Nadsokor.

Elric était de nouveau perplexe. Sa main se tendit vers l'enfant pour le rassurer. Anigh rejeta la tête en arrière et un son étranglé sortit de sa gorge. Il était de toute évidence imperméable à l'effort de l'albinos pour regagner sa confiance. Sans plus rien dire, il quitta la pièce. Le bruit de ses pieds nus s'estompa le long du couloir et jusqu'au bas des marches qui menaient à l'étroite venelle.

Convaincu que le garçon était maintenant parti pour de bon, Elric sentit la tristesse l'assaillir. Il ne regrettait plus qu'une chose : de ne plus jamais revoir Cymoril ni retourner à Melniboné tenir sa promesse de l'épouser. Il mesurait la répugnance qu'il avait toujours eue – et ne cesserait probablement jamais d'avoir – à s'asseoir sur le Trône de Rubis, sachant toutefois que tel était son devoir. S'était-il délibérément choisi son sort présent à seule fin de se dérober à cette responsabilité ?

Il avait conscience que son sang, même vicié par cette tare étrange qui lui était personnelle, restait le sang de ses ancêtres, et qu'il n'aurait pas été simple de renoncer tant aux droits qu'au destin à lui fixés par la naissance. Il avait espéré pouvoir, par son règne sur Melniboné, transmuier ce vestige introverti, cruel et décadent d'un empire honni en nation régénérée, capable d'apporter au monde paix et justice, d'offrir un modèle de gouvernement éclairé que d'autres auraient pu reprendre à leur profit.

Contre une chance de revoir Cymoril, il aurait plus que volontiers négocié l'Epée Noire. Dans son for intérieur, pourtant, il gardait peu d'espoir que ce fût possible. Cette lame était plus qu'une source d'énergie, une arme à opposer à ses adversaires. Elle le liait à l'ancienne foi jurée de sa race envers le Chaos, engagement qu'il n'imaginait pas le Duc Arioch disposé à lui laisser rompre. Quand il considérait ces questions, ces signes d'un destin plus vaste, il se trouvait dans une telle confusion qu'il préférait s'en détourner.

— Bon, dans la folie ou dans la mort, peut-être briserai-je ces chaînes et échapperai-je aux antiques mauvais génies de Melniboné.

Le souffle dans ses poumons parut se réduire à un filet ; il cessa d'en sentir la brûlure. De fait, une fraîcheur l'envahissait. Son sang se ralentit alors qu'il se tournait, désireux de se lever, de chanceler jusqu'à la table de bois brut où se trouvaient ses quelques provisions. Mais il ne put que contempler fixement ce pain rassis, ce vin tourné, ces morceaux racornis de viande séchée dont il valait mieux ne pas trop chercher l'origine. Se mettre debout, rassembler en lui la volonté de bouger, c'était impossible. Il avait accepté son agonie, sans sérénité, mais avec un certain degré de dignité. Retombant dans une rêverie languide, il se rappela sa décision de quitter Melniboné, le violent émoi de sa cousine Cymoril, la joie secrète de son ambitieux cousin Yyrkoon, ses déclarations à Rackhir, le Prêtre Guerrier de Phum, qui s'était lui aussi lancé à la recherche de Tanelorn.

Il se demanda si l'Archer Rouge avait eu plus de succès que lui dans cette quête ou s'il gisait quelque part ailleurs dans ce vaste désert, sa tenue écarlate réduite en lambeaux par ce vent qui soupirait en permanence, sa chair desséchée, rétractée sur les os. Puis il s'aperçut que sa nostalgie de Cymoril allait grandissant et se crut sur le point de fondre en larmes.

Il avait eu l'idée de faire appel à son protecteur Arioeh, de lui demander de le sauver, et il n'en gardait qu'une profonde répugnance à même envisager cette possibilité. Il craignait qu'un nouveau recours à l'assistance du Duc eût pour résultat de lui faire perdre bien plus que la vie. Chaque fois que cette puissante entité surnaturelle avait accepté de l'aider, un accord tout aussi implicite que mystérieux s'en était trouvé resserré. Ce qui ne le rendait pas plus réel, songea-t-il, ironique. Arioeh avait montré, ces derniers temps, si peu d'empressement à venir à son aide qu'il en venait à se dire que Yyrkoon l'avait peut-être supplanté dans tous les domaines...

Cette pensée ramena l'albinos à sa douleur, à son regret de Cymoril. De nouveau, il tenta de se lever. Le soleil avait changé de place. Il crut voir son aimée debout devant lui. Puis elle devint un aspect d'Arioeh. Restait-il, même à présent, le jouet du puissant Duc du Chaos ?

Son regard dévia sur l'épée qui semblait s'agiter dans ses soieries lâches, frémir et chuchoter quelque avertissement, peut-être une menace.

Il s'en détourna.

— Cymoril ?

Il sonda le faisceau de lumière, le remonta jusqu'à contempler par la fenêtre le ciel intense du désert. Et voilà qu'il crut y deviner des formes... d'hommes, d'animaux, de démons. Et que ces silhouettes, à mesure qu'elles se faisaient plus distinctes, se mettaient à ressembler à ses amis. Cymoril fut de retour.

— Mon amour, gémit Elric dans son désespoir.

Il vit Rackhir, Dyvim Tvar, et même Yyrkoon. Tous il les appela.

Aux croassements qui émanèrent de sa gorge, il se sut fiévreux, gaspillant dans ses fantasmagories l'énergie qui lui restait. Il comprit que son corps vivait à présent sur ses ultimes réserves et que la fin devait être proche.

Il porta la main à son front, sentit la sueur y perler et s'interrogea sur le prix que chaque goutte pouvait atteindre sur le marché, trouvant amusant de se livrer à de telles spéculations. Allait-il transpirer suffisamment pour être à même de s'acheter un supplément d'eau, un peu de vin pour le moins ? Ou la production de liquide était-elle en soi contraire aux étranges lois sur l'eau de Quarzhasaat ?

Ses yeux retournèrent se poser au-delà du rayon de soleil. N'y avait-il pas là des hommes ? Peut-être des gardes ou autres fonctionnaires municipaux, venus l'inspecter dans son mouroir et lui demander de produire son permis de transpirer. Maintenant, il lui semblait que le vent du désert – lequel ne soupirait jamais bien loin – se coulait dans la chambre, y suscitant l'intangible et fourmillante présence d'Elémentaires, voire de cette force qui allait emporter son âme vers sa destination dernière. Soulagé, il sourit. A bien des égards, il était heureux de voir s'achever sa lutte. Peut-être Cymoril le rejoindrait-elle bientôt.

Bientôt ? Quelle signification pouvait revêtir le Temps dans ce Royaume intemporel ? Lui allait-il falloir attendre l'Eternité avant qu'ils ne fussent tous deux réunis ? Ou rien qu'un instant vite enfui ? Risquait-il encore de ne plus jamais la revoir ? De n'avoir qu'absence et néant pour perspective future ? Ou son âme allait-elle

pénétrer dans quelque autre corps – aussi malade éventuellement que celui qu'elle habitait pour l'heure, – le confrontant à des choix pareillement insurmontables, à ce même défi, physique et moral, qui n'avait cessé de l'affliger depuis son entrée dans l'âge adulte ?

L'esprit d'Elric dériva de plus en plus loin de toute logique, comme dérive du rivage une souris qui se noie, tourbillonnant avec une panique croissante avant que la mort ne lui apporte l'oubli. Il ricana, pleura, délira, s'assoupit par moments alors que se dissipaient les derniers vestiges de sa vie avec les vapeurs qui maintenant montaient de ses chairs à la singulière blancheur d'ossements. Tout spectateur non averti n'aurait pas vu là un homme mais quelque animal contrefait, malade, gisant sur ce lit de misère dans les affres ultimes – et sans nul doute heureuses – de l'agonie.

Vint la nuit et avec elle une éblouissante parade de ceux qui peuplaient le passé de l'albinos. Il revit les sorciers qui l'avaient formé dans les arts magiques, cette mère étrange qu'il n'avait jamais connue et ce père plus étrange encore, les cruels amis de son enfance dont il avait cessé peu à peu de partager la passion pour les voluptueux et terribles sports de Melniboné, les cavernes de l'Ile aux Dragons, ses secrètes clairières, les minces tours et les palais d'une complexité hallucinante de cette race étrangère à l'humanité dont les ancêtres mêmes n'avaient qu'en partie appartenu à ce monde quand ils s'étaient levés, tels de beaux monstres, pour conquérir, pour régner avant d'entrer – avec une profonde lassitude que sa situation présente lui faisait d'autant mieux apprécier – dans le déclin de l'introspection et des fantaisies morbides. Et il hurla car sa vision lui présentait Cymoril dans un état d'affaiblissement comparable au sien et sur le corps de laquelle Yyrkoon, secoué d'un rire affreux, pratiquait les pires abominations. Alors, il voulut de nouveau vivre, retourner à Melniboné, sauver cette femme qu'il aimait d'un amour si profond qu'il avait souvent refusé d'en laisser l'intensité poindre à sa conscience. Mais c'était impossible. Alors que les images se résorbaient dans le bleu foncé du ciel à sa fenêtre, il comprit qu'il serait bientôt mort et que personne n'irait jamais secourir celle qu'il avait juré d'épouser.

Au matin, la fièvre étant tombée, Elric sut qu'il ne restait qu'une petite heure, deux au plus, avant la fin. Il ouvrit des yeux embrumés

pour constater que le rai de soleil, tout d'or tendre à présent, ne tombait plus comme la veille directement dans la pièce mais en se réfléchissant sur les murs étincelants du palais contre lequel on avait appuyé son taudis.

Sentant une fraîcheur soudaine effleurer ses lèvres craquelées, il rejeta violemment la tête en arrière et tenta d'atteindre son épée, craignant que ce froid contact fût celui d'un acier tranchant appliqué contre lui, peut-être dans l'intention de lui couper la gorge.

— Stormbringer...

Faible était sa voix, et tout autant sa main qui ne parvenait pas à quitter son flanc, moins encore à saisir la murmurante lame. Il toussa, découvrit qu'on lui versait un liquide dans la bouche. Non cette croupissure infecte qu'il avait acquise au prix de sa dernière émeraude, mais quelque chose de propre. Il but, s'efforçant d'éclaircir sa vision. Aussitôt se matérialisa une flasque d'argent ciselé tenue par une main douce et dorée suivie d'une manche de fin brocart puis d'un visage empreint d'humour qu'il ne put reconnaître. Il toussa de nouveau. Ce breuvage n'était pas simplement de l'eau. Anigh avait-il trouvé quelque apothicaire compatissant ? Le goût lui rappelait l'une de ses propres distillations fortifiantes. Il prit une bouffée d'air, entrecoupée, reconnaissante, et, sans que sa curiosité se départît d'une certaine prudence, fixa l'homme qui venait de le ressusciter, ne fût-ce que pour ces seuls instants. Souriant, son sauveur réagit par un mouvement d'une élégance étudiée dans ses lourds atours hors saison.

— Bonjour, messire larron. Point d'offense, je suppose, à vous nommer ainsi car vous êtes, ai-je ouï dire, citoyen de Nadsokor où l'on se fait fierté de pratiquer toutes sortes de larcins.

Conscient de la délicatesse de sa situation, Elric ne vit pas motif de le contredire. Il fit oui de la tête, lentement, la douleur encore présente au fond de ses os.

L'homme, de belle taille et rasé de près, reboucha sa flasque.

— Le garçon m'a dit que vous aviez une épée à vendre.

— Peut-être. (Désormais sûr que le répit serait bref, l'albinos resta sur ses gardes.) Quoique beaucoup à mon sens soient susceptibles de regretter ce genre d'achat...

— Cette lame n'est pourtant pas représentative de votre activité principale, n'est-ce pas ? Vous devez avoir perdu votre crosse ? Vous en être dessaisi contre de l'eau ?

L'expression était compréhensive.

Elric choisit d'abonder dans ce sens. Il se permettait maintenant quelque espoir de survivre. Déjà la potion avait ranimé ses esprits et une bonne proportion de sa force usuelle.

— Si fait, dit-il, jaugeant son visiteur. Il se peut.

— Qu'est-ce ? Faites-vous publicité de votre propre incompétence ? En use-t-on ainsi dans la Guilde des Voleurs de Nadsokor ? Ne serait-ce plutôt que vous estes malandrin plus subtil que votre mise ne le suggère ?

Cette dernière phrase délivrée dans le jargon archaïsant dont Anigh s'était servi la veille.

Même sans rapport avec la réalité, le prince albinos le sentait maintenant, l'opinion que s'était formée de son statut et de ses capacités cet opulent personnage pouvait lui fournir un moyen de se soustraire à l'immédiate et funeste conjoncture. Son intérêt grandit.

— Vous souhaiteriez acheter mes services, c'est ça ? Ce en quoi j'excelle ? Moi personnellement, et peut-être aussi ma lame ?

— Si vous voulez. (L'homme affectait l'insouciance mais à l'évidence dissimulait quelque urgence.) On m'a chargé de vous dire que la Lune de Sang va bientôt brûler au-dessus de la Tente de Bronze.

— Je vois. (Elric fit semblant d'être impressionné par ce qui était pour lui pur charabia.) Il nous faut donc agir sans retard ?

— Tel est l'avis de mon maître. Ces mots n'ont pas de sens pour moi mais sont manifestement clairs pour vous. On m'a d'ailleurs enjoint de vous offrir une seconde dose d'élixir si vous paraissiez au fait de ce dont il est question. Tenez.

Il élargit son sourire et tendit la flasque d'argent à Elric qui l'accepta, en prit une gorgée parcimonieuse, et sentit affluer en lui un surcroît d'énergie tandis que les douleurs graduellement se dissipaient.

— Votre maître aurait donc besoin d'un voleur. Que convoite-t-il que mes confrères de Quarzhasaat ne soient en mesure de lui dérober ?

— Ah-ah, messire, vous affectez un prosaïsme auquel pour l'heure je ne puis tout à fait croire. (Il récupéra l'élixir.) Je me nomme Raafi as-Keeme et sers un dignitaire de cet Empire. Il a, je pense, une mission à vous confier. L'habileté nadsokorienne est légendaire et nous espérons depuis quelque temps voir l'un d'entre vous s'aventurer par ici. Comptiez-vous faire de nous vos victimes ? Je dois vous avertir que nul n'y est jamais parvenu. Mieux vaut voler pour nous, je pense.

— Sage conseil, dirais-je. (Elric se redressa et, basculant ses pieds sur les dalles, s'assit au bord de la paillasse. L'effet de la potion se faisait pleinement sentir.) Peut-être allez-vous pouvoir esquisser la nature de ma tâche, messire ?

Inutilement, sa main se tendit vers le flacon qui avait déjà réintégré la manche de Raafi as-Keeme.

— Certes, messire, dès que nous aurons pu nous faire une idée de vos antécédents. Vous dérobez plus que des bijoux, m'a dit le garçon. Des âmes, ai-je compris.

Elric s'alarma et posa un regard suspicieux sur l'homme dont l'expression resta neutre.

— Pour ainsi dire...

— Parfait. Mon maître désire mettre à profit vos compétences. Vous aurez, en cas de réussite, un baril de cette potion à remporter dans les Jeunes Royaumes ou là où il vous plaira de diriger vos pas.

— C'est ma vie que vous mettez dans la balance, dit Elric en détachant ses mots, et je suis disposé à la monnayer à son juste prix.

— Ah, messire, je vois en vous quelque sens du commerce et je suis sûr qu'un accord saura être trouvé. Maintenant, puis-je vous prier de me suivre jusqu'à un certain palais ?

Avec un sourire, Elric saisit à deux mains Stormbringer et se rejeta en arrière, s'adossant au mur et à la source du rayon. Puis il posa l'épée sur ses genoux et d'un geste parodique mima l'hospitalité princière.

— Ne préféreriez-vous demeurer le temps que je vous fasse une démonstration de ce que j'ai à offrir, messire As-Keeme ?

Posément, le personnage aux riches atours secoua la tête, déclinant la proposition.

— Je ne pense pas. Il n'est pas douteux que vous soyez devenu insensible à la puanteur des lieux et à celle que votre corps dégage,

mais soyez assuré qu'il n'y a là rien de plaisant pour qui n'y est pas habitué.

Elric acquiesça d'un rire. Il se leva, s'accrocha le fourreau de Stormbringer à la ceinture et, dans le cuir noir, glissa la murmurante épée runique.

— Veuillez donc me précéder, messire. Il me faut admettre que je suis curieux de savoir quels sont ces risques considérables que je vais devoir prendre et qui amèneraient l'un de vos propres voleurs à refuser le genre de récompense qu'un seigneur de Quarzhasaat peut offrir.

Et dans son esprit, d'ores et déjà, il avait arrêté les termes d'un marché : qu'il ne laisserait pas à sa vie une seconde occasion de lui échapper avec autant d'aisance. C'était, avait-il décidé, sa moindre dette envers Cymoril.

2

La Perle au Cœur du Monde

Dans une pièce au travers de laquelle un soleil adouci filtrait en obliques poussiéreuses d'une grille massive sertie dans le plafond polychrome d'un palais nommé Goshasiz et dont la complexe architecture accusait la marque de quelque chose de plus sinistre que le temps, le Seigneur Gho Fhazzi honorait son hôte de rasades réitérées du mystérieux élixir et de mets dont la nature, à Quarzhasaat, était aussi précieuse pour le moins que la présentation.

Vêtu de frais au sortir d'un passage par les thermes de la demeure, Elric était doté d'une vitalité nouvelle, les indigos et vert bouteille des soieries qu'il portait accentuant la blancheur tant de son teint que sa longue et impalpable chevelure. L'épée runique au fourreau reposait contre le bras sculpté de son siège et il était prêt à la tirer, à s'en servir, dût cet entretien se révéler piège élaboré.

Le Seigneur Gho Fhazzi était habillé à la dernière mode, coiffé de même, les mèches noires de ses cheveux et de sa barbe déployant

des flots d'anglaises, ses longues moustaches cirées, effilées, ses lourds sourcils décolorés pour se fondre, au-dessus d'yeux vert pâle, dans une peau artificiellement blanchie au point d'évoquer celle d'Elric. Vif contraste en revanche, ses lèvres peintes, vermeilles. Et sa manière d'occuper, dos à la lumière, le haut bout d'une table subtilement inclinée vers son vis-à-vis semblait presque conçue pour mettre celui-ci en position d'accusé devant son juge.

La mise en scène avait sauté aux yeux du prince albinos qui n'en était nullement troublé. Jeune encore, la trentaine, le Seigneur Gho avait une voix légèrement trop aiguë, néanmoins agréable. Il agita des doigts replets tant en direction des figues et dattes disposées dans leurs petites corbeilles de feuilles de menthe que des langoustes nappées de miel, poussa vers Elric, dans une maladroite démonstration d'hospitalité, la flasque d'argent contenant l'élixir, trahissant par chacun de ses mouvements qu'il n'était pas coutumier de ces tâches serviles.

— Servez-vous, cher ami. N'hésitez pas à en reprendre.

Il n'était pas à l'aise avec son hôte, semblant presque s'en méfier, et l'albinos ne douta pas qu'il y eût dans l'affaire quelque aspect urgent que le Seigneur Gho n'avait pas encore abordé et encore moins confié à l'émissaire envoyé au taudis.

— Peut-être un de vos plats favoris manque-t-il sur cette table ?

Elric se tamponna les lèvres.

— Croyez en ma gratitude, Seigneur Gho. Je n'ai fait un tel repas depuis que j'ai quitté les Jeunes Royaumes.

— Ah oui, c'est vrai. J'ai ouï dire qu'ils regorgeaient de nourriture.

— Comme Quarzhasaat de diamants. Avez-vous déjà visité ces contrées, Seigneur Gho ?

— A nous autres, Quarzhasaatim, la nécessité de voyager ne se fait pas sentir. (Quelque surprise perçait dans sa voix.) Qu'y aurait-il à l'étranger pour susciter notre convoitise ?

Elric observa que le peuple de cet homme avait beaucoup en commun avec le sien. Sa main se tendit vers le plat le plus proche, y prit une figue, et alors qu'il la mâchait avec lenteur, en savourait la suave succulence, son regard se riva dans celui du Seigneur Gho.

— D'où tenez-vous vos connaissances sur Nadsokor ?

— Si nous ne sortons jamais de nos frontières, il nous arrive de voir passer des voyageurs. Certains, ayant suivi des caravanes à destination de Kaarlaak ou d'ailleurs, nous en ramènent à l'occasion des esclaves et, sans coup férir, abondance de contes à dormir debout ! (Il eut un rire tolérant.) Il n'est pas douteux, toutefois, qu'il y ait un grain de vérité dans ce qu'ils disent. Ainsi avons-nous appris — alors que les voleurs de songes sont des plus discrets quant à leur origine — que la ville de Nadsokor fait bon accueil aux larrons de toute espèce. Point n'est besoin d'être grand clerc pour en tirer l'évidente conclusion...

— Surtout si l'on n'est que parcimonieusement gratifié d'informations sérieuses sur les autres peuples et contrées.

La cinglante ironie de l'albinos parut échapper au Seigneur Gho Fhazzi, à moins qu'il n'eût délibérément choisi de l'ignorer.

— Etes-vous natif de Nadsokor ou n'est-ce que votre cité d'adoption ? demanda-t-il.

— Une résidence temporaire, au mieux, lui répondit Elric sans mentir.

— Vous n'êtes pas sans présenter des ressemblances superficielles avec le peuple de Melniboné dont la rapacité nous a conduits à notre situation présente, fit remarquer le Seigneur Gho. Y eut-il dans votre ascendance quelque apport d'un tel sang ?

— Il me semble hasardeux d'en douter. (Elric se demandait pourquoi son interlocuteur n'en tirait pas la conclusion la plus évidente.) La haine est-elle encore vivace envers ces gens pour ce qu'ils firent jadis ?

— Vous parlez de leur assaut contre notre empire ? Mais souvenez-vous que l'Ile aux Dragons a depuis longtemps sombré sous les vagues, victime de notre sorcière vengeance. Pourquoi devrions-nous attarder nos pensées sur une race défunte qui a dûment été châtiée de son infamie ?

— Assurément.

Elric s'aperçut que Quarzhasaat s'était donné de sa défaite une explication si satisfaisante, si complète — jusqu'à y inclure un motif de ne pas contre-attaquer — qu'elle avait voué à l'oubli dans ses légendes le peuple qui la lui avait infligée. Melniboné ayant cessé d'exister, il ne pouvait être melnibonéen, et sur ce point, du moins, une certaine quiétude lui était permise. Bien plus, l'absence

d'intérêt de ces gens pour le reste du monde et pour ses citoyens était telle que le Seigneur Gho Fhazzi, ayant décidé qui était Elric, ce qu'il était, bornait là sa curiosité. L'albinos médita sur l'aptitude de l'esprit humain à se forger des fantasmes puis à n'en plus démordre.

Son problème majeur était à présent de n'avoir claire notion ni du métier qu'il était censé exercer ni de la tâche que le Seigneur Gho souhaitait lui confier.

Le noble Quarzhasaati plongea les mains dans un bassin d'eau parfumée. Il se rinça la barbe, avec ostentation, laissant ruisseler le liquide sur la géométrie du sol de mosaïque.

— Mon serviteur m'a dit que vous aviez saisi ses allusions, reprit-il en s'essuyant sur un linge.

Ses gestes trahirent une fois de plus son habitude d'être assisté par des esclaves, mais il avait manifestement choisi de dîner seul avec Elric, redoutant peut-être de voir ses secrets surpris par des oreilles serviles.

— Les termes mêmes de la prophétie sont légèrement différents. Les connaissez-vous ?

— Non, dit l'albinos, en toute franchise.

Et il s'interrogea sur l'éventuelle réaction d'un Seigneur Gho venant à découvrir qu'il avait affaire à un imposteur.

— Quand la Lune de Sang la Tente de Bronze embrasera, vers la Perle ouverte sera la Voie.

— Ah oui, c'est cela même.

— Et, d'après les nomades, la Lune de Sang va monter au-dessus des montagnes dans un peu moins d'une semaine. Et elle brillera sur les Eaux de la Perle.

— Exactement, dit Elric.

— Et le chemin vers la Forteresse s'en trouvera bien sûr révélé.

Elric hocha la tête, gravement, semblant confirmer les dires du Seigneur Gho.

— Et un homme tel que vous, doté d'un savoir tant surnaturel que non surnaturel, apte à évoluer entre les plans du réel et de l'irréel, pour qui les chemins de traverse aux frontières du rêve et de la veille n'ont plus de secrets, ne peut qu'être à même de percer les défenses de la Perle, d'en subjuguier les gardiens et de la dérober.

— Et où s'érige cette Forteresse de la Perle ?

— Au cœur du monde, je suppose.

Le front d'Elric se barra d'un pli.

— Après tout, enchaîna son interlocuteur non sans impatience, ce joyau n'est-il pas connu sous le nom de Perle au Cœur du monde ?

— Je vous suis, dit Elric, résistant à l'envie de se gratter l'arrière du crâne, reportant sa convoitise sur une goulée supplémentaire de ce merveilleux élixir en dépit de l'inquiétude croissante qu'instillaient en lui tant la conversation du Seigneur Gho que l'irrésistible attrait exercé par ce breuvage. Mais je ne doute pas qu'il y ait d'autres données...

— Je vous aurais cru parfaitement au fait de ces choses, messire larron. Il vous faut à l'évidence gagner l'Oasis Fleur d'Argent. Les nomades vont s'y rassembler et cette Lune de Sang ne peut qu'avoir son importance. Il est fort probable qu'en ce lieu et à cette époque vous trouverez la voie ouverte. Mais à coup sûr : vous avez déjà entendu parler de l'oasis.

— Je crains de n'avoir même une carte où elle soit portée, l'informa Elric, semblant s'en excuser.

— Nous y pourvoirons. Mais n'avez-vous jamais emprunté la Piste Rouge ?

— Je crois vous avoir précisé ma qualité d'étranger, Seigneur Gho.

— Certes, mais vos géographes et historiens doivent s'être intéressés à nous !

— J'ai bien peur que nous soyons quelque peu ignares, puissant Seigneur. Nous autres, des Jeunes Royaumes, si longtemps maintenus dans l'ombre de la perverse Melniboné, n'avons guère eu l'occasion de découvrir les joies de l'érudition.

Les sourcils artificiellement modifiés du noble Quarzhasaati se haussèrent.

— Oui, dit-il. C'était inévitable. Nous vous fournirons donc une carte. Mais la Piste Rouge n'est pas très difficile à suivre puisqu'elle va de Quarzhasaat à l'Oasis Fleur d'Argent et que, plus loin, ne se dressent que ces montagnes parées du nom de Piliers Déchiquetés par les nomades. Je ne pense pas qu'elles présentent pour vous grand intérêt, à moins bien sûr que le Chemin vers la Perle ne vous amène à les franchir. Cette route est des plus mystérieuses, et vous serez sensible au fait qu'elle n'est portée sur aucune carte...

classique du moins, puisqu'elle est absente des nôtres alors que nous pouvons nous enorgueillir de posséder les bibliothèques les plus complètes du monde.

Animé de la ferme intention d'utiliser au mieux son sursis, Elric était prêt à poursuivre la mascarade jusqu'à laisser derrière lui Quarzhasaat et être de nouveau en chemin vers les Jeunes Royaumes.

— J'aurais également besoin d'une monture. Comptez-vous m'en fournir une ?

— Assurément, le meilleur étalon de nos écuries. Vous faudra-t-il aussi récupérer votre crosse ou n'est-ce qu'un attribut symbolique de votre vocation ?

— Je crois pouvoir en trouver une autre.

— Vous êtes seul juge, messire larron, dit le Seigneur Gho, caressant sa barbe singulière.

Elric estima opportun de changer de sujet.

— Vous n'avez pratiquement pas abordé la question de mes honoraires.

Il vida sa coupe. Maladroitement, son hôte la lui remplit.

— Combien demandez-vous d'ordinaire ?

— C'est que, justement, cette mission n'a rien d'ordinaire. (Elric redevenait sensible aux aspects cocasses de la situation.) Vous êtes sans doute conscient que, même dans les Jeunes Royaumes, rares sont ceux dotés de mes compétences ou de ma solide réputation, et plus rares encore ceux qui s'aventurent jusqu'à Quarzhasaat...

— Si vous me ramenez cette perle, messire voleur, toutes sortes de richesses vous seront acquises. Assez du moins pour faire de vous l'un des plus puissants personnages des Jeunes Royaumes. Je vous doterai d'une suite nobiliaire complète : vous aurez de somptueux atours, des bijoux, un palais, des esclaves. Ou, si vous préférez poursuivre vos voyages, une caravane qui vous permettra d'acheter une nation entière dans les contrées où vous porteront vos pas. Vous serez en mesure d'y être un prince, voire un roi !

— Enivrante perspective, dit l'albinos, sarcastique.

— Ajoutez-y ce que j'ai déjà déboursé pour vous, les frais que je vais encore avoir à faire, et vous conviendrez que la récompense est assez belle.

— Si fait. D'une incontestable générosité.

Elric fronça les sourcils, promena son regard autour de lui sur la vaste pièce, sur les tapisseries, sur les meubles et objets libéralement incrustés de gemmes, sur les mosaïques de pierres fines, sur l'ornementale complexité des corniches et colonnes. Il comptait pousser plus loin le marchandage, devinant qu'on n'attendait pas autre chose de lui.

— Mais si je considère la valeur que cette perle a pour vous, Seigneur Gho, ce qu'elle vous permettra d'acheter ici même à Quarzhasaat, la récompense n'est plus tout à fait aussi exceptionnelle.

Sur ce, les traits du Seigneur Gho Fhazzi s'illuminèrent.

— Exact. La Perle va me valoir au Conseil des Six la place qui sous peu doit devenir vacante. Tel est le prix qu'en demande la Septième Sans Nom. Et c'est pourquoi il me faut l'avoir au plus vite car elle est déjà promise. Vous avez deviné juste : j'ai des rivaux, mais aucun dont l'offre puisse se comparer à la mienne.

— Et en sont-ils conscients ?

— Il n'est pas douteux que des rumeurs circulent. Toutefois, je vous conseillerai de garder le silence sur la nature de votre tâche...

— Et ne craignez-vous pas que je cherche à conclure une meilleure affaire ailleurs dans votre cité ?

— Oh, si vous étiez à ce point cupide et malhonnête, il y en aurait à coup sûr pour vous proposer plus. Mais ils ne pourraient offrir ce que j'ai à offrir.

Et le gentilhomme quarzhasaati laissa ses lèvres former un terrible sourire.

— Pourquoi ?

Elric se sentit soudain pris au piège et son impulsion première fut de porter la main à Stormbringer.

— Parce qu'une telle monnaie d'échange leur manque.

Le Seigneur Gho poussa la flasque d'argent vers Elric qui, vaguement surpris, s'aperçut qu'il venait de vider une nouvelle coupe d'élixir. Une fois de plus, il la remplit et but, songeur. Une vérité se faisait jour en lui, et il la redoutait.

— Qu'est-ce qui pourrait être aussi précieux que la Perle ?

L'albinos reposa sa coupe. Il pensait avoir une idée de la réponse.

Le Seigneur Gho rivait sur lui un regard intense.

— Vous avez compris, je crois.

Le hideux sourire réapparut.

— Si fait. (Elric sentit son moral s'effondrer cependant que le traversait un frisson de profonde terreur mêlée d'une colère croissante.) L'élixir, je suppose...

— Pas vraiment. Lui-même est relativement facile à obtenir. C'est un poison, bien sûr... une drogue qui se nourrit de celui qui l'absorbe, ne lui donnant qu'un simulacre de vitalité. A la fin, quand il ne reste plus rien que la drogue n'ait consommé, la mort survient, presque toujours atroce. Vous n'imaginez pas les pitoyables ruines que cette substance fait d'hommes et de femmes qui, une semaine auparavant tout au plus, se croyaient assez puissants pour gouverner le monde ! (Le Seigneur Gho se mit à rire ; ses petites bouclettes dansèrent devant son visage et sur son crâne.) Et pourtant, dans leur agonie, ils ne cesseront de réclamer à cor et à cri ce qui les a tués. Comique, n'est-ce pas, messire voleur ? Qu'y a-t-il d'aussi précieux que la Perle ? demandiez-vous. Ma foi, la réponse doit désormais vous sauter aux yeux ; la vie d'un homme, bien sûr.

— Mais si je suis mourant, en quoi puis-je vous être utile ?

— Parce qu'il existe un antidote, évidemment. Quelque chose qui rétablit tout ce que le poison a dévoré, n'engendre pas d'accoutumance chez l'utilisateur, restaure sa santé en quelques jours, le débarrasse enfin du besoin d'absorber l'autre drogue. Vous mesurez, messire larron, combien mon offre est conséquente. Je puis vous donner assez d'élixir pour mener à bien votre tâche puis, si tant est que vous reveniez en temps voulu, vous administrer l'antidote. Vous aurez gagné sur tous les tableaux, non ?

Elric se raidit sur son siège et sa main se posa sur le pommeau de l'Epée Noire.

— J'ai déjà fait part à votre émissaire du peu de valeur que j'attache à l'existence. Il est certaines choses que je tiens en plus haute estime.

— Je vous suis, répliqua le Seigneur Gho Fhazzi avec une jovialité cruelle, et de tels principes en vous forcent mon respect. Mais il est une autre vie à considérer, celle de votre complice.

— Je ne m'en connais pas, messire.

— Se peut-il ? Pas de complice ? Auriez-vous l'obligeance de m'accompagner ?

Si méfiant que fût Elric, il ne vit nul motif à s'abstenir de suivre l'homme qui franchissait déjà d'une démarche arrogante la monumentale porte à chicane de la salle. A sa ceinture, une fois de plus, Stormbringer gronda et frémit, suspicieux molosse.

Les couloirs du palais, plaqués de marbres verts, jaunes et bruns pour simuler la fraîcheur d'une sylve, imprégnés des plus exquises fragrances forestières pour compléter l'illusion, les conduisirent entre les quartiers des domestiques, les aquariums, les vivariums, un sérail et une salle d'armes jusqu'à une porte de bois massif gardée par deux soldats revêtus de l'incommode et baroque armure de Quarzhasaat et dont les barbes huilées fourchaient en formes extravagantes. A l'approche du Seigneur Gho, ils se mirent au garde-à-vous derrière leur hallebarde damasquinée.

— Ouvrez ! ordonna leur maître, et l'un d'eux sortit de son plastron une énorme clé qu'il introduisit dans la serrure.

La porte donnait accès à une petite cour intérieure pourvue d'une fontaine défunte, entourée d'un cloître et bordée de communs sur son autre extrémité.

— Où es-tu ? Où te caches-tu, mon petit ? Montre-toi ! Plus vite que ça !

La patience du Seigneur Gho avait d'un bond atteint ses limites.

Il y eut un cliquetis de métal et une silhouette émergea de l'ombre. D'une main, elle tenait un trognon de fruit, et de l'autre, une ou deux longueurs de la chaîne qui entravait ses mouvements, reliés qu'en étaient les maillons à une bande de métal rivetée autour de sa taille.

— Ah, maître, dit la malheureuse créature, s'adressant à l'albinos, vous ne m'avez pas rapporté ce que j'avais espéré.

Glacial fut le sourire d'Elric.

— Mais peut-être bien ce que tu méritais, Anigh. (Il ne chercha pas à déguiser sa colère.) Ce n'est pas moi qui t'ai réduit dans cet état, mon garçon. Je pense même que tu as plus que probablement décidé de ton propre sort. Tu as tenté de passer un marché avec une puissance qui, manifestement, ne s'encombre pas de scrupules.

Le Seigneur Gho resta de marbre.

— Il est allé trouver le valet de Raafi as-Keeme, dit-il, fixant l'enfant non sans curiosité, pour proposer vos services. Il se prétendait mandaté par vous.

— Il l'était, pour ainsi dire, confirma Elric avec un sourire teinté de compassion au spectacle de l'évidente déconfiture d'Anigh. Mais ce n'est sans doute pas contraire à vos lois.

— Certes non. Nous ne saurions trop conseiller à nos jeunes gens d'imiter cet esprit d'entreprise.

— Alors pourquoi ces chaînes ?

— Simple convenance personnelle. Etes-vous satisfait, sire larron ?

— En d'autres circonstances, je soupçonnerais là quelque infamie vénielle, dit prudemment l'albinos. Mais je vous sais de bonne noblesse, Seigneur Gho. Vous n'irez pas détenir cet innocent à seule fin d'exercer sur un moi un chantage. Ce serait indigne de vous.

— J'espère être de bonne noblesse, comme vous dites. Mais par les temps qui courent, l'aristocratie de cette cité ne se sent pas systématiquement liée par les anciens codes de l'honneur. Certainement pas quand les enjeux sont d'une telle importance. Vous serez sensible à cet argument tout en n'étant pas de haut lignage... ni même gentilhomme, je suppose.

— A Nadsokor, je suis tenu pour tel, répliqua tranquillement Elric.

— Je n'en doute pas. Mais à Nadsokor. (Le doigt du Seigneur Gho se tendit vers Anigh dont le sourire incertain allait de l'un à l'autre, perdu qu'il était dans cet échange de paroles.) Et à Nadsokor, je suis sûr qu'on ne se priverait pas de retenir un otage, en aurait-on l'opportunité.

— Mais c'est inique, messire. (La rage faisait trembler la voix d'Elric et il lui fallait se maîtriser pour ne pas porter sa dextre à l'Epée Noire qui battait sur son flanc gauche.) Dussé-je être occis dans la poursuite de mon but que le garçon mourra comme si j'avais délibérément choisi de vous fausser compagnie.

— C'est exact, cher larron. Mais je compte sur votre retour. Et dans le cas contraire... ce garçon me restera, ma foi, de quelque utilité... mort ou vif.

Anigh ne souriait plus. Lentement, la terreur s'insinuait dans ses yeux.

— Oh, mes maîtres !

— Il ne lui arrivera rien, reprit le Seigneur Gho, glissant une main froide et poudrée sur les épaules de l'albinos. Car vous reviendrez avec la Perle, n'est-ce pas ?

Elric respira profondément, consolidant son contrôle sur cette soif qu'il sentait en lui sans vraiment parvenir à l'identifier. S'agissait-il d'une soif de sang ? Du désir de tirer Stormbringer du fourreau pour la laisser boire l'âme de cet intrigant dégénéré ?

— Seigneur, dit-il en détachant ses mots, si vous relâchez le gamin, je vous promets de faire de mon mieux... sur mon honneur...

— Mon bon voleur, Quarzhasaat regorge d'hommes et de femmes qui ont la bouche pleine de promesses et qui, j'en suis sûr, sont parfaitement sincères quand ils les font. Ils vous jureront leurs grands dieux, prêteront des serments solennels sur ce qu'ils ont de plus sacré. Puis, les circonstances se modifient-elles qu'ils perdent jusqu'au souvenir de s'être engagés. Il est donc toujours utile, ai-je constaté, de prendre quelques mesures qui leur interdisent de tels trous de mémoire. Pour l'heure, vous en conviendrez, nous jouons pour de très hauts enjeux. Pour une chose que rien au monde ne saurait surpasser en importance : un siège au Conseil.

Cette dernière phrase fut proférée dans une emphase dénuée d'ironie. Plus grande ambition était à l'évidence inconcevable aux yeux du Seigneur Gho Fhazzi.

Ecœuré par les sophismes du personnage dont le provincialisme ne suscitait que son mépris, Elric lui tourna le dos et s'adressa au garçon.

— Tu remarqueras, jeune Anigh, que la chance ne sourit guère à ceux qui font alliance avec moi. Je t'en avais averti. Toutefois, je m'efforcerai de revenir et de te sauver. (Puis il ajouta dans l'archaïque jargon des brigands :) N'accorde entre-temps nulle confiance à cette répugnante créature et n'épargne rien pour l'échapper par tes propres moyens.

— Pas d'argot en ma présence ! glapit le Seigneur Gho, subitement inquiet. Ou vous mourrez tous deux séance tenante !

Il n'était pas d'évidence rompu à ce langage comme son émissaire.

— Je vous déconseille à mon endroit de telles menaces, dit Elric dont la main retourna sur la garde de sa lame.

Le Quarzhasaati ne fit qu'en rire.

— Quoi ? Une résistance ! Ne comprenez-vous pas, sieur larron, que l'élixir vous tue déjà ? Vous disposez de trois semaines avant de n'avoir plus salut qu'en l'antidote ! Ne sentez-vous cette soif qui vous ronge ? Si un tel élixir était inoffensif, pourquoi n'en userions-nous pas tous, messire, pour nous hisser au rang des dieux ?

Elric n'était pas sûr que les pincements du besoin fussent dans sa tête ou dans son corps. Parallèlement à l'instinct qui le poussait à tuer l'ignoble noble, il se rendait bien compte que le désir de drogue était là, menaçant de le dominer. Même si le manque de ses propres herbes l'avait laissé presque mort, il n'avait pas alors ressenti un tel besoin. Son corps entier fut agité de tremblements alors qu'il le combattait pour lui réimposer son empire.

Il lâcha, glacial :

— C'est plus qu'infamie vénielle, Seigneur Gho. Je vous félicite. Vous êtes d'une fourberie cruelle et vile à l'extrême. Tous les membres du Conseil ont-ils votre degré de corruption ?

La bonne humeur de l'homme en fut portée à son comble.

— A mon tour de m'étonner, sire voleur : voilà qui est indigne de vous. J'ai simplement pris mes précautions pour que vous respectiez temporairement mes intérêts. (Nouveau ricanement.) En fait, je me suis débrouillé pour que, durant ces trois semaines, mes intérêts deviennent vôtres. Où est le mal ? Je n'aurais pas cru qu'un citoyen de Nadsokor, larron de son propre aveu, pût insulter un grand de Quarzhasaat pour le simple motif que celui-ci sait comment mener ses affaires !

La haine d'Elric à l'égard de cet homme – qui, au début, n'avait fait que lui déplaire – menaçait toujours de l'embraser. Mais le froid détachement d'un sentiment nouveau se répandit en lui alors qu'il reprenait de l'empire sur lui-même.

— Vous me prétendez donc votre esclave, Seigneur Gho.

— Je vous laisse la responsabilité du terme, mais admettons qu'il en soit ainsi, du moins jusqu'à votre retour avec la Perle.

— Et comment savoir si vous me fournirez l'antidote en échange ?

Le Seigneur Gho haussa les épaules.

— C'est à vous d'en décider. Vous êtes intelligent pour un étranger, et je ne doute pas que ce soit la raison pour laquelle vous avez survécus si longtemps. Mais n'allez pas commettre une erreur.

J'ai l'exclusivité de cette potion et vous n'en trouverez nulle part ailleurs d'une formule identique. Mieux vaut donc vous en tenir à notre marché, messire larron, et repartir de Quarzhasaat dans la peau d'un homme riche... avec votre jeune ami en un seul morceau.

C'était à présent l'humour sinistre qui dominait chez l'albinos. Sa vigueur retrouvée, si artificiellement que ce fût, il lui était possible d'infliger au Seigneur Gho de considérables dommages... voire à la ville entière si l'envie l'en prenait. Stormbringer à sa hanche, comme lisant dans ses pensées, parut frémir, et l'aristocrate quarzhasaati s'autorisa un petit regard nerveux vers la gigantesque épée runique.

Elric n'avait toutefois nul désir de mourir ou de causer la mort d'Anigh. Il résolut d'attendre son heure, de faire pour le moins semblant de servir le Seigneur Gho jusqu'à ce qu'il en ait appris plus sur l'homme et sur ses ambitions, et, si possible, sur la nature de cette drogue dont le besoin était en lui si impérieux. Il se pouvait qu'elle ne fût pas mortelle. Ou qu'on en fit couramment usage à Quarzhasaat et que, partant, bon nombre en détinssent l'antidote. Mais il n'avait ici d'autre ami qu'Anigh, pas même quelque allié qui, servant ses propres intérêts, aurait pu l'aider à combattre le Seigneur Gho, l'ennemi commun.

— Peut-être, dit Elric. Mais je n'ai nul souci de ce qu'il adviendra du gamin.

— Je n'en crois rien, cher voleur. J'estime avoir correctement cerné votre caractère, et vous êtes comme les nomades. Lesquels ne sont à leur tour pas différents des peuples des Jeunes Royaumes. Ils accordent une valeur exagérée à la vie de ceux auxquels le hasard les associe. Ils ont un faible pour les loyautés sentimentales.

Elric ne put s'empêcher de méditer sur l'ironie de la situation : Melniboné même s'était toujours jugée si au-dessus de telles loyautés qu'il était un des rares de sa race à s'inquiéter du sort de qui n'appartenait pas à son entourage immédiat. Sa présence ici n'avait d'autre motif. Le destin, se dit-il, lui enseignait d'étranges leçons. Il soupira, espéra que sa mort ne fût pas inéluctable.

— Si je constate à mon retour que le garçon a souffert quelque atteinte – je dis bien n'importe quelle atteinte, – vos tourments seront mille fois pires que ceux que vous lui aurez fait connaître... ou m'aurez fait connaître, ajouterai-je.

Il tourna sur l'aristocrate des yeux d'un rouge ardent. On aurait dit que les flammes de l'Enfer faisaient rage à l'intérieur de son crâne.

Le Seigneur Gho frissonna, puis sourit pour masquer sa peur.

— Non, non, non ! (Son front artificiellement blanchi s'embruma.) Ce n'est pas à vous d'exercer à mon endroit des menaces. N'ai-je été clair sur ce point ? Je n'y suis pas habitué. Alors autant vous prévenir.

Elric partit d'un grand rire sans que diminuât d'ardeur le brasier dans son regard.

— Je vais vous habituer à tout ce que vous avez dressé les autres à endurer, Seigneur Gho. Quoi qu'il arrive. Vous me suivez ? Ce garçon ne doit souffrir aucun mal.

— Je vous ai dit...

— Et moi, je vous ai prévenu.

Sur les terribles yeux d'Elric ses paupières tombèrent comme s'il fermait une porte sur le Royaume du Chaos. Le Quarzhasaati n'en recula pas moins d'un pas et, dans un chuchotement glacial, l'albinos enchaîna :

— Par toute la puissance que je maîtrise, je me vengerai de vous. Et rien ne m'arrêtera. Certes pas vos richesses. Et pas même la mort.

Cette fois, le Seigneur Gho échoua lamentablement à réitérer son rictus triomphant.

Le sourire qui, en revanche, s'épanouit soudain sur les traits d'Anigh ressuscita l'enfant joyeux qu'il avait été jusqu'à ces événements. Lui ne doutait pas de la parole d'Elric.

Tel un tigre affamé, le prince albinos se porta vers le Seigneur Gho, Ce fut alors qu'il vacilla, prit une âpre goulée d'air. Le simulacre d'énergie donné par l'élixir se relâchait manifestement, à moins qu'il n'exigeât plus de son hôte, Elric n'aurait su dire. Cette expérience était radicalement nouvelle. Il avait soif d'une autre dose. La douleur était dans son ventre, dans sa poitrine, comme si des rats le rongeaient de l'intérieur. Un cri s'étrangla dans sa gorge.

Le Seigneur Gho retrouvait à présent quelque vestige de sa bonne humeur passée.

— Refusez de me servir et votre mort est inévitable. Aussi vous conseillerai-je d'être un peu plus poli, sire larron.

Elric se redressa non sans dignité.

— Sachez une chose, Seigneur Gho Fhazzi : si vous violez quelque part de notre marché, je tiendrai parole, exerceraï sur vous et sur votre cité de tels ravages que vous regretterez d'avoir jamais entendu mon nom. Et vous n'apprendrez qui je suis qu'en rendant l'âme, tandis que cette ville et les dégénérés qui la peuplent mourront avec vous.

Le Quarzhasaati voulut répondre puis ravala ses mots, se contenta de dire :

— Vous avez trois semaines.

Avec ce qui lui restait d'énergie, Elric tira Stormbringer du fourreau. Le noir métal palpita et une noire lumière en émana cependant que les runes gravées sur la lame se mettaient à se tordre et à danser, qu'un hideux chant de jouissance anticipée montait dans la petite cour, allait envelopper dans ses résonances les antiques tours et minarets de Quarzhasaat.

— Cette épée boit les âmes, Seigneur Gho. Elle pourrait boire la vôtre et me communiquer plus d'énergie que toute potion. Vous avez encore sur moi un léger avantage et j'accepte votre marché. Mais si vous mentez...

— Je ne mens pas ! (L'homme avait mis le bassin vide entre lui et l'albinos.) Non, sire larron, je ne mens pas. Vous n'avez qu'à faire ce que j'ai dit, me rapporter la Perle, et je vous couvrirai de toutes les richesses promises. Vous aurez la vie sauve et le garçon aussi.

L'Épée Noire grondait, exigeant séance tenante l'âme du noble quarzhasaati.

Anigh poussa un cri et disparut dans la petite pièce.

— Je partirai demain matin. (A contrecœur. Eric rengaina sa lame.) Vous allez me dire par quelle porte de la cité je dois sortir pour emprunter la Piste Rouge qui mène à l'Oasis Fleur d'Argent. Et je veux votre avis sincère sur la manière de rationner au mieux cet élixir empoisonné.

— Venez. (Un empressement nerveux hachait la voix du Seigneur Gho.) Il y en a dans la salle. Qui vous attend. Je ne voudrais pas gâcher notre rencontre en manquant à mes devoirs d'hôte...

Elric se passa la langue sur des lèvres qui se faisaient désagréablement sèches, s'immobilisa et lança un regard vers la porte où la tête du garçon venait de réapparaître.

— Venez, messire, répéta le Seigneur Gho dont la main se posa de nouveau sur le bras d'Elric. Dans la salle. Encore un peu d'élixir. Oui, dès maintenant. Vous en avez besoin, n'est-ce pas ?

Il disait vrai, mais l'albinos laissa la haine tempérer sa soif du breuvage.

— Anigh ! Jeune Anigh ! appela-t-il.

Lentement, le garçon émergea de l'ombre.

— Oui, maître.

— Je jure que tu n'as à redouter aucune conséquence directe ou indirecte de mes actes. Désormais, ce misérable dégénéré sait que s'il te porte atteinte de quelque manière pendant mon absence, il mourra dans les pires supplices. Toutefois, mon garçon, garde bien en mémoire ce que je t'ai dit, car j'ignore où me conduira cette aventure. (Et il ajouta dans le jargon des voleurs :) A ma mort, peut-être.

— Je vous entends, lui répondit Anigh dans la même langue secrète et contournée, mais je vous supplie de ne point mourir. J'ai quelque intérêt dans la prolongation de votre vie.

— Suffit ! (Le Seigneur Gho, à grands pas, traversa la cour, exhortant d'un geste Elric à l'accompagner.) Venez ! Je vais vous remettre tout ce dont vous aurez besoin pour atteindre la Forteresse de la Perle.

— Et croyez à mon infinie gratitude si vous ne me laissez mourir, maître. Vous aurez en moi le garçon le plus reconnaissant qui soit, lança dans leur dos Anigh alors que la porte se refermait.

3

Sur la Piste Rouge

Ce fut donc le lendemain matin qu'Elric de Melniboné quitta l'antique Quarzhasaat, ne sachant tant ce qu'il cherchait que l'endroit où le trouver, instruit seulement d'avoir à suivre la Piste Rouge jusqu'à l'Oasis Fleur d'Argent et d'y découvrir la Tente de Bronze où il apprendrait comment poursuivre son chemin vers la

Perle au Cœur du Monde. Et s'il échouait dans cette quête mystérieuse, son existence, pour le moins, serait compromise.

Le Seigneur Ghos Fhazzi n'avait projeté nul éclairage supplémentaire sur la mission, et il tombait sous le sens que le savoir de l'ambitieux politicien se limitait à ce qu'une fois de plus il avait répété :

— La Lune de Sang doit embraser la Tente de Bronze avant que ne soit révélée la Voie vers la Perle.

Ignorant tout des légendes ou de l'Histoire de Quarzhasaat et n'ayant qu'une vague idée de sa géographie, Elric avait décidé de suivre la carte à lui remise. C'était assez simple. Elle montrait une piste qui s'étirait sur une centaine de milles entre la cité dans ses remparts et l'oasis au nom étrange puis, par-delà, les Piliers Déchiquetés, barrière d'assez basses montagnes. La Tente de Bronze n'y était pas portée de manière explicite et l'on y aurait cherché en vain quelque référence à la Perle.

Le Seigneur Ghos croyait les nomades mieux informés sans s'être trouvé en mesure de lui garantir leur concours. L'albinos espérait qu'après avoir compris à qui ils avaient affaire, avec un peu de l'or quarzhasaati pour les rassurer, ils se montreraient amicaux, mais les profondeurs du Désert des Soupirs comme ses populations lui étaient en fait totalement inconnues. Il savait seulement que le Seigneur Ghos méprisait ces nomades, les jugeait primitifs et supportait mal d'avoir à les admettre de temps à autre entre les murs de sa ville pour les besoins du commerce. Autre espoir d'Elric : qu'ils fussent moins barbares que ceux de leurs semblables qui croyaient encore ce continent tout entier destiné à tomber sous leur coupe.

La Piste Rouge méritait son nom, sombre comme du sang séché, taillant au travers du désert entre deux hauts talus suggérant qu'il aurait pu s'agir jadis d'une rivière où s'était miré Quarzhasaat. Chaque lieue ou presque, ces berges s'affaissaient pour révéler dans toutes les directions l'immensité du désert, houleuse mer de dunes se déplaçant au gré d'un vent dont la voix, faible ici, gardait néanmoins sa ressemblance avec les soupirs d'une amante séquestrée.

Le soleil se hissa lentement dans un aveuglant ciel de cobalt aussi fixe qu'un décor de théâtre et le prince albinos fut

reconnaissant à Raafi as-Keeme de l'avoir équipé avant son départ, conformément aux coutumes locales, d'un burnous blanc porté sur l'ample ensemble d'une tunique et de braies pareillement blanches, de bottes de lin blanc qui lui gainaient la jambe jusqu'au genou et d'une visière protégeant ses yeux. Sa monture, solide et gracieuse bête apte aux pointes de vitesse comme aux longues étapes, était également vêtue d'un caparaçon de lin blanc pour l'abriter de l'ardeur du soleil mais aussi du sable qui, constamment, sans violence aucune, balayait ces vastes étendues. A l'évidence, on se livrait à quelques tentatives pour garder la Piste Rouge libre des bancs qui s'accumulaient de part et d'autre, exhaussant progressivement en murailles les berges de l'ancien cours d'eau.

Elric n'avait rien perdu de la haine que lui inspiraient tant sa situation que le Seigneur Gho Fhazzi, ni de sa détermination à rester en vie pour sauver Anigh puis rentrer à Melniboné auprès de Cymoril. La dépendance engendrée par l'élixir du Quarzhasaati s'était révélée aussi contraignante que l'avait affirmé celui-ci, et Elric en avait deux flasques dans ses fontes. A présent, il ne doutait plus que la drogue dût finir par le tuer et que l'ignoble aristocrate en possédât seul l'antidote. Pareille conviction ne faisait que nourrir sa volonté de tirer vengeance du Quarzhasaati à la première occasion.

La Piste Rouge semblait interminable. Le ciel se mit à vibrer de chaleur alors que le soleil grimpait encore plus haut. Et l'albinos, si réprobateur fût-il à l'endroit des regrets inutiles, se découvrit souhaitant n'avoir jamais été assez stupide pour acheter la carte au marin ilmiorain et s'aventurer dans le désert sans préparation sérieuse.

— Requérir maintenant l'aide de puissances surnaturelles couronnerait cette série de maladresses, lança-t-il dans le vide. D'autant qu'une telle assistance risque de m'être nécessaire quand j'atteindrai la Forteresse de la Perle.

Il savait que son dégoût de soi, non content de l'avoir entraîné à commettre bévue sur bévue, continuait d'inspirer ses actes. Sans cette tare, il aurait eu l'esprit plus clair et se serait éventuellement mieux prémuni contre la perfidie du Seigneur Gho.

Même à présent, il se défiait de ses instincts. Voilà près d'une heure qu'il avait l'impression d'être suivi sans avoir réussi à repérer quiconque derrière lui sur la Piste Rouge. Il avait pris le rythme de

se retourner brusquement, de s'arrêter sans crier gare, voire de rebrousser chemin à bride abattue sur quelque distance, mais sa solitude restait apparemment la même qu'au début du trajet.

— Peut-être ce maudit élixir altère-t-il aussi mes sens, songea-t-il à voix haute, tapotant la toile incrustée de poussière qui couvrait l'encolure de son cheval.

L'encaissement de la piste en ce point s'atténuait, les hauts remparts se réduisant de part et d'autre à de simples replis du terrain. Il freina sa monture, croyant avoir surpris un mouvement étranger à la dérive du sable. De petites silhouettes couraient ça et là, bien droites sur leurs longues jambes comme autant de mannequins minuscules. Il plissait les yeux pour mieux les voir quand elles disparurent. D'autres créatures, plus grosses, infiniment plus lentes, semblaient ramper juste sous la surface du sable à l'aplomb d'un nuage de substance noire qui, apparemment, les suivait dans leur pesante traversée.

Elric était en train d'apprendre que – dans cette partie du Désert des Soupirs tout au moins – l'immensité apparemment sans vie n'était rien de tel en fait. Il espéra que cette massive forme animale dont il venait de détecter la présence ne voyait pas dans l'Homme une proie appréciable.

De nouveau, il eut la sensation de quelque chose dans son dos et, se retournant, crut surprendre comme une tache jaune, un manteau peut-être, qui s'esquivait derrière un léger tournant de la piste. Grande fut sa tentation de s'arrêter, de rester là une heure ou deux avant de poursuivre, mais sa hâte d'être à l'oasis l'emporta. Le temps lui était compté pour atteindre son but et retourner à Quarzhasaat avec la Perle.

Il huma l'air. Le vent portait une odeur nouvelle. N'eût-ce été l'endroit, il eût pensé à une incinération d'ordures ménagères : la même puanteur vous prenait à la gorge. Il scruta les alentours et, à mi-distance de l'horizon, repéra une vague colonne de fumée. Se pouvait-il que des nomades fussent si près de Quarzhasaat ? Sauf raisons précises, avait-il cru comprendre, ils ne s'approchaient pas à moins d'une centaine de milles de la cité. Et même s'il s'agissait d'un campement, pourquoi ces gens ne dressaient-ils pas leurs tentes plus près de la piste ? Nul n'ayant évoqué d'éventuels

brigands, il ne craignait pas d'être attaqué, mais sa curiosité resta en éveil et ce fut avec une certaine prudence qu'il se remit en route.

Les murailles remontèrent, occultant le spectacle de l'aride étendue, mais l'odeur de brûlé subsista, augmenta même jusqu'à se faire presque intolérable. Il la sentait engorger ses poumons. Une véritable infection, comme si l'on brûlait des cadavres déjà bien avancés.

De nouveau, les talus s'abaissèrent assez pour que son regard portât par-dessus. A moins d'un mille, pour autant qu'il pût en juger, c'était une vingtaine de fumées qui montaient maintenant vers le ciel cependant que d'autres masses nébuleuses dansaient et zigzaguaient autour d'elles. Il en vint à se représenter une tribu qui gardait ses marmites sur le feu tout en se déplaçant dans des chariots de quelque espèce. Mais comment imaginer un type de véhicule apte à progresser dans ce moutonnement sablonneux ? Et de nouveau leur parti pris énigmatique de ne pas emprunter la Piste Rouge.

Quant à y aller voir de plus près, il mesurait l'absurdité d'obéir à pareille tentation. Il aurait encore une fois risqué de se perdre, d'être même dans une situation plus critique que naguère, quand Anigh l'avait retrouvé agonisant de l'autre côté de Quarzhasaat.

Il allait mettre pied à terre pour reposer, une heure durant, ses yeux et son esprit si ce n'était son corps, quand la paroi la plus proche commença de frémir, de cloquer, de se fendiller. L'horrible odeur était encore plus présente et le prince albinos dut se racler la gorge, tousser comme un perdu pour se débarrasser de cette puanteur alors que sa monture hennissait et renâclait, refusait d'obéir à ses tentatives pour la faire avancer.

Soudain, une nuée de bestioles déferla en travers de son chemin, sortant des trous qui venaient d'apparaître dans les murs. C'était ce qu'il avait tout à l'heure pris pour des homoncules. Maintenant qu'il les voyait de plus près, il se rendait compte qu'il s'agissait d'une sorte de rat, des rats qui couraient sur leurs longues pattes de derrière, leurs membres antérieurs atrophiés et repliés sur la poitrine, leur long museau gris révélant des rangées de petites dents pointues, leurs oreilles démesurées leur donnant l'allure de volatiles cherchant à prendre leur essor.

Puis un grondement se fit entendre, énorme et accompagné de craquements. Une fumée noire aveugla Elric, cabra son cheval, et il entrevit une forme qui se dégageait du talus réduit à l'état de décombres, un corps couleur chair planté sur une douzaine de pattes, des mandibules qui claquaient atrocement alors que la bête se ruait à la poursuite des rats, lesquels constituaient à l'évidence son gibier naturel. Elric lâcha la bride à sa monture et se retourna pour mieux voir cette créature qu'il croyait n'avoir existé qu'en des temps reculés, en ayant trouvé mention dans les livres – mais comme espèce éteinte – sous le nom de scarabées incendiaires. Par quelque bizarrerie biologique, en effet, ces gigantesques insectes exsudaient une humeur huileuse qui s'accumulait dans les creux de leur épaisse carapace et, exposée à l'ardeur du soleil et des flammes brûlant déjà sur d'autres dos, prenait feu. Ainsi pouvait-il y avoir en même temps, sur le dos impavide de ces bêtes, jusqu'à vingt brasiers qui ne s'éteignaient qu'à la saison des amours, quand le scarabée s'enfouissait plus profond dans le sol pour y déposer ses œufs. C'était là ce qu'Elric avait vu dans la distance.

Les scarabées incendiaires chassaient.

Effrayante était à présent leur vitesse. Une douzaine au moins avaient fait irruption sur la piste et Elric s'aperçut avec horreur que lui et sa monture allaient se trouver pris dans un mouvement de ratissage à l'origine conçu pour capturer les hommes-rats. Les scarabées géants n'iraient pas faire de détail entre chair et chair, se rendait-il compte, et l'une de ces bêtes – dont l'homme n'avait à l'ordinal rien à redouter – risquait fort de le manger par inadvertance. Son cheval, qui continuait de ruer et de renâcler, ne consentit à poser à terre ses quatre sabots que lorsqu'il en reprit le contrôle, tirant ce faisant Stormbringer quoiqu'il s'interrogeât sur l'efficacité que même la sorcière lame aurait contre ces carapaces gris-rose d'où, maintenant, bondissaient et se répandaient les flammes. L'énergie puisée par Stormbringer de créatures naturelles de ce type restant minime, son espoir était d'en porter un coup heureux – qui fendrait un dos par exemple – et lui ouvrirait une brèche dans le cercle avant qu'il ne fût complètement refermé.

L'énorme épée noire s'abattit et trancha un appendice à la danse menaçante. A peine si le scarabée parut s'en apercevoir : il ne stoppa ni ne ralentit sa progression. Elric hurla, bascula de nouveau

sa lame, et ce fut une gerbe de feu. Des gouttelettes d'huile embrasée volèrent dans toutes les directions, projetées par l'épée qui venait de racler la chitine sans causer plus grand dommage à l'insecte que la fois précédente. Hennissements du cheval et gémissements de la lame désormais se mêlaient et le prince albinos se surprit à y joindre ses propres hurlements tandis qu'il faisait voler sa monture, dans un sens, dans l'autre, cherchant à s'échapper. Tout autour, c'était un chassé-croisé terrifié d'hommes-rats découvrant la quasi-impossibilité de se creuser une voie de salut dans l'argile durcie de la piste. Du sang giclait sur les bras d'Elric, sur ses jambes, sur le caparaçon du cheval ; l'huile enflammée tombait sur le tissu et y brûlait des trous. Les scarabées avaient entamé leur repas et leur avance s'en faisait plus lente. Non moins inéluctable, au demeurant : il n'y avait déjà plus place entre chacun d'eux pour qu'un cheval et son cavalier pussent passer.

Elric, alors, envisagea de lancer sa monture par-dessus les gigantesques insectes bien que leur dos lui parût trop glissant pour que la tentative eût des chances de réussir. Il s'y préparait quand il perçut autour de lui un bourdonnement singulier, vit soudain l'air se remplir de mouches et se sut confronté aux charognards qui accompagnaient en permanence les scarabées, se nourrissant de ce que la voracité de ces derniers voulait bien leur laisser et aussi des crottes qu'ils abandonnaient au cours de leurs déplacements. Pour l'heure, c'était sur lui et sur son cheval qu'elles s'installaient, ajoutant à son horreur. Il s'assena des claques pour s'en débarrasser mais elles formaient un épais manteau qu'il sentait grouiller partout, dont l'obsédant vacarme l'écœurant, l'assourdissait, et qui, particulièrement dense sur ses yeux, l'aveuglait à demi.

Le cheval poussa un cri déchirant et trébucha. Désespérément, Elric tenta de voir ce qu'il y avait devant. S'ajoutant à la fumée, ce dernier fléau était plus que lui-même et sa monture n'en pouvaient supporter. Les mouches s'insinuèrent dans sa bouche et dans ses narines. Il hoqueta, encore une fois tenta de les chasser, en recracha sur les petits hommes-rats qui mouraient en piaillant.

Un nouveau son lui parvint, à peine audible, et presque toutes les mouches, comme par miracle, s'envolèrent. Au travers de ses larmes, il vit que les scarabées convergeaient sur une même direction, dégageant un espace par lequel il pouvait s'échapper.

Sans plus y réfléchir, il éperonna sa monture et la dirigea vers la brèche, aspirant à pleins poumons un air pour le moins purifié de créatures vivantes, sans savoir toutefois s'il galopait vers son salut ou se précipitait tête baissée dans un cercle plus large de scarabées incendiaires, bruit et fumée continuant de répandre en lui la plus extrême confusion.

Recrachant ses dernières mouches, il rectifia la position de sa visière et s'efforça de percer la grisaille. S'il entendait encore derrière lui les monstrueux insectes, il n'en voyait plus un seul devant. Mais aux limites de son champ de vision se profilaient d'autres formes.

C'étaient des cavaliers progressant de part et d'autre de la piste et repoussant devant eux les scarabées avec de longues lances qu'ils introduisaient sous les carapaces, sans grand effet sur les créatures sinon ce qu'il fallait de douleur pour les obliger à bouger, résultat que n'avait su obtenir l'épée d'Elric. Ils portaient d'amples robes jaunes qui flottaient dans le simple souffle de leurs mouvements, se déployant autour d'eux, évoquant des ailes, tandis qu'avec méthode ils regroupaient leur troupeau et lui faisaient quitter la piste. Les survivants des hommes-rats, peut-être emplis de gratitude pour un secours à ce point inattendu, s'éparpillèrent et se creusèrent des terriers où ils disparurent.

Elric s'abstint de rengainer Stormbringer. Sa prudence lui soufflait que ces hommes en armes pouvaient ne l'avoir sauvé qu'incidemment, qu'ils allaient même, peut-être, lui reprocher de se trouver en travers de leur chemin. L'autre éventualité, plus convaincante encore, était qu'ils le suivaient déjà depuis quelque temps et n'avaient eu nulle envie de se voir dérober leur proie par les scarabées incendiaires. L'un de ces cavaliers en robe safran se détacha du groupe et dévala le talus au galop pour venir se planter devant Elric, le saluant de sa lance haut levée.

— Je vous remercie, dit l'albinos. Vous m'avez sauvé la vie. J'espère n'avoir pas outre mesure troublé votre chasse.

L'homme était plus grand que lui, très mince, avec des joues creuses, un teint sombre et des yeux noirs. Il avait le crâne rasé, les deux lèvres décorées de minuscules tatouages donnant l'impression qu'il portait un masque de fine dentelle multicolore en travers de la bouche. La lance restait au clair, et Elric envisagea d'avoir à se

battre, certain que face à des créatures humaines – même aussi nombreuses – ses chances dépassaient largement ce qu’elles avaient été contre les scarabées incendiaires.

L’autre fronça les sourcils, décontenancé par les paroles de l’albinos. Puis son front redevint serein.

— Nous ne chassions pas ces créatures. Nous les avons simplement vues se diriger vers la piste et, comprenant que vous n’étiez sans doute pas averti de la manière de les éviter, sommes venus aussi vite que possible à votre secours. Je me présente : Manag Iss de la Secte Jaune, parent de la Conseillère Iss. J’ai l’honneur de me compter au nombre des Aventuriers Magiciens.

Elric n’était pas sans connaître, de réputation du moins, ces sectes qui avaient constitué la principale caste guerrière de Quarzhasaat et porté une large part de responsabilité dans les malheureuses incantations ayant entraîné la submersion de l’Empire sous les sables. Le Seigneur Ghos se méfiait-il de lui au point de le faire suivre ? Ou ces gens étaient-ils des assassins chargés de l’éliminer ?

— Quoi qu’il en soit, Manag Iss, croyez en ma gratitude. Je vous dois la vie d’abord, et suis par ailleurs honoré de rencontrer quelqu’un de votre secte. A mon tour de me présenter : Elric de Nadsokor, dans les Jeunes Royaumes.

— Oui. Nous savons qui vous êtes. Nous attendions seulement d’être assez loin de la ville pour pouvoir vous parler sans danger.

— Sans danger ? Vous n’en avez nul à redouter de ma part, Maître Aventurier Magicien.

Manag Iss, à l’évidence, n’était pas homme à souvent sourire, et cette dérogation à son austérité coutumière imprimait à ses traits une étrange contorsion. Derrière eux, les autres membres de la secte refluaient, tâche accomplie, remisant leur longue lance dans l’étui fixé à leur selle.

— Je n’ai jamais cru qu’il en soit ainsi, Maître Elric. Nos intentions sont pacifiques et nous sommes vos amis si vous nous acceptez pour tels. Ma parente vous dépêche ses salutations. Elle est l’épouse du Conseiller Iss. Iss n’en demeurant pas moins notre nom de famille. Nous avons tendance à épouser nos consanguins sans sortir du clan.

— Je suis charmé de faire votre connaissance, dit Elric, et il attendit que l'homme poursuive.

Manag Iss agita une longue main brune dont on avait fait disparaître les ongles pour les remplacer par les mêmes tatouages que sur les lèvres.

— Aurez-vous l'obligeance de mettre pied à terre, que nous conversions : nous sommes porteurs d'un message et d'une offre de présents.

Elric remit Stormbringer au fourreau, bascula sa jambe par-dessus la selle et se laissa glisser jusqu'au sol poussiéreux de la Piste Rouge. Il regarda les scarabées s'éloigner pesamment, peut-être à la recherche d'autres hommes-rats, et les colonnes de fumée qui montaient de leur dos lui rappelèrent les feux de camp des lépreux aux alentours de Jadmar.

— Ma parente désire que vous sachiez qu'elle est à votre service, comme nous tous de la Secte Jaune, Maître Elric. Nous sommes prêts à vous fournir toute l'aide dont vous avez besoin dans cette quête de la Perle au Cœur du Monde.

L'humour d'Elric en fut titillé.

— Vous me prenez au dépourvu, j'en ai bien peur, Messire Manag Iss. Etes-vous à la recherche d'un trésor ?

L'Aventurier laissa quelque impatience affleurer sur son faciès étrange.

— Il est connu que votre employeur, le Seigneur Gho Fhazzi, a promis la Perle à la Septième Sans Nom qui en retour est censée lui accorder la place vacante au Conseil. Nous en avons découvert assez pour comprendre qu'une telle mission n'avait pu être confiée qu'à un voleur aux dons exceptionnels. Et Nadsokor a la réputation d'en abriter beaucoup. Mais vous n'êtes pas sans savoir, j'en suis sûr, qu'à s'acquitter d'une telle tâche les Aventuriers Magiciens ont toujours échoué. Des siècles durant, il y en eut de toutes les sectes pour tenter, à chaque lever de la Lune de Sang, de trouver la Perle au Cœur du Monde. Les rares qui rentrèrent vivants à Quarzhasaat n'avaient plus leur raison et ne tardèrent pas à mourir. Ce n'est qu'à date fort récente que nous sont parvenues des bribes de connaissances sur la Perle et la preuve de son existence. Nous savons de ce fait que vous êtes un voleur de rêves, même si vous dissimulez votre état en dissimulant votre crosse, car seul un

membre de cette confrérie – et doté d’une exceptionnelle adresse – est à n’en pas douter en mesure d’atteindre la Perle et de la ramener.

— Vous m’en apprenez bien plus que je n’en savais, Manag Iss, lui répondit Elric, son sérieux retrouvé. Et s’il est exact que j’effectue cette mission pour le compte du Seigneur Gho Fhazzi, vous devez également savoir que j’y suis contraint.

Sur ce, estimant pouvoir suivre son intuition, le prince albinos révéla de quelle manière le Seigneur Gho le tenait. Manag Iss, à l’évidence, le crut. Ses doigts aux extrémités tatouées effleurèrent les tatouages de sa bouche alors qu’il intégrait ces nouvelles données.

— Un tel élixir est bien connu des Aventuriers Magiciens. Nous en avons distillé pendant des millénaires. Il est malheureusement certain qu’il consume la substance vitale de celui qui l’absorbe, et je dois ajouter que la préparation de son antidote n’a rien d’un jeu d’enfant. D’où ma surprise que le Seigneur Gho prétende l’avoir alors que seules certaines sectes des Aventuriers conservent de quantités minimales. Toutefois, accepteriez-vous de rentrer avec nous à Quarzhasaat que nous serions en mesure de vous administrer cet antidote dans les vingt-quatre heures.

Elric y réfléchit. Que Manag Iss fût au service d’une faction rivale du Seigneur Gho lui dictait quelque méfiance à l’égard de toute ordre émanant de lui, si généreuse parût-elle. Le Conseiller Iss, ou son épouse, ou quiconque ayant le désir de voir son poulain siéger au Conseil, n’allait sans nul doute reculer devant rien pour arriver à ses fins. Dans l’état actuel de ses connaissances, Elric ne pouvait que se demander si la proposition de cet homme n’était pas une simple ruse pour lui faire relâcher sa garde et le tuer plus aisément.

— Pardonnez ma rudesse, Manag Iss, mais je n’ai nul moyen de vous croire sur parole. Je sais que Quarzhasaat s’adonne sans réserve à l’intrigue et ne me sens pas la moindre envie d’être impliqué dans ce jeu de complots et de contre-complots dont vos concitoyens sont férés. S’il existe bien, comme vous dites, un antidote à la drogue qui me ronge, je serais plus porté à examiner vos prétentions à me le fournir si nous convenions de nous retrouver, mettons dans six jours, à l’Oasis Fleur d’Argent. J’ai assez d’élixir pour trois semaines, soit le temps de l’atteindre, d’y assister

à cette Lune de Sang puis de regagner votre cité. Cette façon de faire me convaincrail de votre altruisme.

— Je serai franc, moi aussi, dit Manag Iss, glacial. On m’a chargé d’une mission et je suis lié à la remplir tant par serment du sang que par contrat avec ma secte, sans parler de mon honneur en tant que membre de notre sainte guilde. Cette mission est de vous convaincre, par n’importe quel moyen, de renoncer à votre quête ou d’accepter de nous en vendre le fruit. Si vous ne choisissez pas d’abandonner, je serai alors disposé à vous acheter la Perle à votre prix, sauf si vous demandez, bien sûr, un siège à notre Conseil. Il va sans dire que j’égalerai l’offre du Seigneur Gho en la complétant de tout ce qu’il vous plaira d’exiger en sus.

— Vous ne pourrez même pas l’égaler, dit Elric non sans regret. Il y a le problème de l’enfant qu’il tuera si je ne lui rapporte pas la Perle.

— C’est là, je suppose, de peu d’importance.

— Certes, au regard des vastes plans dont, à Quarzhasaat, vous faites jouer les ressorts.

Comprenant son erreur tactique, Manag Iss s’empressa d’ajouter :

— Nous sauverons ce garçon. Dites-moi où le trouver.

— Non, je vais m’en tenir au marché d’origine. Le choix ne me semble guère possible entre les deux offres.

— Et si le Seigneur Gho venait à être assassiné ?

Elric haussa les épaules et s’apprêta à remonter en selle.

— Encore une fois, je vous suis reconnaissant d’être intervenu, Manag Iss. Je réfléchirai en chemin à votre proposition. Vous comprenez que le temps m’est compté pour atteindre la Forteresse de la Perle.

— Maître larron, j’aimerais vous avertir...

Sur ce, Manag Iss s’interrompit, se retourna, et son regard remonta vers l’extrémité de la Piste Rouge, là où l’on distinguait un nuage de poussière. Il en émergea des formes vagues, un grand envol de robes vert pâle qui se ruaient vers eux au galop. Manag Iss étouffa un juron. Mais son singulier sourire réapparut quand les cavaliers parvinrent à leur hauteur.

Elric, en les voyant de plus près, ne douta pas d’avoir affaire à d’autres représentants des Aventuriers Magiciens. Eux aussi

portaient des tatouages, mais aux paupières et aux poignets, et l'ample surcot qui leur descendait jusqu'aux chevilles s'ornait d'une fleur brodée, motif que l'on retrouvait en plus petit sur la bordure des manches. Le chef des nouveaux venus sauta au bas de son cheval et marcha droit sur Manag Iss. Il n'était pas très grand, mais bel homme, et impeccablement rasé à l'exception d'une minuscule barbiche huilée en pointe exagérée à la mode quarzhasaatia. Contrairement aux membres de la Secte Jaune, il portait une lame au côté, nue dans un simple harnais de cuir. Il fit à Manag Iss un signe que l'autre calqua.

— Je vous salue, Oled Alesham, et la paix soit sur vous. La Secte Jaune souhaite à la Secte de la Digitale de grands succès et s'interroge sur les motifs de votre présence si loin sur la Piste Rouge.

Le tout proféré d'une traite, comme une simple formalité. Manag Iss n'était probablement pas moins conscient qu'Elric de ce qui amenait Oled Alesham et ses hommes.

— Nous sommes là pour assurer la protection de ce voleur, dit l'éminent sectateur de la Digitale en saluant Elric d'un hochement de tête. Cet homme est étranger à notre terre et nous lui offrons notre assistance ainsi que le requièrent nos anciennes coutumes.

Elric même se permit d'en sourire ouvertement.

— Et par le plus grand des hasards, Maître Oled Alesham, seriez-vous apparenté à l'un des Six Plus l'Autre ?

Le sens de l'humour du nouveau venu était plus développé que celui de Manag Iss.

— Oh, nous sommes tous plus ou moins parents à Quarzhasaat. Pour revenir à la question de mon compatriote, il se trouve que nous étions en route pour l'Oasis Fleur d'Argent et nous avons pensé que vous pourriez avoir besoin d'aide dans votre quête.

— Il ne poursuit nulle quête, se récria Manag Iss, regrettant aussitôt la stupidité d'un tel mensonge. Enfin, nulle autre que celle qu'il partage avec ses amis de la Secte Jaune.

— Puisque de par nos règles de guilde nous sommes tenus de ne pas nous battre, j'ose espérer que nous n'allons pas nous quereller pour l'honneur d'escorter notre hôte jusqu'à l'Oasis Fleur d'Argent, dit Oled Alesham avec un petit rire. (De toute évidence, la situation

l'amusait grandement.) Ou peut-être allons-nous chevaucher de concert ? Et recevoir chacun une petite parcelle de la Perle ?

— Pour l'heure, il n'y a pas de perle, coupa-Elric. Et il n'y en aura jamais si mon voyage doit constamment rencontrer ce genre d'entrave. Je vous remercie, messieurs, de votre sollicitude et vous souhaite à tous un bon après-midi.

Ces mots jetèrent quelque consternation dans les rangs des deux sectes rivales dont les membres tentaient d'arrêter une conduite à suivre quand, par-dessus les décombres laissés par les scarabées incendiaires, surgirent une demi-douzaine de cavaliers vêtus de noir, massivement voilés et encapuchonnés, l'épée déjà brandie.

Devinant qu'il n'en avait rien de bon à espérer, Elric battit en retraite jusqu'à être entouré par Manag Iss, Oled Alesham et leurs hommes.

— D'autres de votre espèce, messieurs ? s'enquit-il, la main sur la garde de sa propre lame.

— Ils appartiennent à la Confrérie du Phalène, lui apprit Oled Alesham, et ce sont des assassins. Tuer est leur seule tâche dont on les charge, messire larron. Vous seriez donc avisé d'unir votre fortune à la nôtre car quelqu'un semble avoir décidé que vous deviez périr avant même de pouvoir assister au lever de la Lune de Sang.

— M'aiderez-vous à défendre ma vie ? demanda l'albinos, se préparant au combat.

— Cela nous est impossible, dit Manag Iss, et son regret parut sincère. Nous n'avons pas le droit de nous battre avec nos semblables. Toutefois, comme ils ne pourront vous occire si vous restez parmi nous, je ne saurais trop vous conseiller d'accepter notre offre.

Ce fut alors que s'empara d'Elric cette rage impatiente inhérente à son sang très ancien. Sans autre forme de procès, il tira Stormbringer.

— Je suis las de ces mesquins marchandages, dit-il. Et je vous prierai de bien vouloir vous écarter, Manag Iss, car j'ai la ferme intention de livrer bataille.

— Mais ils sont trop nombreux ! (Oled Alesham était frappé d'horreur.) Vous courez au massacre. Ce sont des tueurs expérimentés.

— Moi aussi, Maître Aventurier Magicien. Moi aussi, j'en suis un.

Et sur ce, fendant des rangs atterrés de séides de l'une et l'autre appartenance, le prince albinos dirigea sa monture sur celui qui menait la Confrérie du Phalène.

A l'unisson de son maître hurla l'épée runique, et du blanc visage rayonna l'énergie des damnés tandis que flamboyait le regard écarlate. Et pour la première fois les Aventuriers Magiciens prirent conscience qu'un être exceptionnel était venu parmi eux, et qu'ils l'avaient grandement sous-estimé.

Stormbringer monta dans la main gantée d'Elric, son noir métal captant l'aveuglant éclat du soleil et semblant l'absorber. Elle retomba, comme par inadvertance, et fendit le crâne du chef de la Confrérie du Phalène, puis jusqu'au sternum se tailla sa route, hurlant de plus belle alors que, dans la fraction de seconde où mourait l'homme, elle en buvait l'âme. Elric se retourna sur sa selle et l'épée bascula pour loger son tranchant dans le flanc du cavalier qui dévalait sur sa gauche. L'homme poussa un grand cri : « Elle m'a eu ! Oh, non ! » Et il mourut.

Les autres guerriers voilés se montraient maintenant moins intrépides, n'encerclant l'albinos qu'à une certaine distance et révisant leur stratégie. Ils avaient pensé n'en avoir nul besoin et se contenter de galoper sus à un truand des Jeunes Royaumes et de l'abattre. Ils n'étaient plus que cinq et réclamaient à grands cris l'aide de leurs compatriotes, mais ni Manag Iss ni Oled Alesham ne semblaient disposés à mener leurs troupes respectives à la mort impie dont ils venaient d'être témoins.

Pareille prudence n'était pas le fait d'Elric. Il précipita sa monture sur l'assassin suivant qui para le choc avec une grande adresse, parvint même à lui porter un coup sous sa garde une seconde avant d'avoir le bras tranché, de partir en arrière sur la croupe de son cheval, le sang giclant de son moignon. Un autre mouvement gracieux d'Elric et de sa lame, et cet homme aussi eut son âme arrachée. Et voilà que les autres maintenant refluaient entre les robes jaunes et vertes de leurs frères. La panique était dans leurs yeux. Ils savaient reconnaître un sortilège, alors même que sa puissance passait leur imagination.

— Arrêtez ! Arrêtez ! cria Manag Iss. Point n'est besoin que d'autres meurent ! Larron, rengainez votre épée ! Nous ne désirons pas vous combattre !

— Je veux bien le croire. (Elric était sinistre. La soif de sang le dominait encore et il luttait pour la chasser.) Je veux bien croire que vous préféreriez m’occire sans combat. Fous que vous êtes. N’ai-je prévenu le Seigneur Gho que j’avais le pouvoir de vous exterminer ? Vous avez de la chance que je me sois interdit d’en user pour forcer autrui à servir mes fins égoïstes. Je n’ai jamais juré, en revanche, de me laisser mourir entre les mains de tueurs à gages ! Allez-vous-en ! Retournez à Quarzhasaat !

Ces derniers mots presque dans un hurlement suraigu que l’épée reprit en écho alors qu’il la dressait dans le ciel, noire et gigantesque, les avertissant de ce qui s’abattrait sur eux s’ils n’obéissaient pas.

— Cela nous est impossible, messire voleur, dit tout bas Manag Iss. Nous ne pouvons qu’honorer nos missions. Telles sont les voies de notre guilde, de tout Aventurier Magicien. Une fois que nous avons accepté d’accomplir une tâche, il nous faut nous en acquitter. La mort seule justifie notre échec.

— En ce cas, je dois vous tuer tous, conclut simplement l’albinos. Ou vous avez à me tuer.

— Il nous reste l’alternative de passer le marché que je vous ai soumis, dit Manag Iss. Je ne cherchais pas à vous tromper.

— Mon offre aussi était solide, intervint Oled Alesham.

— Mais la Confrérie du Phalène, elle, a juré de m’occire, souligna Elric, presque amusé par la situation, et vous ne pouvez me défendre contre ses membres. Pas plus, irai-je même jusqu’à dire, que vous ne pouvez faire quoi que ce soit sinon les soutenir contre moi.

Manag Iss tentait de s’écarter des assassins de noir vêtus mais il était manifeste que ceux-ci tenaient à demeurer dans les rangs protecteurs de leurs frères de guilde.

Oled Alesham, alors, murmura quelque chose à l’oreille de Manag Iss qui en resta songeur. Le chef de la Secte Jaune hocha la tête et fit signe aux vestiges de la Confrérie du Phalène de les rejoindre. Quelques instants, ils tinrent conférence. Puis Manag Iss se tourna vers Elric.

— Messire larron. Nous avons trouvé une formule qui vous assure de poursuivre en paix votre voyage sans nous interdire de

rentrer la tête haute à Quarzhasaat. Si nous nous retirons séance tenante, promettez-vous de ne pas nous suivre ?

— Oui, si j'ai votre parole que vous ne laisserez pas ces Phalènes renouveler leur assaut contre moi.

Elric était plus calme à présent. Il posa la susurrante lame en travers de son bras.

— Rengainez, frères, lança Oled Alesham aux Phalènes qui obéirent aussitôt.

A son tour, Elric remit Stormbringer au fourreau. L'énergie impie ravie à ceux qui avaient voulu l'occire se déployait en lui, ranimant la sensibilité affinée par sa race depuis dix millénaires mais aussi toute la puissance et l'arrogance de ce très ancien sang. Il éclata de rire au nez de ses ennemis.

— Ne comprenez-vous qui vous cherchiez à tuer ?

Une ombre passa sur le front d'Oled Alesham.

— Je commence à deviner quelque peu vos origines, Sire Voleur. Il est dit que les seigneurs du Glorieux Empire avaient des lames pareilles à celle-ci en des temps qui précédèrent le nôtre. C'était avant l'Histoire, mais il ne s'en est pas moins transmis que ces lames étaient vivantes, qu'il s'agissait d'une race alliée à la vôtre. Or vous avez l'apparence de ceux qui furent jadis nos adversaires. Cela pourrait-il signifier que Melniboné n'ait pas sombré sous les flots ?

— Je vous laisse y réfléchir, Maître Oled Alesham. (Il les soupçonnait de mijoter quelque autre trahison mais, pratiquement, n'en avait cure.) Si vous passiez moins de temps à entretenir à votre propos des mythes sans valeur et plus à étudier le monde tel qu'il est, votre cité verrait croître ses chances de survie. Dans l'état présent des choses, Quarzhasaat croule sous le poids de ses fictions décomposées. Même les légendes dotant un peuple de son sens de l'histoire et de sa fierté finissent par devenir putrides. Si Melniboné doit sombrer, Maître Aventurier Magicien, ce ne sera pas autrement que sombre Quarzhasaat à l'heure actuelle...

— Les considérations philosophiques nous sont indifférentes, l'interrompt Manag Iss, perdant manifestement patience. Nous n'avons pas à remettre en question les motifs ou conceptions de ceux qui nous emploient. C'est écrit dans nos chartes.

— Et ne souffre en conséquence aucune désobéissance ! (Elric sourit.) Vous faites donc l'éloge de votre décadence et refusez de voir la réalité.

— Brisons là, dit Oled Alesham. Ce n'est pas à vous de nous donner des cours de morale ni à nous de vous écouter. Nous avons depuis longtemps quitté les bancs de l'école.

Acceptant cette légère remontrance, le prince albinos tourna de nouveau les pas de sa monture en direction de l'Oasis Fleur d'Argent. Pas une seule fois il ne se retourna vers les Aventuriers Magiciens mais il les devinait plus que jamais en grand conciliabule. Il se mit à siffloter alors que la Piste Rouge s'étirait devant lui, que l'énergie dérobée à l'ennemi le remplissait d'euphorie. Sur Cymoril étaient ses pensées, et sur son retour à Melniboné où il espérait assurer la survie de sa nation en lui apportant les changements dont il avait parlé aux Quarzhasaatim. En cet instant, son objectif lui semblait un peu plus proche, son esprit plus clair qu'il ne l'avait été depuis des mois.

La nuit parut se jeter sur le désert, accompagnée d'une brusque chute de température qui laissa l'albinos traversé de frissons et lui ravit quelque peu de sa bonne humeur. Il tira de ses fontes des habits plus chauds qu'il revêtit puis mit son cheval à l'attache et rassembla de quoi faire du feu. Cet élixir dont il n'aurait cru pouvoir se passer, il n'y avait pas touché depuis sa rencontre avec les Aventuriers Magiciens, et il commençait d'en mieux comprendre la nature. L'impérieux besoin s'était estompé, même s'il restait présent à sa conscience. Désormais, il pouvait espérer s'affranchir de cette dépendance sans devoir en passer par de nouveaux marchandages avec le Seigneur Gho.

— Tout ce que j'ai à faire, se dit-il à voix haute alors qu'il se prélevait un repas frugal sur les provisions qui lui avaient été fournies, c'est de m'arranger pour être un de ces jours attaqué par des membres de la Confrérie du Phalène...

Sur ce, il repoussa pain et figues, s'enveloppa plus étroitement dans son manteau et se prépara au sommeil.

Ses songes furent solennels et familiers. Il était à Imrryr, la Cité qui Rêve, et du Trône de Rubis contemplait sa cour, Cymoril à ses côtés. Cette cour n'était plus celle qu'avaient entretenue les empereurs de Melniboné pendant les millénaires de leur

prééminence. Homme et femmes de toute nation y avaient convergé, venus de chacun des Jeunes Royaumes, d'Elwher et de l'Est Hors les Cartes, de Phum, de Quarzhasaat même. Il s'y échangeait connaissances et philosophie autant que biens en tout genre. Cette cour ne consacrait pas son énergie à se conserver intacte pour l'éternité mais à s'ouvrir à toutes sortes d'idées nouvelles, à devenir le vivant forum de l'humanité, ne voyant dans ces bouffées d'air frais nulle menace contre son existence mais une stricte nécessité pour en maintenir l'harmonie, allouant toute sa richesse à ceux qui étaient dans le besoin, à l'expérimentation dans les arts et les sciences, à la protection des érudits et penseurs. La splendeur du Glorieux Empire n'était plus malsaine phosphorescence de putréfaction mais pure lumière de sagesse et de bon vouloir.

Tel était le rêve d'Elric, plus cohérent que jamais. Son rêve et ce pourquoi il courait le monde, refusait le pouvoir qui était le sien, risquait sa vie, sa raison, son amour et tout ce qui comptait pour lui, estimant que l'existence ne valait pas la peine d'être vécue sinon dans une périlleuse quête de savoir et de justice. Et c'était aussi ce qui le rendait redoutable aux yeux de ses compatriotes. Car, selon lui, l'équité n'était pas affaire de droit mais d'expérience. Il fallait avoir connu, à un certain degré du moins, l'humiliation et l'absence de pouvoir pour être à même d'en apprécier les effets. Bref, une justice digne de ce nom supposait de renoncer à la puissance, et telle n'était pas la logique de l'Empire, bien que ce fût celle d'un homme doté d'un réel amour du monde et du désir de voir tout un chacun libre de poursuivre ses ambitions.

— Ah, Elric, fit Yyrkoon, sournoisement surgi tel un serpent derrière le Trône de Rubis, tu es un ennemi pour ta propre race, pour ses dieux, pour tout ce que je désire et révère. C'est pourquoi tu dois périr et moi hériter de ce qu'indûment tu possèdes. Tout...

Et Elric s'éveilla, moite, sa main cherchant Stormbringer. Alors qu'il venait d'assimiler en songe Yyrkoon à un serpent, voilà qu'il aurait juré percevoir comme un bruit de reptation non loin dans le sable. Le cheval aussi avait flairé quelque chose d'anormal ; en proie à une agitation croissante, il s'ébrouait et son haleine formait des petits panaches dans l'air froid de la nuit. La lune, presque au zénith, baignait le désert d'une vague lumière bleutée.

Le bruit se rapprochant, Elric scruta les hauts talus bordant la piste mais ne put rien distinguer. Il était néanmoins sûr qu'il ne s'agissait pas d'un retour des scarabées, et ce qu'il entendit alors le confirma dans cette certitude : l'expulsion d'un souffle fétide, un son qui allait crescendo, s'achevait presque en hurlement. Il sut qu'une gigantesque bête rôdait dans les parages.

Il sut aussi qu'elle n'appartenait pas au désert, ni même à ce monde. Il en sentit la puanteur et y reconnut celle d'une créature surnaturelle issue des profondeurs de l'Enfer, appelée au service de ses ennemis. Et il comprit soudain pourquoi les Aventuriers Magiciens avaient si aisément renoncé à leur assaut, le plan qu'ils avaient en tête en le laissant poursuivre sa route.

Maudissant l'euphorie dont il s'était bercé, le prince albinos tira du fourreau sa lame et, au ras du sol, reflua dans l'ombre, s'écartant de sa monture.

Le rugissement monta derrière lui et il fit volte-face, découvrant son adversaire !

C'était un chat, énorme, à cela près que le corps évoquait celui d'un babouin pourvu d'une queue en panache et qu'il avait l'échine hérissée de piquants. Toutes griffes dehors, il se dressa sur ses pattes de derrière et tenta d'atteindre Elric qui se rejeta sur le côté, portant un premier coup de taille. Le monstre scintillait de nuances et de lueurs singulières comme s'il n'était pas tout à fait matériel. Le doute n'était plus permis sur son origine. Les sorciers de Melniboné avaient plus d'une fois requis l'aide de semblables créatures contre ceux qu'ils voulaient anéantir. Il chercha en lui le souvenir de quelque charme, de quelque chose qui pût la renvoyer dans les régions d'où elle avait été mandée mais il y avait trop longtemps qu'il n'avait pratiqué un type quelconque de sorcellerie.

A présent, la bête le suivait à l'odeur dans la course erratique en plein désert tandis qu'il cherchait à mettre le plus de distance entre eux.

Elle hurla sa faim d'autre chose que la chair d'Elric. Ceux qui l'avaient évoquée avaient dû lui promettre une âme, usuelle rétribution des services rendus par ce genre d'alliés surnaturels. Il sentit les griffes déchirer l'air dans son dos, se retourna, visa les deux pattes que la créature tendait pour le saisir. Stormbringer accrocha un coussinet et en tira quelque chose qui ressemblait à du

sang. Elric sentit une écoeurante vague d'énergie déferler en lui. Un coup d'estoc, cette fois, et la bête glapit, ouvrant une gueule où miroitaient des crocs arc-en-ciel.

— Par Arioch, hoqueta l'albinos, tu es une bien vilaine créature. C'est presque un devoir que de te réexpédier en Enfer...

Et de nouveau jaillit l'Épée Noire, retournant sur la patte blessée, mais le monstrueux félin lui échappa et se ramassa pour un bond auquel le prince de Melniboné se savait peu de chances de survivre. Une bête surnaturelle n'était pas aussi simple à occire que des guerriers de la Confrérie du Phalène.

Ce fut alors qu'il s'entendit héler. Il se retourna et vit une silhouette progresser rapidement vers lui dans le clair de lune. Une silhouette humaine et montée sur un étrange animal bossu dont le galop passait en rapidité celui de n'importe quel cheval.

Le chat monstrueux marqua une pause incertaine et lui aussi se tourna, crachant et feulant, pour s'occuper de l'intrus avant d'en finir avec l'albinos.

Se rendant compte qu'il ne s'agissait pas d'une nouvelle menace mais d'un passant qui tentait de le secourir, Elric lui cria :

— Songez plutôt à votre sécurité, messire. Cette bête est surnaturelle et ne peut être défaite par des moyens ordinaires !

Profonde et vibrante, la voix qui lui répondit, pleine de bonne humeur :

— J'en suis conscient, messire, et vous serais obligé de l'occire pendant que je me borne à détourner son attention.

Sur ce, l'inconnu fit volter son étrange monture et, à une allure plus réduite, s'enfonça dans le désert. Le monstre ne se laissa pas prendre au change. On lui avait manifestement fait la leçon sur sa proie. Il huma l'air, n'y cherchant qu'Elric.

L'albinos s'était tapi derrière une dune et reprenait ses forces. Un charme mineur lui était revenu, que le surcroît d'énergie déjà tiré du démon lui permettait de mettre en œuvre. Son chant monta dans la beauté de l'ancienne et mélodieuse langue hautemelnibonéenne et, ce faisant, il prit une poignée de sable pour en tracer dans l'air d'étranges et gracieuses arabesques. Peu à peu une spirale naquit des dunes et commença de s'élever, sifflant alors que sa rotation s'accélérait dans les étranges couleurs que la lune projetait sur le paysage.

La bête gronda et chargea mais, au dernier moment, Elric, qui se tenait entre elle et la tourbillonnante spirale, s'effaça. Le sifflement de la sorcière apparition s'accrut. Ce n'était là qu'un tour élémentaire, de ceux que l'on enseigne aux magiciens néophytes pour les encourager, mais il eut pour effet d'aveugler la créature le temps qu'Elric, sous les griffes déchaînées, pût se fendre et plonger son épée dans les organes vitaux de son adversaire.

Instantanément, l'énergie remonta le long de la gigantesque lame et pénétra dans le prince albinos. Il poussa un cri, proféra des paroles incohérentes alors que l'impérieuse et subtile substance se diffusait dans son être. Bien qu'une force vitale de ce type lui fût relativement familière, il n'en risquait pas moins d'être transformé par elle en démon : on ne pouvait la contrôler.

— Ahhhh ! C'est trop ! Beaucoup trop !

Il se tordit de douleur jusqu'à ce que sa source émit un dernier râle et mourût.

Puis ce fut fini. Elric resta étendu pantelant sur le sable cependant que le cadavre du monstre, insensiblement, se résorbait dans le néant, rejoignant le royaume dont il était issu. L'espace de quelques secondes, le prince de Melniboné fut saisi du désir de suivre la créature dans son infernale contrée tant il débordait de cette vie dérobée qu'il sentait bouillonner dans ses os, dans ses artères. Mais les vieilles habitudes l'aidèrent à repousser la tentation jusqu'à ce qu'il redevînt enfin pleinement maître de lui. Il ne s'arracha lentement du sol, alors, que pour entendre approcher des sabots. Il pivota, l'épée en position, et reconnut le voyageur qui tout à l'heure avait voulu l'aider. Sourde à ce genre de considérations, Stormbringer vibrait dans sa main, prête à boire l'âme de cet ami comme elle avait bu celles des ennemis d'Elric.

— Non ! (L'albinos força l'Épée Noire à rentrer au fourreau. L'énergie ravie au démon le rendait presque malade mais il s'astreignit à une solennelle révérence quand le cavalier parvint à sa hauteur.) Je vous remercie de votre aide, étranger. Je n'imaginais pas trouver un ami si près de Quarzhasaat.

C'était un jeune homme d'une étonnante finesse de traits, avec des yeux pétillants d'humour dont le blanc tranchait tant sur la sombre nuance de l'iris que sur le noir brillant de la peau tout autour. Ses cheveux crépus taillés court disparaissaient en partie

sous une calotte ornée de plumes de paon. Et par-dessus sa veste et ses braies – de velours noir surpiqué au fil d'or, apparemment – il avait jeté l'un de ces vastes burnous de couleur claire qu'avaient coutume de porter par ici les gens du désert. Quant à sa bovine et caracolante monture, avec ses sabots fendus, sa large tête et surtout son garrot surplombé d'une bosse massive, elle évoquait à Elric une espèce utilisée comme bétail qu'il connaissait par des grimoires décrivant le Continent Méridional.

Passé dans la ceinture du jeune homme, on remarquait un long bâton richement sculpté de symboles et pourvu d'une poignée recourbée. Contre son autre hanche pendait une simple lame à garde plate.

— Et moi, je ne m'attendais pas à trouver un empereur de Melniboné dans ces parages ! rétorqua le nouveau venu, vaguement amusé. Je vous salue, Prince Elric, et suis honoré de faire votre connaissance.

— Nous ne nous sommes jamais rencontrés, donc ? Mais alors, comment savez-vous mon nom ?

— Oh, de tels tours ne sont rien pour qui est de ma partie, Prince Elric. Je m'appelle Alnac Kreb et le but de mon voyage est cette oasis dite Fleur d'Argent. Et si nous rentrions à votre camp retrouver votre monture ? Je suis heureux de vous apprendre qu'il ne lui est arrivé aucun mal. Mais quels puissants ennemis doivent être les vôtres pour qu'ils aient dépêché contre vous un démon si immonde. Serait-ce que vous avez offensé les Aventuriers Magiciens de Quarzhasaat ?

— On dirait. (Tous deux s'acheminèrent vers la Piste Rouge.) Je vous suis reconnaissant, Maître Alnac Kreb. Sans votre aide, je serais à présent corps et âme absorbé dans cette créature et hôte du cercle infernal dont elle était issue. Mais je dois vous avertir que le danger demeure que ceux qui l'ont envoyée réitèrent leur assaut.

— Je ne pense pas, Prince Elric. Ils étaient sûrs de réussir, à n'en pas douter. Bien plus, ils n'ont aucune envie d'avoir à nouveau affaire à vous maintenant qu'ils ont compris que vous n'êtes pas un mortel ordinaire. Il y a une heure à peine, j'en ai vu un groupe – de trois sectes distinctes de cette déplaisante guilde – retourner à bride abattue vers Quarzhasaat. Curieux de savoir ce qu'ils fuyaient ainsi.

J'ai infléchi ma course en conséquence. Et je vous ai trouvé. Je suis content d'avoir été de quelque utilité.

— Moi aussi, je suis en route pour l'Oasis Fleur d'Argent, mais dans l'ignorance totale de ce qui m'y attend. (Elric s'était pris de sympathie pour le jeune homme.) Je serais heureux de poursuivre ce voyage en votre compagnie.

— Très honoré, messire. Très honoré.

Souriant, Alnac Kreb mit pied à terre et attacha son étrange monture à côté du cheval d'Elric. Si la pauvre bête n'était pas encore vraiment revenue de sa terreur, elle était plus calme et accepta sans broncher son voisin.

— Sans vouloir vous lasser ce soir par des questions incessantes, ajouta Elric, je serais curieux d'apprendre comment vous avez deviné ma race et mon nom. Vous parliez d'un tour coutumier dans votre partie. Quelle est-elle ? oserai-je vous demander.

— Enfin, messire, dit Alnac Kreb en époussetant ses braies de velours. Je croyais que vous en auriez quelque soupçon. Je suis voleur de songes.

4

Funérailles à l'Oasis

— La Fleur d'Argent est bien autre chose qu'une simple oasis dans le désert, vous allez vous en apercevoir, dit Alnac Kreb en tamponnant délicatement son beau visage avec un mouchoir ourlé de dentelle scintillante. Il s'agit en fait d'un carrefour obligé de toutes les nations nomades, d'une place commerciale où convergent les richesses. Des rois la fréquentent, des princes, et l'on y arrange des mariages qui souvent y sont célébrés, comme bon nombre d'autres cérémonies. D'importantes décisions politiques y sont prises, des alliances maintenues, d'autres nouées pour la première fois. Il s'y échange des nouvelles ainsi que toutes sortes de marchandises. Non que tout y soit convention, stricte matérialité. C'est un lieu vital, contrairement à Quarzhasaat où les nomades ne

se rendent qu'avec répugnance, sous la seule pression du besoin... ou de la convoitise.

— Pourquoi n'en ai-je encore vu aucun, de ces nomades, ami Alnac ? voulut savoir Elric.

— Ils évitent Quarzhasaat, vous ai-je dit. Pour eux, cet endroit et ceux qui le peuplent sont l'Enfer... stricto sensu : il en est pour croire que les âmes des damnés finissent à Quarzhasaat. La cité représente tout ce qu'ils craignent, ce qui est aux antipodes de leurs valeurs.

— J'aurais tendance à voir les choses comme eux.

Elric se permit un sourire. Toujours à jeun d'élixir, son corps recommençait à le réclamer alors que, normalement, l'énergie acquise par le biais de Stormbringer aurait dû interdire sur un temps considérablement plus long toute sensation de manque. Preuve supplémentaire que le breuvage, comme l'avait expliqué Manag Iss, puisait aux sources même de la force vitale pour rendre une vigueur physique temporaire. Et naissait en lui le soupçon qu'alimenter sa vitalité revenait à nourrir aussi l'élixir où il finissait presque par voir une créature douée de conscience, comme l'épée, à la différence que la noire lame ne lui avait jamais donné cette impression d'empiéter sur son être. Autant que possible, de toute manière, il évitait de se laisser gagner par de telles pensées.

— Je me sens déjà une certaine parenté avec eux, ajouta-t-il.

— Reste à espérer, Prince Elric, qu'ils vous trouvent acceptable ! (Alnac éclata de rire.) Votre qualité d'ennemi héréditaire des Seigneurs de Quarzhasaat devrait toutefois jouer en votre faveur. Et j'ai des relations dans certains clans. Le moment venu, il faudra me laisser vous présenter.

— Volontiers, dit Elric. A propos, vous me devez encore une explication sur la manière dont vous êtes venu à me connaître.

Alnac hocha la tête comme s'il s'agissait d'un oubli.

— Ce n'est pas très compliqué mais remarquablement complexe pour ceux qui ne comprennent pas les mécanismes fondamentaux du multivers. Comme je vous l'ai dit, je suis voleur de songes, et j'en sais plus long que le commun des mortels parce que je suis chez moi dans d'innombrables dimensions. Disons, pour simplifier les choses, que j'ai entendu parler de vous en rêve et que mon destin

m'amène parfois à vous servir de compagnon, même pour peu de temps, comme c'est le cas présentement, j'en jurerais.

— En rêve ? Mais tout cela ne me dit pas ce que fait un voleur de songes.

— En voler, bien sûr. Deux fois par an se tient un marché où nous mettons en vente notre butin comme font tous les nomades.

— Vous faites commerce de rêves ? s'exclama Elric, incrédule.

Son étonnement ravit Alnac.

— Il y a sur ce marché des courtiers qui payent fort bien certaine sortes de songes. Ils les revendent aux malheureux affligés d'impuissance onirique ou dont les rêves sont d'une telle banalité qu'ils désirent avoir un peu mieux.

Elric secoua la tête.

— Vous vous exprimez par paraboles, je suppose.

— Non, prince, je dis l'exacte vérité. (Il tira de sa ceinture l'étrange bâton. L'objet rappelait à l'albinos une canne de berger, plus court.) Ceci ne s'acquiert pas sans l'étude des arts de base de ma profession. Je n'y suis pas le meilleur, et je n'ai vraisemblablement aucune chance de jamais le devenir, mais en ce royaume et en ce temps, la condition de voleur de songes est ma destinée. Nous y sommes d'ailleurs peu nombreux – vous finirez sans nul doute par en apprendre les motifs – et seuls les nomades et les gens d'Elwher reconnaissent notre art. Dans les Jeunes Royaumes, nous sommes totalement inconnus, sauf d'une poignée de sages.

— Serait-ce que vous n'y allez pas ? Pourquoi ?

— Personne ne nous y requiert. Avez-vous jamais entendu parler d'un seul homme dans ces contrées ayant réclamé les services d'un voleur de songes ?

— Jamais, de fait. Mais pourquoi en est-il ainsi ?

— Peut-être parce que l'influence du Chaos est trop grande dans l'Ouest et dans le Sud. Là-bas, les plus terribles cauchemars sont toujours susceptibles de se faire réels.

— Vous craignez le Chaos ?

— A quelle créature rationnelle ne fait-il pas peur ? Personnellement, je redoute les rêves de ceux qui le servent. (Alnac Kreb se détourna pour contempler le désert.) Les populations d'Elwher et de ce que vous nommez l'Est Hors les Cartes sont dans

l'ensemble moins compliquées. La contagion de Melniboné n'y fut jamais trop sensible. Non plus, bien sûr, que dans le Désert des Soupirs.

— C'est donc mon peuple que vous craignez.

— Je crains toute race qui se livre au Chaos, qui pactise avec les plus puissantes entités surnaturelles, les Ducs du Chaos et même les Monarques des Epées ! Je ne vois rien de sain, rien de salubre, dans de tels accords. Je suis contre le Chaos.

— Vous servez la Loi ?

— Je me sers moi. Et je suppose que je sers la Balance. Tout le monde doit pouvoir vivre, à mon sens, et exalter la variété du monde.

— Pareille philosophie est enviable, Maître Alnac. J'y aspire moi-même... mais vous ne le croyez sans doute pas.

— Oh, Prince Elric, je vous crois. J'ai part à maints songes et vous apparaissez dans plusieurs d'entre eux. Or les rêves sont réalité et vice-versa dans d'autres royaumes. (L'insolite voleur posa sur l'albinos un regard empreint de sympathie.) Pour qui a connu des millénaires de pouvoir, il doit être dur d'essayer d'y renoncer.

— Vous me comprenez très bien, Messire.

— Oh, ma compréhension n'est jamais que des plus générales en pareilles matières.

Alnac Kreb haussa les épaules et eut un geste dépréciateur envers lui-même.

— J'ai passé tant de temps à chercher le sens de la justice, à courir les terres où on la dit exister, à m'efforcer de découvrir ses voies et la Meilleure façon de l'instaurer pour que le monde en bénéficie. Le nom de Tanelorn vous évoque-t-il quelque chose, Maître Alnac ? La justice passe pour y régner, les Seigneurs Gris garants de l'équilibre du monde y exercer leur plus grande influence.

— Tanelorn existe, affirma tranquillement le voleur de songes. Sous de nombreux noms. Je crains toutefois que dans maints royaumes ce ne soit qu'une idée de la perfection. De telles idées sont l'aliment de notre espérance et du besoin que nous avons de matérialiser nos rêves. Il arrive que nous y parvenions.

— La justice a-t-elle quelque réalité ?

— A coup sûr, mais ce n'est pas une abstraction. Il convient de la mettre en œuvre. Elle est, je pense, votre démon, Prince Elric, plus que tout Seigneur du Chaos. C'est une route bien cruelle et malheureuse que vous avez choisie. (Il eut un sourire d'une extrême délicatesse tandis que son regard se portait devant eux sur la Piste Rouge à perte de vue jusqu'à l'horizon.) Plus cruelle à mon sens que celle qui mène à l'Oasis Fleur d'Argent.

— Vous n'êtes guère encourageant, Maître Alnac.

— Vous devez savoir par vous-même qu'il y a bien peu de justice dans le monde qui ne soit difficile à défendre à conquérir et à garder. Il est dans notre humaine nature de nous décharger de cette responsabilité sur autrui ou même de rechercher les puissances supérieures et d'espérer qu'en s'alliant avec elles on survivra mieux de quelque manière. A ceux qui procèdent ainsi, l'expérience donne fréquemment raison – à court terme en tout cas. Et l'on n'en voit pas moins de pauvres créatures comme vous déployer leurs efforts pour se défaire du pouvoir et sans cesse acquérir des responsabilités nouvelles. D'aucuns diraient qu'il s'agit là d'une conduite admirable, forgeant le caractère et la détermination, témoignant d'un progrès vers des formes plus achevées de santé mentale...

— Si fait. Et d'autres que c'est pure folie, allant à contre-courant de toute impulsion naturelle. J'ignore si c'est là ce à quoi j'aspire, messire voleur de songes, mais je me connais l'espoir d'un monde où les forts ne fondraient plus sur les faibles comme des insectes sans cervelle, où les plus grands accomplissements possibles ne seraient pas interdits aux mortels, où tous auraient droit à la dignité et ne seraient jamais victimes d'une poignée d'êtres qui les surpasseraient en puissance...

— En ce cas, vous ne servez pas les bons maîtres, Prince Elric. Car il n'est d'autre justice reconnue par les Ducs de l'Enfer que celle de leur propre existence, de leur domination incontestée. Ils sont à cet égard comme des nouveau-nés. Et opposés à tous vos idéaux.

Elric sentit grandir en lui un certain trouble et ce fut d'une voix presque inaudible qu'il répondit :

— Mais ne peut-on avoir recours à de telles forces pour les défaire... ou du moins pour défier leur puissance et rétablir la Balance.

— Seule la Balance accorde ce type de pouvoir que vous désirez. Un pouvoir d'une nature subtile, exceptionnellement délicat parfois.

— Trop pour ce monde, je le crains.

— Efficace quand il y a assez de gens pour y croire. Il est alors plus fort que Loi et Chaos réunis.

— Bon, j'œuvrerai donc pour ce jour où le pouvoir de la Balance cessera d'osciller, Maître Alnac Kreb, mais je ne suis pas certain d'être encore en vie pour le voir.

— Le seriez-vous, dit tranquillement le voleur de songes, qu'à mon sens il ne viendrait pas. Cela ne s'en produira pas moins des années avant que vous ne souffliez dans le cor de Roland.

— Un cor ? De quoi s'agit-il ?

Question de pure forme. Alnac Kreb faisait sans doute une autre de ses allusions allégoriques.

— Regardez ! (Le doigt du voleur de songes s'était pointé droit devant.) Là, dans les lointains ! Le premier signe de l'Oasis Fleur d'Argent.

A main gauche, le soleil sombrait, étirait des ombres denses sur les dunes et hauts versants de la Piste Rouge cependant que le ciel sur l'horizon virait à l'ambre soutenu. Dans cet éclaboussement de lumière, Elric distingua néanmoins une forme qui ne pouvait être une ombre ou la silhouette d'une dune et qui ressemblait plutôt à un groupe de rochers.

— Qu'est-ce ? Qu'y reconnaissez-vous ?

— Les nomades parlent de « kasbah ». Dans notre langue de tous les jours, nous dirions un château ou peut-être un village fortifié. Le mot précis nous manque pour un tel endroit ; chez nous, le besoin ne s'en fait pas sentir. Ici, dans le désert, c'est une nécessité. La Kasbah Moulor Ka Riiz fut construite bien avant l'extinction de l'empire Quarzhasaati et tire son nom d'un sage souverain, fondateur de la dynastie aloum'rite qui, de nos jours encore, exerce son autorité sur les clans nomades et jouit d'un grand respect chez tous les autres peuples du désert. Elle accueille quiconque requiert assistance. Il n'est pas un fugitif qui ne puisse y chercher asile et être assuré d'un procès régulier.

— Ainsi la justice existe dans ce désert, quand bien même elle serait ailleurs un vain mot ?

— Oui, il est de tels lieux, comme je vous l’ai dit, dans les royaumes du multivers, partout maintenus par des hommes et des femmes qu’animent les principes les plus purs et l’amour de l’humanité.

— Alors, cette kasbah n’est pas Tanelorn, dont la légende m’a attiré dans le Désert des Soupirs ?

— Non, ce n’est pas Tanelorn car Tanelorn est éternelle. La Kasbah Moulor Ka Riiz ne perdure que par une constante vigilance. Elle est l’antithèse de Quarzhasaat, et les seigneurs de cette cité n’ont pas ménagé leurs tentatives pour la détruire.

Elric sentit en lui les pincements du désir de drogue et dut résister à l’envie de prendre l’une de ses flasques d’argent.

— L’appelle-t-on aussi la Forteresse de la Perle ?

Cela suscita l’hilarité soudaine d’Alnac Kreb.

— Oh, mon bon prince, il vous manque à l’évidence jusqu’à la plus vague notion de ce qu’ici vos yeux découvrent. Laissez-moi vous dire que la Forteresse de la Perle peut très bien exister dans la Kasbah comme celle-ci avoir une existence dans la Forteresse. Mais elles ne sont pas identiques. En aucune façon.

— Je vous en prie, Maître Alnac, n’allez pas aggraver ma confusion ! Si j’ai prétendu savoir quelque chose de tout cela c’est d’abord par désir de prolonger ma vie, puis par nécessité de racheter celle d’un autre. Je vous serais reconnaissant de m’éclairer. Le Seigneur Gho Fhazzi, après tout, m’a pris pour un voleur de songes, ce qui pour lui paraît supposer un savoir sur la Lune de Sang, la Tente de Bronze et l’endroit où trouver la Perle.

— Certes. Il est des voleurs de songes mieux informés que d’autres. Et si l’on requiert spécifiquement les services d’un des leurs pour cette tâche, il se pourrait que la Forteresse soit bien autre chose qu’une simple bâtisse de pierre et de ciment. Elle aurait à voir avec des royaumes qui ne sont familiers qu’à un voleur de songes chevronné... mais probablement plus avancé dans son art que je ne le suis.

— Savez-vous, Maître Alnac, qu’il m’a été donné de visiter d’étranges royaumes en poursuivant mes divers objectifs. Je ne suis pas complètement novice en la matière...

— Leur accès n’en est pas moins refusé à la plupart.

Alnac semblait réticent à en dire plus mais Elric insista :

— Où se trouvent ces royaumes ? (Il regarda droit devant lui, les yeux grands ouverts pour mieux distinguer, la Kasbah Moulor Ka Riiz ; en vain, le soleil était déjà trop bas sur l'horizon.) A l'est ? Par-delà Elwher ? Ou carrément ailleurs dans le multivers ?

Alnac Kreb s'excusa :

— Nous avons juré d'observer la plus grande discrétion sur nos connaissances, de n'en faire état qu'en des circonstances précises et cruciales. Je vous révélerai seulement que ces royaumes sont à la fois plus proches et plus lointains qu'Elwher. Mais vous avez ma promesse que je ne chercherai pas à vous égarer plus que je ne l'ai fait jusqu'alors. Et si je puis dissiper quelque mystère et vous aider dans votre quête, je m'y empresserai. (Puis il rit pour restaurer sa propre bonne humeur.) Mieux vaut vous préparer à avoir de la compagnie, Prince. Nous serons loin d'en manquer, si je ne me trompe, d'ici la nuit tombée.

Le soleil n'avait pas jeté ses derniers rayons que la lune se levait, sa pâleur d'argent nuancée de rose, pareille à l'orient de quelque perle rare, alors qu'ils atteignaient dans la Piste Rouge un haut de côte où leurs regards plongeaient sur des feux. Un millier de foyers peut-être, et autant de vastes tentes éparpillées entre eux et découpant leurs silhouettes, posées sur le sable tels des insectes aux ailes déployées pour capter l'ultime chaleur émanant des cieux. A l'intérieur de ces tentes brûlaient des lampes ; hommes, femmes et enfants entraient et sortaient, évoluant de l'une à l'autre. Une délicieuse odeur mêlée d'herbes et d'épices, de légumes et de viande montait vers eux cependant que la douce fumée des feux s'élevait en plein ciel par-dessus les énormes rochers couronnés par la Kasbah Moulor Ka Riiz, donjon qu'entourait un amas de bâtiments – d'une extraordinaire ingéniosité architecturale pour certains, – l'ensemble étant ceinturé d'une muraille crénelée, irrégulière mais tout aussi massive. Du même rouge que la pierre qui la portait, la citadelle semblait une plante issue des dunes environnantes.

De place en place autour de ces altières fortifications flamboyaient de grandes torches, révélant à divers niveaux des gardes en patrouille sur les chemins de ronde, tandis que les courants contraires d'une circulation régulière et incessante se croisaient sous la haute voûte des portes et sur le pont qui, taillé à même la roche, les précédait.

C'était, comme l'en avait averti Alnac Kreb, bien autre chose que la simple étape caravanière qu'il s'était attendu à trouver sur la Piste Rouge.

Nul ne leur fit obstacle alors qu'ils descendaient vers le vaste plan d'eau occupant le centre d'une profusion de palmiers, de cyprès, de peupliers, de figuiers et de cactus, mais plus d'un regard curieux se tourna vers eux. Et cette curiosité n'était pas toujours amicale.

Leurs chevaux n'offraient pas de différence notable avec celui d'Elric, mais bon nombre de nomades semblaient partager la préférence d'Alnac pour les montures bovines. De toutes parts ce n'étaient que mugissements, grognements, crachements, et l'on distinguait, par-delà le campement même, les enclos où, en sus des animaux de selle, étaient parqués moutons, chèvres et autres créatures.

Mais le spectacle qui dominait sans conteste la scène était celui d'une bonne centaine de torches formant un demi-cercle au bord de la nappe affleurante.

Chacune, tenue par une silhouette enveloppée dans un burnous au capuchon rabattu, brûlait avec une brillante flamme blanche et stable qui projetait le même type de lumière sur un dais de bois sculpté au centre exact du rassemblement.

Elric et son compagnon retinrent leur monture, fascinés par cette vision à l'égal des autres nomades qui, par groupes de dix ou vingt, s'acheminaient lentement vers les confins du demi-cercle pour assister à ce qui avait tout l'air d'être une cérémonie de quelque importance. Respectueuse était l'attitude des protagonistes, et leur appartenance à des clans différents révélée par leur diversité vestimentaire. Une variété qui, chez les nomades, s'étendait à la couleur de la peau : s'il en était d'aussi noirs qu'Alnac Kreb, d'autres avaient le teint d'une pâleur presque comparable à celle d'Elric, et toutes les nuances intermédiaires entre ces deux extrêmes se voyaient représentées. Les traits restaient cependant les mêmes, des visages taillés à coups de serpe et aux yeux renfoncés. D'un sexe ou d'un autre, ils étaient grands et d'un port éminemment gracieux. Elric n'avait jamais vu tant de belles gens réunis et leur dignité naturelle l'impressionnait autant que l'avaient dégoûté les sommets d'arrogance et de décadence des Quarzhasaatim.

Maintenant, voilà qu'un cortège descendait de la colline et qu'Elric y distinguait six hommes portant sur l'épaule un grand coffre bombé, qu'il les voyait solennellement s'avancer jusqu'au dais.

La blanche lumière montrait la scène dans tous ses détails. Les porteurs avaient été choisis dans des clans différents mais tous de la même taille et d'âge moyen. Un tambour solitaire commença de se faire entendre, pulsation sèche et claire dans l'air nocturne. Puis un deuxième le rejoignit, un troisième, jusqu'à ce qu'il y en eût au moins vingt à se répondre autour du miroir des eaux, à cascader des terrasses de la Kasbah Moulor Ka Riiz, leurs voix lentes obéissant à une complexe structure rythmique dont la subtilité peu à peu força l'admiration d'Elric.

— Sont-ce des funérailles ? s'enquit l'albinos auprès de son nouvel ami.

Alnac fit oui de la tête.

— Mais j'ignore de qui. (Il montra du doigt dans les lointains, par-delà les arbres, une série de tertres symétriques.) Leur cimetière est là-bas.

Un autre homme alors s'avança, plus vieux, une barbe et des sourcils chenus visibles sous le capuchon. Il tira de sa manche un parchemin et en commença la lecture pendant que deux autres faisaient glisser le couvercle du cercueil ornementé et, à la grande surprise d'Elric, crachaient dedans.

Alnac étouffa un cri. Il se dressa sur la pointe des pieds, fouilla des yeux l'intérieur de la bière dont les torches ne laissaient à présent rien ignorer. Quand il se retourna vers le Melnibonéen, la stupeur était encore plus nettement lisible sur ses traits.

— C'est vide, Prince Elric. A moins que le cadavre ne soit invisible.

Les percussions développèrent à la fois leur tempo et la complexité de leurs arabesques. Des voix s'y mêlèrent, se soulevant et retombant comme les vagues d'un océan. Une musique telle qu'Elric jamais auparavant n'en avait entendu. Qui le plongeait, s'aperçut-il, dans d'obscurcs émotions. La rage l'assaillit. Le chagrin aussi ; il se surprit au bord des larmes. Et la musique continuait, toujours plus intense. Il brûlait du désir de s'y joindre mais ne comprenait rien à cette langue, un parler qu'il sentait remonter à

plus loin dans le temps que celui de Melniboné, pourtant le plus ancien de tous les Jeunes Royaumes.

Puis soudain, tambours et chants cessèrent.

Les six porteurs reprirent le cercueil sous le dais et vers les tertres s'acheminèrent, suivis par la foule dont les torches entre les arbres étirèrent d'étranges ombres, éclaboussant de clarté soudaine d'étincelantes plaques de blancheur qu'Elric ne put identifier.

Aussi brutalement qu'ils s'étaient interrompus, percussions et chants de nouveau montèrent mais empreints cette fois d'accents triomphants, de joie souveraine. Avec lenteur les têtes se levèrent et – traditionnelle ancienne à l'évidence – de gorges par centaines jaillit un hululement suraigu.

Puis les nomades commencèrent de se disperser, regagnèrent leurs tentes. Alnac, au passage, arrêta une femme vêtue de voiles verts et or richement rebrodés.

— Quel est ce rituel, ma sœur ? s'enquit-il, montrant la procession qui s'éloignait. Je n'ai pas vu de corps.

— De fait, il est absent, répondit-elle, souriant de la confusion du jeune noir. Il s'agit d'une cérémonie de vengeance, accomplie par nos clans à la demande de Raïk Na Seem. S'il y manque la dépouille du défunt, c'est que cet homme est toujours dans l'ignorance de sa mort et le restera peut-être encore plusieurs mois. Ne pouvant l'atteindre, nous l'enterrons dès maintenant car ce n'est pas l'un des nôtres : il n'appartient pas au désert. Il est mort, quoi qu'il en soit, à ceci près qu'il n'en a pas conscience. Et nous ne sommes privés que de son cadavre.

— Est-ce un ennemi de votre peuple, ma sœur ?

— Si fait. Un ennemi qui a dépêché ses hommes pour nous dérober notre plus grand trésor. S'ils ont échoué, il n'en est pas moins résulté pour nous de leur tentative ratée un malheur extrême. Mais je crois vous connaître. N'êtes-vous pas celui dont Raïk Na Seem espère le retour ? Le voleur de songes qu'il a fait quérir ? (Son regard se porta vers le dais où, dans la clarté d'une unique et dernière torche, une silhouette massive se tenait inclinée comme en prière.) Vous êtes Alnac Kreb, l'ami qui une fois déjà nous accorda son aide.

Avec sa grâce coutumière, le jeune noir acquiesça.

— Oui, j'ai eu ce privilège par le passé de rendre à votre peuple un modeste service.

— Raïk Na Seem vous attend, dit-elle. Allez en paix, et que la paix soit sur votre famille et sur vos amis.

Perplexe, Alnac Kreb se tourna vers Elric.

— J'ignore pourquoi Raïk Na Seem m'aurait envoyé chercher mais je me sens tenu de le découvrir. M'accompagnerez-vous, Prince Elric, ou préférez-vous m'attendre ici ?

— Toute cette affaire excite au plus haut point ma curiosité, dit Elric, et j'aimerais en savoir plus, si la chose est possible.

Ils s'avancèrent entre les arbres et, sur la rive du vaste plan d'eau, s'immobilisèrent, respectueux, cependant que le vieillard demeurait dans cette posture qui était la sienne depuis que le cercueil avait poursuivi sa route vers le cimetière. Il finit par se tourner, révélant un visage encore marqué par les larmes. Il les vit, se redressa, reconnut alors Alnac Kreb et sourit, manifesta d'un geste sa joie de le revoir.

— Cher ami !

— La paix soit sur vous, Raïk Na Seem. (Le voleur de songes couvrit les quelques pas qui le séparaient du vieillard et serra dans ses bras cet homme qui le dominait pour le moins de la tête et des épaules.) J'ai amené un ami. Il se nomme Elric de Melniboné, de ce peuple qui fut l'adversaire des Quarzhasaatim.

— Ce nom dans mon cœur a sa résonance, dit Raïk Na Seem. La paix soit sur vous, Elric de Melniboné. Vous êtes ici le bienvenu.

— Raïk Na Seem est l'Ainé du clan bauradi, poursuivit Alnac. C'est un père pour moi.

— Un père gratifié d'un fils noble et courageux. (Le bras du vieux chef se tendit vers le campement.) Venez. Allons prendre un rafraîchissement dans ma tente.

— Volontiers, dit Alnac. Je ne serais pas mécontent d'apprendre pourquoi vous procédez aux funérailles d'un cercueil vide et qui est cet ennemi digne d'un rituel à ce point élaboré.

— Oh, le pire félon qui soit, n'allez pas vous méprendre.

Un profond soupir émana du vieil homme alors qu'il les guidait par l'enchevêtrement des tentes jusqu'à l'une d'elles, plus vaste, où ils pénétrèrent à sa suite, leurs pas feutrés par un somptueux agencement de tapis. L'intérieur était compartimenté en enfilade,

chaque pièce occupée par des membres de la famille de Raïk Na Seem, laquelle avait apparemment les dimensions d'une tribu. Une délicieuse odeur de nourriture vint chatouiller leurs narines alors qu'on les installait sur des coussins et que des bassins d'eau parfumée leur étaient présentés pour qu'ils pussent procéder à leur toilette.

Ils mangeaient quand, finalement, l'Aîné des Bauradim leur narra son histoire et, à mesure qu'elle se déployait, Elric comprit que le Destin l'avait à point nommé conduit dans cette oasis et que tout ce qui se disait là était d'une extrême signifiante. A la dernière Lune de Sang, expliquait Raïk Na Seem, la Fleur d'Argent avait reçu la visite d'un groupe d'hommes s'enquérant d'une route vers le Lieu de la Perle. Les Bauradim n'étaient pas sans connaître ce nom plusieurs fois cité dans leur littérature, mais ils n'y avaient jamais vu qu'une métaphore poétique dont l'exégèse était du ressort des érudits et autres gens de lettres. C'est ce qu'ils avaient dit aux arrivants avec l'espoir de s'en débarrasser, car c'étaient des Quarzhasaatim, Aventuriers Magiciens de la Secte du Moineau, dotés partant d'une solide réputation de sorcellerie ténébreuse et de cruauté insigne. Les nomades ne souhaitaient aucune dispute avec la cité des sables, entretenant avec elle des rapports commerciaux. Mais ces Moineaux s'étaient incrustés, continuant d'importuner tout un chacun par leurs questions, si bien qu'ils avaient fini par entendre parler de la fille de Raïk Na Seem.

— Varadia ? (Soudaine inquiétude d'Alnac Kreb,) Ils ne lui ont tout de même pas supposé quelque savoir sur ce joyau ?

— Ils ont appris que c'est notre Sainte Fille, celle dont nous attendons qu'elle devienne en grandissant notre guide spirituel, qu'elle apporte à notre clan sagesse et honneur. Nous leur avons dit que la Sainte Fille est le réceptacle de toute nos connaissances et ils en ont abusivement déduit qu'elle savait où trouver cette perle. Ils ont tenté de l'enlever.

A l'inquiétude succéda la colère.

— Qu'ont-ils fait, père ? explosa le jeune homme.

— Ils l'ont droguée. Ils avaient déjà quitté l'oasis avec elle quand nous avons découvert leur crime. Nous nous sommes lancés à leur poursuite et les avons rattrapés à mi-chemin de Quarzhasaat sur la Piste Rouge. Dans leur terreur, ils nous ont menacés des foudres de

leur maître, l'homme qui les avait chargés de trouver la Perle et de la lui ramener par n'importe quel moyen.

— Ne s'agirait-il pas du Seigneur Gho Fhazzi ? demanda tout bas Elric.

— Si fait, prince, de lui en personne. (Une curiosité nouvelle se lut dans le regard que Raïk Na Seem posa sur l'albinos.) Vous le connaissez ?

— Oui. Et pour ce qu'il est. Est-ce lui que vous enterriez ?

— C'est lui.

— Pour quand projetez-vous sa mort ?

— Nous n'y aurons point part : elle nous a été promise. Quand nous les avons rejoints, les Aventuriers Magiciens ont tenté un recours à leurs sortilèges mais il est parmi nous des hommes versés dans ces arts et il nous fut aisé de les neutraliser. Certes, nous répugnons à utiliser de tels pouvoirs, mais il arrive que ce soit indispensable. Une certaine créature, jaillie des régions infernales, dévora donc jusqu'au dernier les sectateurs du Moineau et, avant de repartir, nous a gratifiés d'une prophétie : celui qui avait envoyé ces hommes mourrait dans l'année, avant que n'ait décliné la prochaine Lune de Sang.

— Mais Varadia... insista Alnac. Qu'est-il advenu de votre enfant, de votre Sainte Fille ?

— Ils l'avaient droguée, vous ai-je dit. Elle était encore en vie, cependant, et nous l'avons ramenée à l'oasis.

— Est-elle remise ?

— Elle reprend conscience à demi, peut-être une fois par mois, dit Raïk Na Seem, jugulant sa tristesse, mais le sommeil se refuse à la lâcher. Peu après que nous l'avons retrouvée, elle a ouvert les yeux et nous a dit de la porter dans la Tente de Bronze. Elle y dort, captive de cette torpeur dont elle n'est pour ainsi dire pas sortie depuis presque un an, et seul un voleur de songes est éventuellement à même de la sauver, nous en sommes convaincus. C'est pourquoi il n'est voyageur ou caravane qui ne soit passé par ici sans avoir été prié de faire savoir que nous cherchions un membre de cette corporation. Et la chance, Alnac Kreb, nous a souri, puisque c'est un ami que notre prière a fini par atteindre.

Le noir et beau visage, lentement, fit un signe négatif.

— A ce message ma présence n'est pas liée, Raïk Na Seem.

— Il n'en resta pas moins que vous êtes là, rétorqua le vieillard philosophe. Et apte à nous être de quelque secours.

Un trouble parut saisir Alnac Kreb, mais il s'empressa de masquer ses émotions.

— Je ferai de mon mieux, vous avez ma parole. Demain matin nous irons dans la Tente de Bronze.

— Vous la trouverez bien gardée car, ayant eu à souffrir d'autres incursions des Quarzhasaatim depuis cette funeste et première occurrence, il nous a fallu défendre notre Sainte Fille contre leurs agissements. Ce fut au demeurant tâche assez facile. Mais vous parliez de notre ennemi, Prince Elric. Que savez-vous de lui ?

Elric ne s'octroya qu'une pause infime avant de répondre et narra sans détour au vieux chef nomade ce qui lui était arrivé : comment le Seigneur Gho Fhazzi l'avait trompé, ce que le pervers aristocrate exigeait de lui et ce par quoi il le tenait. Il ne voulait pas mentir à Raïk Na Seem, et ce respect qu'il lui témoignait ainsi était apparemment réciproque, car si la colère assombrissait les traits de l'Aîné à l'audition du récit, sa main étreignait le bras de l'albinos, quand ce fut fini dans un indéniable mouvement de sympathie.

— L'ironie veut, mon ami, que le Lieu de la Perle n'ait d'existence que dans nos poèmes, que nous n'ayons jamais entendu seulement parler d'une forteresse de ce nom.

— Sachez que je veux délivrer du mal votre Sainte Fille, dit Elric et que si je puis vous aider, vous et les vôtres, de quelque manière, je le ferai. Quant à ma quête de la Perle, elle s'achève ici et maintenant.

— Mais l'élixir du Seigneur Gho vous aura tué avant que vous n'ayez mis la main sur l'antidote. Et votre ami périra. Non, non. Abordons ces problèmes dans une optique plus positive, Prince Elric. Nous avons en commun, je crois, d'être tous deux victimes de cet aristocrate promis à la mort. Nous devons réfléchir aux moyens de déjouer ses plans. Il est possible que ma fille sache effectivement quelque chose sur cette Perle fabuleuse, car elle est le vaisseau de toute notre sagesse et a déjà plus appris de choses que ma pauvre tête n'en pourrait contenir...

— Son intelligence et son savoir sont à couper le souffle à l'égal de sa grâce et de sa beauté, renchérit Alnac Kreb qui rageait

toujours du traitement infligé à Varadia par les Quarzhasaatim. Ah, si vous la connaissiez, Elric...

Sa voix se brisa dans des tremblements.

— M'est avis que nous avons tous besoin de repos, dit l'Aîné des Bauradim. Soyez nos hôtes, et je vous mènerai demain à la Tente de Bronze. Espérons que de nos compétences réunies sorte un moyen de ramener à ce royaume l'esprit de ma fille endormie.

Cette nuit-là, dans ce luxe que seule est à même d'offrir la tente d'un opulent nomade, Elric une fois de plus rêva de Cymoril, captive d'un sommeil dû aux drogues de l'ambitieux Yyrkoon, et il se vit en songe dormant à ses côtés, se sentit confondu avec elle en un seul et même être ainsi qu'il en avait toujours été lorsqu'ils s'étendaient ensemble. Mais voilà que sur lui se penchait la noble silhouette de Raïk Na Seem, que s'imposait l'intuition que c'était là son vrai père, non pas ce tyran névrotique, distante figure de son enfance, et il comprit que son obsession de l'éthique et de la justice lui venait de cette ascendance bauradia. Il connut alors une forme de paix — mêlée toutefois d'une émotion mal définie, neuve et troublante — et à son réveil, il était réconcilié avec son désir de drogue, cette soif d'un breuvage qui lui apportait parallèlement la vie et la mort. Sa main se tendit vers la flasque et il en préleva une petite gorgée avant de se lever, de se laver, de rejoindre Alnac et Raïk Na Seem pour le petit déjeuner.

Après quoi, le vieillard fit amener trois de ces robustes et rapides montures qui avaient fait le renom des éleveurs bauradim, et ils quittèrent une Oasis Fleur d'Argent bourdonnante d'activité où comédiens, jongleurs et charmeurs de serpents déployaient déjà leurs talents, où autour des conteurs s'étaient rassemblés des enfants envoyés là par leurs parents le temps de vaquer à leurs affaires, et ils prirent la direction des Piliers Déchiquetés que laissaient entrevoir sur l'horizon les brumes matinales. Les vents du Désert des Soupirs avaient érodé ces montagnes qui, de fait, évoquaient à présent d'irrégulières et massives colonnes de roche écarlate cabrées pour soutenir la voûte céleste. Alnac Kreb ne l'eût-il détrompé qu'Elric eût continué d'y voir les vestiges de quelque antique cité.

— Au demeurant, les ruines ne manquent pas dans la région. Fermes, villages, villes entières que le désert, de temps à autre,

consent à révéler. Témoins de cet empire quarzhasaati englouti par des sables qu'inconsidérément suscitèrent ses propres sorciers. D'autant que bon nombre de sédentaires, même après la catastrophe, ont continué de s'établir ici dans l'espoir qu'à la longue les dunes se dissiperaient. Vaines chimères, j'en ai bien peur, comme il en est de tant de constructions humaines.

Raïk Na Seem les guidait toujours par le désert sans carte ni boussole, puisant apparemment sa connaissance du chemin dans l'habitude et l'instinct.

Ils s'arrêtèrent en un point où un minuscule bouquet de cactus rompa l'uniformité du sable. Le vieux nomade sortit son long couteau et trancha les plantes presque au ras de leurs racines, puis il les pela d'une main experte et tendit à ses amis ces juteuses friandises.

— Ici coulait jadis une rivière, dit-il, dont la mémoire subsiste dans les profondeurs du sol. Le cactus se souvient.

Avec le soleil au zénith, Elric commença de sentir la chaleur dissoudre ses forces et, menacé de rester à la traîne, fut de nouveau contraint de boire un peu d'élixir. Et il fallut encore attendre jusqu'au soir, alors que les Piliers Déchiquetés s'étaient considérablement rapprochés, pour voir Raïk Na Seem désigner quelque chose qui scintillait dans les ultimes feux du couchant.

— La Tente de Bronze, dit-il. Là où vont ceux du désert lorsqu'ils ont à méditer.

— Est-ce votre temple ? demanda le prince albinos.

— C'est ce qui chez nous y ressemble le plus. Nous y conversons avec notre moi intime. C'est également ce que nous avons de plus voisin des religions occidentales. Et c'est enfin là que nous gardons notre Sainte Fille, symbole de tous nos idéaux, vaisseau de la sagesse de notre race.

Alnac exprima sa surprise :

— Elle y reste en permanence ?

Raïk Na Seem fit non de la tête. L'impétuosité du jeune homme semblait l'amuser.

— Seulement depuis qu'elle est plongée dans cette torpeur surnaturelle, mon ami. Vous savez comme moi quelle enfant normal c'était auparavant, joie de tous ceux qui venaient à la connaître. Peut-être, avec votre aide, redeviendra-t-elle cette enfant.

Le front d'Alnac s'obscurcit.

— Vous ne devriez pas placer trop d'espoir en moi, père. Je ne suis au mieux qu'un voleur de songes inexpérimenté. Ceux auprès de qui je me suis formé pourraient vous en donner confirmation.

— Mais vous êtes notre voleur de songes. (Avec un sourire triste, Raïk Na Seem posa sa main sur l'épaule d'Alnac Kreb.) Et notre ami sincère.

Le soleil s'était couché quand ils atteignirent la vaste tente qui n'aurait pas différé de celles de l'oasis, n'eussent été ses dimensions plusieurs fois supérieures et le bronze pur de ses parois.

Et voilà que la lune se matérialisait à présent dans le ciel presque à leur verticale, donnant l'impression qu'en sombrant sous l'horizon, les rayons du soleil lui avaient délégué leur ultime nuance, car elle brillait, rutilante et somptueuse comme jamais il n'avait été donné à Elric de la voir à Melniboné ou sur les terres des Jeunes Royaumes. Il hoqueta de surprise, mesurant la précision de la prophétie.

Une Lune de Sang venait de se lever au-dessus de la Tente de Bronze et le chemin vers la Perle allait s'ouvrir ici pour lui.

Bien qu'il pût envisager désormais de garder la vie sauve le Prince de Melniboné s'aperçut qu'avant tout cette révélation le perturbait.

5

Le vœu du voleur de songes

— Voici notre trésor, dit Raïk Na Seem. Ce que voudraient nous ravir ces rapaces Quarzhasaatim.

Et le chagrin dans sa voix le disputait à la colère.

Au centre exact de la Tente de Bronze – espace de fraîcheur où la douce lumière de lampes minuscules se répandait sur des centaines de tapis et de coussins que des personnes des deux sexes occupaient dans des attitudes de contemplation profonde – on avait placé une estrade et, sur elle, un lit sculpté, ciselé de motifs complexes,

incrusté de nacre et de pâle turquoise, de jade laiteux, d'argent travaillé en filigrane, d'or blond. Elle y reposait, les mains sur sa poitrine qui se soulevait et retombait avec une ample régularité, très jeune fille d'environ treize ans. Sa beauté vigoureuse était celle de son peuple et ses cheveux couleur de miel tranchaient sur son teint mat. Elle aurait pu dormir du même sommeil naturel que toute enfant de son âge si ses yeux, du bleu merveilleux de la Mer Vilmirienne, n'avaient été rivés sur le faite de la tente, et sans un battement de cils.

— Mon peuple croyait que Quarzhasaat s'était détruite à jamais, dit Elric. Que ne l'a-t-elle fait ! Ou que Melniboné, montrant moins d'arrogance, n'a-t-elle achevé l'œuvre de ces sorciers maladroits !

Il était rare qu'il trahît des sentiments si féroces à l'égard de ceux que sa race avait défaits, mais la haine seule l'animait envers le Seigneur Gho dont les hommes, il n'en doutait pas, avaient commis cet horrible forfait. Il reconnaissait dans l'état de la victime le type de sorcellerie dont ils s'étaient servis, fort peu différent de ce qu'il avait lui-même appris, même si son cousin Yyrkoon avait montré plus d'intérêt que lui pour ces arts et les avait assidûment pratiqués, ce dont il s'était toujours abstenu.

— Mais qui peut la sauver, désormais ? murmura Raïk Na Seem, peut-être vaguement gêné par l'éclat de voix d'Elric dans ce lieu de méditation.

L'albinos se reprit et eut un geste pour s'excuser.

— N'existe-t-il aucune potion qui puisse la tirer de cette torpeur ? demanda-t-il.

Raïk Na Seem fit non de la tête.

— Il n'est rien ni personne que nous n'ayons consulté. En vain. C'est le chef de la secte du Moineau qui a jeté ce sort, et il en a emporté le secret dans la tombe quand, prématurément, nous avons exercé sur lui notre vengeance.

Par égard pour les autres occupants du sanctuaire, Raïk Na Seem retournait maintenant dehors avec ses hôtes. Là, face au désert, se tenaient des gardes dont les lampes et les torches projetaient de longues ombres sur le sable cependant que l'astre de rubis déversait sur toutes choses sa pourpre clarté, leur donnant l'impression d'être noyés dans une marée de sang. Elric retrouva le souvenir des heures passées dans sa jeunesse à contempler à son doigt les profondeurs

de l'Actorios, s'imaginant que la gemme était une porte vers d'autres mondes, que chaque facette donnait accès à un royaume particulier, tant il avait déjà lu sur le multivers et sur l'agencement qu'on lui supposait.

— Dérobez ce rêve qui la tient prisonnière, Alnac Kreb, disait Raïk Na Seem, et soyez assuré que tous nos biens seront vôtres.

Le beau noir secoua la tête.

— La sauver suffirait à ma récompense, père. Mais je crains de n'en avoir les compétences... Nul autre n'a-t-il essayé ?

— Rien que des imposteurs, et plus d'une fois. Des Aventuriers Magiciens de Quarzhasaat, croyant détenir votre savoir ou le pouvoir d'accomplir ce dont seul est capable un voleur de songes, sont venus nous trouver, se présentant comme des membres de votre guilde. Nous les avons tous vus basculer dans la démence. Bon nombre sont morts. Nous avons laissé quelques survivants regagner Quarzhasaat et décourager les autres de risquer leur vie sans plus de résultat que de nous faire perdre notre temps.

— Vos paroles sont empreintes de patience, Raïk Na Seem, dit Elric, récapitulant ce qu'il avait appris jusqu'alors, comprenant mieux l'acharnement du Seigneur Gho à trouver un voleur de songes pour s'acquitter de cette tâche.

Du récit incohérent des Aventuriers rescapés, le Quarzhasaati n'avait tiré que de maigres informations, telles quelles transmises à Elric. Mais l'albinos discernait à présent que le chemin vers la Perle au Cœur du Monde passait par l'enfant. Dépositaire de la sagesse de son peuple, elle n'en ignorait sans doute pas l'emplacement, respectant peut-être l'obligation de le garder secret. Quoi qu'il en fût, tout progrès resterait impensable tant que Varadia ne serait pas sortie de son sommeil magique. Et même alors, Elric ne se voyait pas l'interroger, quémander un secret qu'il n'avait pas à connaître. Son seul espoir était qu'elle le lui révélât spontanément, car aucune circonstance au monde ne pourrait l'amener à poser des questions. Raïk Na Seem parut saisir en partie le dilemme de l'albinos.

— Mon fils, ami de mon fils, dit-il dans le parler cérémonieux de son peuple. Nous savons que vous n'êtes ni un ennemi ni un voleur venu de son plein gré prendre ce qui est nôtre. Et aussi que vous n'avez nulle intention de nous dérober un trésor dont nous serions les gardiens. Ayez donc l'assurance, Elric de Melniboné, que si

Alnac Kreb parvient à sauver notre Sainte Fille, nous ferons notre possible pour vous mettre sur le chemin de cette Forteresse de la Perle. Le seul motif que nous pourrions avoir de faire obstacle à votre quête serait qu'à son réveil Varadia nous déconseille d'y apporter notre aide. Mais dans ce cas, sachez que vous en serez pour le moins informé.

— On ne saurait faire de promesse plus honnête, dit Elric, reconnaissant. En attendant, je m'engage auprès de vous, Raïk Na Seem, à protéger votre fille de tous ceux qui pourraient lui vouloir du mal et à veiller sur elle jusqu'à ce qu'Alnac vous l'ait ramenée.

Le voleur de songes avait fait quelques pas, s'éloignant des autres. Il leur tournait le dos, debout, absorbé dans ses pensées, sur le bord du cercle éclairé par les torches, son blanc manteau teint d'ombre rose sous les rayons de la Lune de Sang. De sa ceinture il avait tiré son étrange canne et la tenait à deux mains, la contemplait, lui parlait à voix basse, comportement fort peu différent de celui d'Elric avec son épée.

Il finit par se retourner vers ses compagnons, le visage empreint de gravité.

— Je ferai de mon mieux, dit-il. J'aurai recours à toutes les sources qui me sont propres comme à tout ce qui m'a été enseigné, mais je dois vous avertir qu'il est en moi des faiblesses dont je n'ai pas encore triomphé. Je puis les contrôler quand on me demande d'exorciser les cauchemars d'un vieux marchand ou la transe amoureuse d'un jeune homme, mais ce que je vois ici pourrait tenir en échec le plus sagace des voleurs de songes, le plus rompu aux arcanes de notre art. Dans le cas présent, il ne saurait être question d'un demi-succès. Ou je réussis, ou j'échoue. Toutefois, compte tenu des circonstances, de notre vieille amitié, du dégoût que m'inspirent les Aventuriers Magiciens et tout ce qu'ils représentent, je suis disposé à tenter l'entreprise.

— Pour l'heure, je n'en espérais pas plus, dit sombrement Raïk Na Seem, impressionné par le ton d'Alnac.

— Je cerne bien ce que serait votre succès, dit Elric : ramener l'âme de cette enfant à son monde d'origine. Mais que perdriez-vous en cas d'échec, Maître Voleur de Songes ?

Alnac haussa les épaules.

— Rien qui soit de grande valeur, je suppose.

Elric riva son regard dans celui de son nouvel ami et vit qu'il mentait. Mais le voleur de songes ne souhaitait manifestement pas être questionné plus avant sur le sujet.

— Je dois me reposer, maintenant, dit Alnac. Et manger.

Il se drapa dans les plis de son manteau, ses yeux sombres rivos dans ceux de l'albinos comme pour partager quelque secret qu'au fond de son cœur il sentait incommunicable. Puis il se détourna, brusquement, dans un rire.

— Si mes efforts devaient avoir pour fruit le réveil de Varadia, et que la manière d'atteindre votre terrible perle lui soit connue, Maître Elric, j'aurai alors abattu un bon peu de votre tâche et, de ce fait, attendrai ma part de la récompense.

— Je n'en aurai d'autre que d'occire le Seigneur Gho, rétorqua tranquillement Elric.

— Je vous entends, dit Alnac, dirigeant ses pas vers la Tente de Bronze qui vibrait et miroitait comme quelque objet à demi émergé du Chaos, c'est exactement celle que j'aspire à partager.

Outre la grande pièce centrale, la Tente de Bronze comportait une série de chambres plus petites où les visiteurs pouvaient se remettre des fatigues de leur voyage. Ce fut dans l'une d'elles que les trois hommes s'étendirent et, repoussant leur sommeil, réfléchirent à ce qu'ils allaient entreprendre le lendemain. Cela se fit sans échange de paroles mais plusieurs heures s'écoulèrent encore avant qu'ils ne fussent endormis.

Au matin, à l'approche d'Elric, de Raïk Na Seem et d'Alnac Kreb, ceux qui étaient jusqu'alors restés en méditation autour du lit où reposait la Sainte Fille se retirèrent avec respect. Alnac avait sa crosse à rêve dans la main droite – en équilibre entre ses doigts, sans vraiment la tenir – et son regard posé sur le visage de l'enfant qu'il n'aurait sans doute pas plus aimée si c'eût été sa propre fille. Un long soupir s'échappa de ses lèvres, et Elric constata que le sommeil avait refusé au jeune homme ses effets réparateurs. Il avait les traits tirés, un air misérable que ne fit qu'accentuer son sourire quand il se tourna vers l'albinos.

— Tout à l'heure, je vous ai vu boire de votre flasque d'argent, et il m'a traversé de vous en demander un peu...

— C'est un poison, et qui engendre dépendance, se récria Elric choqué. Je croyais avoir été clair sur ce point.

— Vous l'avez été. (De nouveau l'expression d'Alnac Kreb révéla sa souffrance de ne pouvoir partager certaines pensées.) Je m'étais seulement dit que, vu les circonstances, je n'avais pas trop lieu de craindre la puissance de cette drogue...

— C'est que vous la mesurez mal, l'arrêta Elric. Croyez-moi, Alnac, si j'ai quelque moyen de vous aider dans cette tâche, je n'y rechignerai pas. Mais vous offrir de ce poison ne saurait être, je pense, un acte d'amitié.

Le jeune homme esquissa un sourire.

— Bien. Très bien. (D'une main à l'autre glissa la crosse.) Vous allez veiller sur nous, avez-vous dit ?

— Oui, j'en ai fait promesse. Et, comme vous me l'avez demandé, je porterai votre instrument hors de la Tente au moment voulu.

— Soyez-en remercié. Et dites-vous bien que vous ne pourriez faire plus. Maintenant, je vais commencer. Adieu, donc. Adieu pour l'heure. Je nous crois voués à nous retrouver, Elric, mais peut-être pas dans cette existence.

Et, sur ces mots mystérieux, Alnac Kreb s'approcha de la jeune fille endormie, sur ses yeux qui ne cillaient pas posa la crosse, sur son cœur une oreille, et, le regard toujours plus lointain, plus étrange, parut entrer lui-même en transe. Puis il se redressa, chancelant, prit l'enfant dans ses bras, la déposa en douceur sur les tapis, s'étendit près d'elle, une main refermée sur sa petite main, l'autre sur la crosse à rêve. Son souffle se ralentit, se fit plus ample, et de sa gorge Elric eut comme l'impression d'entendre monter un faible chant.

Raïk Na Seem se pencha sur Alnac, le regarda droit dans des yeux et n'y lut aucune réaction mais la main tenant la crosse montait en accrocher la courbure autour des deux mains jointes comme pour les assujettir et les lier ensemble.

Elric eut alors la surprise de voir l'instrument exsuder une faible phosphorescence et se mettre à palpiter. La respiration du jeune noir crût encore en ampleur. Ses lèvres s'étaient entrouvertes et ses yeux, droit rivés au-dessus de lui, embrassaient le même champ que ceux de Varadia.

Si Elric n'était pas sûr d'entendre un murmure émaner de l'enfant, le tremblement qui se propageait entre les deux gisants n'avait rien d'une illusion, ni les palpitations que la crosse,

développant sa brillance, moulait à présent sur le rythme entrelacé de leurs deux souffles.

Puis l'étrange instrument soudain se ploya, se tordit, alla d'Alnac à la Sainte Fille, doté d'une vitesse inconcevable, comme s'il pénétrait dans leurs veines et se trouvait emporté dans la course de leur sang. Elric crut voir un enchevêtrement d'artères et de nerfs touchés par l'étrange lumière de la crosse. Alnac alors émit un cri unique et sa respiration perdit sa régularité, remplacée par des soubresauts espacés presque imperceptibles tandis que celle de Varadia gardait sa lenteur, son ampleur, sa cadence imperturbable.

La crosse avait regagné Alnac. Elle semblait brûler au fond de son corps, ne plus faire qu'un avec sa moelle épinière et son cortex. C'était comme si l'extrémité courbe de l'instrument brillait à l'intérieur du cerveau et que cet indescriptible rayonnement se diffusait dans la chair, l'inondait, révélant chaque os, chaque organe, jusqu'au plus infime vaisseau sanguin.

Elric crut la Sainte fille épargnée par de telles métamorphoses tant qu'il ne la regarda pas de plus près, s'apercevant alors, presque avec horreur, que les yeux d'azur avaient viré au noir de jais. Son regard, non sans répugnance, retourna sur le visage d'Alnac et y vit ce qu'il aurait souhaité n'y pas voir : les yeux du voleur de songes étaient désormais d'un bleu lumineux comme si l'enfant et lui avaient échangé leurs âmes.

Pour riche et variée que fut son expérience en matière de sorcellerie, l'albinos n'avait jamais assisté à rien de comparable et se découvrait perturbé par ce spectacle. Peu à peu, il en venait à mieux saisir l'étrange nature de l'appel du voleur de songes, pourquoi cela risquait d'être si dangereux, pourquoi l'aptitude à une telle profession était si rare, et plus rare encore le désir de l'exercer.

Et voici que d'autres changements s'amorçaient. La crosse parut de nouveau se tordre et commença d'absorber la substance même du voleur de songes, drainant à elle sang et vitalité des os, de la chair, du cerveau.

Raïk Na Seem gémit de terreur, recula, incapable de se contrôler.

— Ah, mon fils ! Qu'ai-je demandé de toi !

Du corps splendide d'Alnac Kreb, il ne resta bientôt plus qu'une enveloppe, chrysalide abandonnée d'un papillon qui aurait pris son envol. La crosse, elle, était revenue là où le voleur de songes l'avait

placée à l'origine, enserrant sa main et celle de Varadia, semblant toutefois faire autour un anneau plus large, d'une impossible brillance, aux couleurs parcourant en permanence un spectre en partie naturel, en partie surnaturel.

— Il sacrifie trop, je crois, dans cette tentative pour sauver ma fille, dit Raïk Na Seem. Peut-être plus que quiconque y consentirait.

— Il donnerait tout, dit Elric. C'est dans sa nature, à mon sens. De là vient que vous le nommez votre fils et qu'il a votre confiance.

— Si fait. Mais je crains à présent de perdre un fils en sus d'une fille.

Et il soupira, rongé d'inquiétude, se demandant peut-être s'il avait après tout fait montre de sagesse en quémendant ce service d'Alnac Kreb.

Sur plus d'un jour et d'une nuit, Elric demeura aux côtés de Raïk Na Seem et des autres Bauradim, hommes et femmes qui vinrent les rejoindre sous les vastes ailes de la Tente de Bronze, les yeux rivés sur le corps étrangement racorni d'Alnac Kreb, le voleur de songes, lequel corps remuait de temps à autre et murmurait, sans pour autant paraître moins inanimé que ces chèvres momifiées qu'il arrivait aux dunes de dévoiler. Une fois encore Elric crut entendre la Sainte Fille émettre un son, et à un autre moment Raïk Na Seem, qui s'était levé poser la main sur le front de son enfant, en revint accablé.

— Il n'y a toujours pas lieu de désespérer, père de mon ami, dit Elric.

— Oui. (L'Aîné des Bauradim redressa la tête et se rassit près de son hôte.) C'est que nous faisons grand cas des prophéties dans le désert. Il semble que notre désir d'être aidé ait obscurci notre raison.

Leur regard se porta hors de la tente sur le spectacle du petit matin. Des quelques braises couvant encore dans les feux de la veille montait une fumée qui dérivait dans un ciel lilas avant de s'échapper vers le nord et la haute atmosphère, emportée par la brise légère qui soufflait. L'odeur avait quelque chose de presque écœurant pour Elric, mais le souci que lui inspirait l'état de son nouvel ami lui faisait oublier sa propre santé. L'espacement qu'il maintenait entre deux prises parcimonieuses de l'élixir du Seigneur Gho était le meilleur contrôle qu'il pût exercer sur sa soif du

meurtrier breuvage, et pour ne pas rompre ce rythme, il alla jusqu'à refuser l'eau que Raïk Na Seem lui proposait de sa propre gourde. Mains conflits continuaient à l'agiter. Il se sentait des affinités profondes avec ce peuple et vouait, outre l'estime, une affection particulière au vieux chef nomade. Quant à la générosité avec laquelle Alnac Kreb s'était porté à son secours lors de leur première rencontre, il avait pu vérifier depuis à quel point elle était naturelle au jeune noir. Il était également reconnaissant aux Bauradim de lui accorder leur confiance. Informés du motif de sa visite, ils auraient, pour le moins, été en droit de lui interdire l'Oasis Fleur d'Argent. Or ils n'en avaient rien fait, l'emmenant même à la Tente de Bronze alors que brillait la Lune de Sang, lui laissant ainsi la possibilité de suivre les consignes du Seigneur Gho, le choix d'abuser ou non de la situation. Désormais, il était attaché à eux par des liens de loyauté qu'il ne pouvait briser. Peut-être en étaient-ils conscients, avaient-ils lu en lui aussi clair qu'en Alnac Kreb ? Pareille explication de leur confiance lui réchauffait le cœur et, bien qu'elle lui rendît la tâche d'autant plus difficile, il était déterminé à ne pas la trahir, même par inadvertance.

Raïk Na Seem huma le vent, tourna son regard vers la lointaine oasis. Une colonne de fumée noire en montait, envahissant le ciel pour s'y mêler à celle des feux plus proches, génie libéré venant rejoindre ses camarades. Elric n'aurait pas été surpris de la voir prendre forme sous ses yeux, rompu qu'il était devenu ces derniers temps à l'irruption de l'étrange.

— Encore un assaut, dit Raïk Na Seem sur un ton détaché. Espérons que ce soit le dernier. Ils brûlent les cadavres.

— Qui vous attaque ?

— D'autres groupes d'Aventuriers Magiciens dans les agissements desquels je soupçonne quelque rapport avec la politique interne de Quarzhasaat. Ils sont tous à se battre pour je ne sais quel privilège, peut-être cette place au Conseil dont vous nous avez parlé. Nous sommes accoutumés à ce que, de temps à autre, leurs machinations nous impliquent. Mais, en l'occurrence, il semble que cette Perle au Cœur du Monde soit le prix exigé pour un siège à leur directoire. Si bien qu'à mesure que la nouvelle s'en répand, c'est en nombre croissant qu'ils nous expédient leurs guerriers pour dénicher ce joyau ! (Un humour féroce perçait à

présent dans les propos du vieux chef.) Reste à espérer qu'ils soient bientôt à court de personnel et que la population de Quarzhasaat s'en réduise à d'intrigants seigneurs se disputant un pouvoir inexistant sur des sujets qui ne le sont pas moins !

Elric observa une tribu entière de nomades qui passaient au large de la Tente de Bronze, marquant ainsi leur déférence. Ces gens, blancs de peau quoique basanés, avaient des yeux d'un bleu tout aussi lumineux que ceux qui fixaient le néant à l'intérieur du sanctuaire. Et rejetant leur capuche en arrière, ils révélèrent, autre trait commun avec Varadia, des cheveux d'une étonnante blondeur. Ils se distinguaient toutefois des Bauradim par leur costume où dominait une riche nuance lavande rehaussée d'or et de vert foncé. Ils se dirigeaient vers l'Oasis Fleur d'Argent, poussant devant eux leurs troupeaux de moutons, chevauchant ces étranges créatures bovines et bossues dont Alnac avait affirmé qu'elles étaient si bien adaptées au désert.

— Les Ouaued Nii, lui apprit Raïk Na Seem. Ils sont toujours parmi les derniers lors d'un rassemblement car ils viennent de l'autre bout du désert, des confins d'Elwher avec laquelle ils commercent, nous procurant ces lapis-lazulis et jades sculptés que nous apprécions tant. L'hiver, quand la violence des tempêtes les y contraint, ils déferlent même sur les plaines, poussant jusque dans les cités. Ainsi se vantent-ils d'avoir mis Phum à sac au cours d'un de ces raids, mais nous pensons qu'il s'agissait d'une autre ville de moindre importance qu'ils ont prise pour Phum.

C'était de toute évidence, parmi les peuples du désert, un sujet de plaisanterie aux dépens des Ouaued Nii.

— J'avais un ami originaire de Phum, dit Elric. Il se nommait Rackhir et cherchait Tanelorn.

— Je le connais. Un bon archer. Quelques semaines durant, l'an dernier, nous avons fait un bout de route ensemble.

Elric était singulièrement ravi par la nouvelle.

— Allait-il bien ?

— Il nous a paru en excellente santé. (Raïk Na Seem était heureux qu'un sujet de conversation vînt lui divertir l'esprit du sort de sa fille et de son fils adoptif.) Ce fut un compagnon providentiel qui a chassé pour nous quand, aux abords des Piliers Déchiquetés, nous avons atteint ce secteur où le gibier tient en échec nos

compétences. Il parlait souvent d'un ami nourrissant maintes pensées, et que ses censées entraînaient dans maintes situations critiques. C'était vous, à n'en pas douter. Il devait dire cela par plaisanterie. D'ailleurs, je me rappelle, il vous décrivait comme assez pâle de teint. Il se demandait ce qu'il était advenu de vous. Je crois qu'il nous aimait bien.

— Moi aussi je l'aimais bien. Nous avons quelque chose en commun. Je me sens ce même type de lien avec votre peuple et avec Alnac Kreb.

— Vous avez, je suppose, affronté ensemble des dangers.

— Nombreuses et fort étranges furent nos expériences. Il en était las, toutefois, et aspirait à se retirer, à trouver la paix. Avez-vous une idée de l'endroit où il est allé en vous quittant ?

— Certes. Il était en quête, comme je vous l'ai dit, de la légendaire Tanelorn. Quand il eut obtenu de nous ce qu'il pouvait en apprendre, il nous a souhaité bonne continuation et s'est enfoncé vers l'ouest. Nous lui avons conseillé de ne pas s'épuiser dans la poursuite d'un mythe, mais ce qu'il en savait déjà justifiait selon lui sa persévérance. Vous n'avez pas été tenté de voyager avec votre ami ?

— D'autres tâches m'appellent... même si Tanelorn, en un temps, fut également mon but.

Il faillit en dire plus mais se ravisa. Toute précision l'eût entraîné dans des souvenirs et des problèmes qu'il n'avait pour l'heure nul désir d'envisager. Ses préoccupations se concentraient sur Alnac Kreb et sur la jeune fille.

— Ah oui, c'est vrai. Vous êtes roi chez vous. Mais à votre corps défendant, non ? Assumer cette fonction n'a certes rien d'aisé pour un jeune homme. On attend beaucoup de vous, et vous portez sur vos épaules le poids du passé, des idéaux, des loyautés d'un peuple entier. Il est difficile de bien gouverner, de prendre les bonnes décisions, de dispenser des jugements équitables. Nous autres, Bauradim, n'avons pas de monarque, juste un groupe d'hommes et de femmes élus pour parler au nom du clan. Il me semble préférable de partager de tels fardeaux. Si tous en ont la charge, la responsabilité commune, nul n'en arrive à porter seul ce qui est trop lourd pour lui.

— Je ne voyage que pour plus en apprendre sur de tels moyens de faire régner la justice, lui répondit Elric. Mais je tiens à vous préciser, Raïk Na Seem, que mon peuple est aussi cruel que celui de Quarzhasaat, avec une puissance autrement plus réelle. Nous n'avons qu'une vague idée de ce qui est juste et les obligations du pouvoir se réduisent à la recherche de nouvelles terreurs permettant de subjuguier et contrôler autrui. Le pouvoir est, je pense, une habitude aussi terrible que cette potion qu'il me faut à présent prendre pour survivre. Il se nourrit de lui-même. C'est un animal affamé, dévorant et ceux qui le convoitent et ceux qui le haïssent... allant jusqu'à dévorer ceux qui le détiennent.

— L'animal affamé n'est pas le pouvoir en soi, rectifia le vieillard. Lui n'est ni bon ni mauvais ; c'est l'usage qu'on en fait qui le rend tel. Je sais que Melniboné régna jadis sur le monde, ou sur cette part du monde qu'elle parvint à découvrir sans pour autant la détruire.

— Vous semblez en savoir plus sur les miens qu'ils n'en savent sur vous !

— Il est dit dans les traditions de notre peuple que nous avons fui dans le désert, devant Melniboné d'abord, puis devant Quarzhasaat. L'une et l'autre étant d'une égale cruauté, d'une égale corruption, nous n'avions qu'indifférence pour l'issue de leur combat sinon l'espoir, bien sûr, qu'elles se détruiraient mutuellement. Il ne devait pas en être ainsi, mais ce qu'à ceci près nous pouvions attendre de mieux se produisit : Quarzhasaat elle-même s'anéantit ou presque, et Melniboné oublia tout... d'elle et de nous ! J'ai le sentiment que, peu après cette campagne, votre nation se lassa de vouloir s'étendre et borna ses ambitions à régir les Jeunes Royaumes. Je me suis laissé dire que, depuis, son empire s'était encore restreint.

— Oui. A la seule Ile aux Dragons désormais. (Elric se surprit à penser à Cymoril et s'efforça de se dominer.) Plus d'un pillard n'en souhaite pas moins cingler contre elle et la dépouiller de ses richesses. Toutefois, comme ils se sont aperçus qu'elle reste trop puissante, ils se bornent à commercer avec elle.

— Le négoce eut de tout temps pas sur la guerre, dit Raïk Na Seem qui soudain jeta par-dessus son épaule un regard sur le corps racorni d'Alnac Kreb.

Les contours dorés de la crosse brillaient et palpitaient de nouveau comme ils n'avaient cessé de le faire de temps à autre depuis que le voleur de songes s'était étendu aux côtés de la Sainte Fille.

— Etrange organe, dit à mi-voix l'Aîné des Bauradim. On dirait presque une seconde colonne vertébrale.

Il était sur le point de préciser sa pensée quand un mouvement se fit, infime, dans les traits d'Alnac Kreb alors que de ses lèvres exsangues montait une plainte poignante.

Ils se retournèrent et auprès de lui allèrent s'agenouiller. Ses yeux restaient bleu vif et noirs ceux de Varadia.

— Il se meurt, murmura le vieil homme. Qu'en pensez-vous, Prince Elric ?

Le Melnibonéen n'en savait pas plus que le Bauradi.

— Que pouvons-nous pour lui ? enchaîna le chef nomade.

Elric effleura la dépouille froide et parcheminée du voleur de songes. Le poignet qu'il souleva lui parut ne rien peser et nul pouls n'y était sensible. Mais ce fut à cet instant que, contre toute attente, les yeux d'Alnac revirèrent du bleu au noir et qu'il les posa sur Elric avec toute leur conscience ancienne retrouvée.

— Ah, vous êtes là pour m'aider. Je sais où est la Perle. Mais elle est bien protégée.

La voix n'était qu'un murmure, une vibration de cordes vocales desséchées.

Elric prit le jeune homme dans le berceau de ses bras.

— Je vous aiderai, Alnac. Dites-moi comment.

— Vous ne pouvez. Il y a là des cavernes... Ces rêves me tiennent en échec. Ils me noient. M'attirent à eux. Je suis voué à rejoindre ceux dont ils se sont déjà emparés. Piètre compagnie pour un être tel que moi, Prince Elric. Piètre compagnie...

La pulsative brillance de la crosse se fit d'une blancheur d'ossements décolorés. Bleus redevinrent les yeux du voleur de songes, puis noirs de nouveau. L'air vibra, raréfié, dans ce qui subsistait de sa gorge. L'horreur s'inscrivit soudain sur ses traits.

— Non ! Il me faut trouver la volonté !

La crosse se tordait tel un serpent dans son corps. Elle se glissa un instant dans celui de Varadia puis retourna dans celui du voleur.

— Oh, Elric... fit la voix d'Alnac, ténue, lointaine. Aidez-moi si c'est en votre pouvoir. Je suis piégé. Je n'ai jamais connu rien de pire.

Ces mots, Elric les perçut comme un appel d'outre-tombe, comme si son ami déjà n'était plus.

— Elric, s'il est un moyen...

Le corps du voleur de songes fut alors parcouru d'un frisson – comme empli d'un unique, d'un énorme souffle – cependant que la crosse recommençait à flamboyer et à se tordre. Puis elle se fit immobile, retrouvant sa position première, sa courbure enserrant les deux mains aux doigts entremêlés.

— Ah, mon ami ! Insensé que je fus de m'être même imaginé capable de survivre à cette... (Le filet de voix s'amenuisait, désormais presque inaudible.) Que n'ai-je compris la nature de son esprit ! Elle est trop forte ! Beaucoup trop forte !

— De qui parle-t-il ? demanda Raïk Na Seem. De mon enfant ? De ce qui la retient ? C'est une Saranglia. Sa grand-mère avait le pouvoir d'envoûter des tribus entières, de leur faire croire qu'une épidémie les décimait. Mais je l'en avais averti. Que peut-il ne pas comprendre ?

— Oh, Elric, elle m'a détruit !

Un tremblement secoua la main frêle qui se tendait vers l'albinos.

Puis, sans transition, vie et couleur regagnèrent massivement ce corps qui retrouva sa taille et sa texture d'origine. La crosse redevint l'objet anodin qu'Elric avait vu, passé dans la ceinture du voleur de songes, lors de leur première rencontre.

Le beau jeune homme sourit, sa surprise évidente.

— Je suis vivant, Elric. Vivant !

Sa main se raffermir sur l'instrument de son art et il voulut se lever. Mais alors il toussa et quelque chose de répugnant suinta de ses lèvres, comme une sorte de ver gigantesque à demi digéré, ses propres entrailles pourries et liquéfiées qu'il aurait vomies. Il s'essuya la bouche. L'espace d'un instant, panique et incompréhension redéferlèrent dans ses yeux.

— Non, dit-il, soudain résigné. Quelle présomption fut la mienne. Je me meurs, bien sûr. (A la renverse, il s'effondra tandis qu'Elric tentait de le retenir. Retrouvant son ancienne ironie, Alnac

Kreb secoua la tête.) Un peu tard, je pense. Après tout, il n'est pas dans mon destin d'être votre compagnon sur ce plan, Messire Champion.

Elric, pour qui ces mots n'avaient aucun sens, crut son ami en plein délire et s'efforça de le calmer.

Ce fut alors que la crosse échappa des mains du voleur de songes et qu'il roula sur le côté, qu'un cri entrecoupé, maladif, jaillit de lui, puis une puanteur qui manqua chasser Elric et Raïk Na Seem de la Tente de Bronze. C'était comme si son corps se décomposait alors même qu'il tentait de parler encore et n'y parvenait pas.

Puis il ne fut plus.

Elric, pleurant un brave, un être d'exception, sentit que son propre sort et celui d'Anigh venaient d'être arrêtés. La mort d'Alnac Kreb suggérait à l'œuvre des forces qui le dépassaient, quel que fût son savoir magique. Nul grimoire ne lui avait jamais laissé soupçonner qu'on pût périr ainsi. Il avait assisté à bien pires rétributions d'imprudents rapports avec les puissances mauvaises, mais pour ce type de sortilège il n'avait pas même un début d'interprétation.

— C'est fini, donc, dit Raïk Na Seem.

— Oui. (Dans la gorge d'Elric, l'air se nouait de turbulences.) Oui. Plus grand fut son courage qu'aucun de nous ne l'avait imaginé. Pas même lui, je pense.

L'Aîné des Bauradim lentement gagna l'endroit où son enfant restait plongée dans l'effroyable transe, et son regard se riva dans ces yeux bleus, les sonda, comme s'il espérait presque y voir quelque part des yeux noirs.

— Varadia ?

Pas de réponse.

Solennel, Raïk Na Seem souleva la Sainte Fille et la replaça sur l'estrade, l'installa dans les coussins comme si elle dormait d'un sommeil naturel et que lui, son père, ne fît que la border pour la nuit.

Elric contempla les restes du voleur de songes. De quel prix se payait un échec en cet art lui apparaissait clairement, et peut-être était-ce là le secret qu'Alnac n'avait voulu partager.

— Il a trop donné, reprit doucement le vieillard, luttant pour ne sombrer ni dans l'automortification ni dans le désespoir, et je ne

vois rien que nous puissions désormais faire pour elle. Il nous faut pourtant y réfléchir. M'y aiderez-vous, ami de mon fils ?

— Si c'est en mon pouvoir.

Alors qu'Elric se levait, tremblant, il perçut un bruit derrière lui, crut d'abord qu'il s'agissait de quelque pleureuse bauradia. Il se retourna et dans la lumière qui filtrait du dehors vit effectivement la silhouette d'une jeune femme.

Mais qui n'était pas des Bauradim.

Elle entra dans la tente à pas lents, des larmes dans les yeux qu'elle rivait sur le cadavre dévasté d'Alnac Kreb.

— J'arrive donc trop tard. (Sa voix mélodieuse était emplie du chagrin le plus intense. A son visage elle porta la main.) Il n'aurait jamais dû se mesurer à une telle tâche. A l'oasis, on m'a dit que vous étiez là. Pourquoi n'avoir pas attendu ? Ne fût-ce qu'un jour de plus ?

Dans un effort gigantesque, elle contrôla sa douleur. Elric avec elle se sentit une soudaine et obscure parenté.

Elle fit un nouveau pas vers le corps. A peine moins grande qu'Elric, avec un visage en cœur serti dans une masse d'épais cheveux bruns, elle était mince, bien découpée, vêtue d'un pourpoint matelassé dont les crevés laissaient entrevoir la doublure de soie rouge. Ses confortables braies de velours se prolongeaient naturellement dans le feutre de bottes cavalières et, par-dessus cet ensemble, un cache-poussière de coton presque transparent lui tombait des épaules. A sa taille pendait une lame cependant qu'à gauche de son cou dépassait l'extrémité recourbée d'une crosse d'or et d'ébène, version plus élaborée de l'objet qui gisait sur le tapis près du défunt voleur de songes.

— Tout ce qu'il savait de son art, il le tenait de moi, dit-elle. Mais pareille entreprise exigeait bien plus. Comment a-t-il pu s'imaginer un instant que cela pourrait suffire ? Un tel but lui était interdit. Il manquait par trop de caractère.

Elle se détourna et sa main remonta vers son visage. Quand elle leur fit de nouveau face, les larmes avaient disparu et son regard plongea droit dans les yeux d'Elric.

— Je me nomme Oone. (Elle s'inclina brièvement devant Raïk Na Seem.) Je suis le voleur de songes que vous avez fait quérir.

Livre deuxième

Est-il – née de quels songes ? – une noble pucelle
Au corps de neige, ouvrant le rubis de ses yeux
Sur un royaume à la substance apparemment
Plus forte que douleur, plus douce que mensonge ?
Est-il – née de quels songes ? – une très jeune enfant,
Dont le sang toujours vif mais vieux comme le Temps
Pourrait un jour donner en se mêlant au mien,
Une reine plus jeune à de jeunes royaumes ?

CHRONIQUE DE L'ÉPÉE NOIRE

1

Ce qu'un empereur d'un voleur peut apprendre

Oone s'ôta de la bouche un noyau de datte, le laissa choir dans le sable de l'Oasis Fleur d'Argent. Puis sa main se tendit vers l'une des brillantes fleurs de cactus qui donnaient leur nom à l'endroit et, de ses longs doigts délicats, elle en froissa les pétales. Elle chantonnait à mi-voix, et Elric avait l'impression d'y reconnaître les paroles d'une complainte funèbre.

Il observait un silence respectueux, assis le dos à un palmier, les yeux fixés dans la distance sur l'incessante activité du campement. Bien que ce fût Oone qui lui eût demandé de l'accompagner, à peine lui avait-elle jusqu'alors dit quelques mots. Il perçut un appel semblant émaner des hauteurs de la kasbah, mais quand son regard monta scruter l'impressionnante masse, il ne vit rien. Le vent soufflait sur le désert, soulevant des ruisseaux de rouge poussière et

les emportait vers les Piliers Déchiquetés qui se profilaient à l'horizon.

Il était presque midi. Ils avaient le matin même regagné l'oasis, y ramenant les maigres vestiges d'Alnac Kreb auquel, ce soir, selon les coutumes bauradim, on allait rendre les ultimes honneurs de la crémation.

Oone ne portait plus sa crosse en bandoulière mais la tenait à deux mains, la tournant et la retournant, contemplant le jeu de la lumière sur le haut poli des précieuses matières comme si ses yeux s'y posaient pour la première fois. L'autre instrument – celui d'Alnac – était passé dans sa ceinture.

— Ma tâche eût été plus facile, dit-elle soudain, si Alnac n'avait agi avec tant de précipitation. Inconscient de mon arrivée prochaine, il a fait de son mieux pour sauver l'enfant, je sais. Mais quelques heures de plus, et j'aurais pu mettre à profit son aide, peut-être réussir. En tout cas, il ne serait probablement pas mort.

— Je ne comprends pas ce qui lui est arrivé, dit Elric.

— J'ignore moi-même la cause précise de son échec mais ce que j'en puis expliquer, vous allez l'apprendre. Voilà pourquoi je vous ai demandé de m'accompagner à l'écart : je ne désire pas courir le risque d'être entendue. Et je dois vous demander votre parole d'être discret.

— Je le suis toujours, madame.

— Il faudra l'être pour toujours.

— Pour toujours ?

— Oui, vous allez me promettre de ne jamais répéter à quiconque ce qu'aujourd'hui je vais vous révéler ni d'en raconter les conséquences éventuelles. Bref, vous devez accepter de vous sentir lié par le code des voleurs de songes même si vous n'appartenez pas à notre corporation.

Elric ne savait qu'en penser.

— Pour quel motif ?

— Souhaitez-vous sauver leur Sainte Fille ? Venger Alnac ? Vous libérer de l'esclavage de cette drogue ? Redresser certaines choses à Quarzhasaat ?

— Si fait. Telles sont mes intentions, vous le savez.

— Alors nous pouvons, je crois, parvenir à un accord. Car il est certain qu'à moins de nous prêter mutuelle assistance, ni vous, ni la

jeune fille, ni peut-être moi-même ne verrons vivants finir la Lune de Sang.

— Certain ? (Un amusement lugubre se peignit sur les traits d'Elric.) Auriez-vous également le don de prophétie, madame ?

— Tous les voleurs de songes en sont à quelque degré dotés. (Sa voix se teintait presque d'impatience, comme si elle s'adressait à un enfant un peu lent. Elle se reprit.) Excusez-moi. J'oubliais que notre art est inconnu dans les Jeunes Royaumes. Il est même rare, à vrai dire, que nous abordions ce plan.

— J'ai rencontré bien des créatures surnaturelles dans mon existence, madame, mais peu m'ont donné comme vous l'impression d'être parfaitement humaines.

— Humaine ? Je ne suis pas autre chose ! (Elle parut perplexe puis son front s'éclaircit.) Ah, j'oubliais que vous êtes à la fois plus instruit et moins sophistiqué que ceux de ma confession. (Elle lui sourit.) Je ne suis toujours pas remise de l'inutile dissolution d'Alnac.

— Il n'aurait pas dû mourir. (Le ton était celui du constat. Elric avait assez longtemps connu le jeune homme pour le considérer comme un ami et pouvait comprendre la perte subie par Oone.) N'est-il aucun moyen de le ressusciter ?

— Il a perdu toute essence. Au lieu de dérober un songe, il s'est vu spolié du sien. (Elle marqua une pause puis reprit, les mots se bousculant sur ses lèvres comme si elle craignait d'avoir à les regretter :) Allez-vous m'aider, Prince Elric ?

— Oui. (Il avait répondu sans l'ombre d'une hésitation.) Si c'est pour le venger et pour sauver l'enfant.

— Même au risque de connaître le sort d'Alnac, dont vous venez d'être témoin ?

— Même à ce prix. Pourrait-ce être aussi terrible que de mourir aux mains du Seigneur Gho ?

— Oui, dit-elle simplement.

Elric éclata de rire devant tant de franchise.

— Ah, parfait ! Que me proposez-vous, madame ?

Sa main de nouveau se porta vers les pétales d'argent, la crosse en équilibre entre ses doigts. Un pli barrait son front, comme si elle n'était pas tout à fait sûre d'avoir pris la bonne décision.

— Je crois que vous êtes l'un des rares mortels sur cette terre aptes à comprendre la nature de ma profession, à saisir ce que je veux dire quand je parle du rêve et de la réalité, et aussi de leur intersection. J'estime que votre tournure d'esprit fait de vous un allié sinon idéal, du moins sur lequel je puisse en partie me reposer. Nous autres, voleurs de songes, avons élaboré une sorte de science à partir d'un commerce qui, logiquement, ne saurait tolérer des lois cohérentes. Nous y avons gagné d'exercer notre art avec quelque succès, je suppose, parce que nous pouvions dans une certaine mesure imposer notre volonté au chaos rencontré. Cela présente-t-il un sens pour vous, Prince Elric ?

— Assurément. Il est dans mon propre peuple des philosophes pour prétendre que l'essentiel de leur magie n'est que l'application d'un puissant vouloir sur le tissu même de la réalité, la faculté, en d'autres termes, de faire prendre corps aux rêves. D'aucuns sont d'avis que notre monde fut ainsi créé.

Oone semblait ravie.

— Bien. Je vois qu'il est certaines notions dont je pourrai m'épargner l'exposé.

— Mais qu'attendez-vous de moi, gente dame ?

— Votre aide. Ensemble, nous saurons trouver une voie vers ce que les Aventuriers Magiciens nomment la Forteresse de la Perle et, ce faisant, l'un de nous, les deux même, aura peut-être la possibilité de voler le rêve qui retient cette enfant dans son perpétuel sommeil, de la rendre à l'état de veille et à son peuple afin qu'elle en soit la prophétesse et l'orgueil.

— Il y aurait donc un lien entre les deux ? (Elric se leva, sourd aux instances de son omniprésente soif de drogue.) Entre l'enfant et la Perle ?

— J'en ai le sentiment.

— Et quel est-il ?

— En le découvrant nous aurons sans nul doute le moyen de libérer Varadia.

— Pardonnez-moi, Dame Oone, dit Elric avec douceur, mais à vous entendre, il semble que vous en sachiez presque aussi peu que moi.

— De fait, par certains côtés, mon ignorance est égale à la vôtre. Maintenant, avant de poursuivre, il me faut exiger de vous la promesse de vous soumettre au Code des voleurs de songes.

— Je m’y engage, dit Elric, et il leva la main où brillait l’Actorios, montrant qu’il prenait à témoin l’un des objets les plus révéérés par son peuple. Par l’Anneau des Rois, j’en fais serment.

— Je vais donc vous révéler ce que je sais et ce que je désire de vous.

De sa main libre, elle le prit par le bras et l’entraîna plus profond dans les bosquets de palmiers et de cyprès. Sentant frémir en lui le besoin du funeste élixir, elle parut manifester quelque compassion.

— Un voleur de songes, commença-t-elle, fait exactement ce que les mots impliquent : nous dérobons des rêves. A l’origine, notre guilde regroupait de vrais bandits qui avaient maîtrisé le tour particulier de pénétrer dans les mondes oniriques d’autrui pour y voler ce dont la magnificence – ou l’exotisme – les séduisait. Peu à peu, toutefois, les gens ont pris l’habitude de faire appel à nous pour être débarrassés des rêves indésirables... les rêves qui hantaient ou retenaient prisonniers parents ou amis. Service que nous rendions volontiers, d’autant qu’en eux-mêmes de tels songes se révélaient fréquemment inoffensifs pour tout autre que celui qui était en leur pouvoir...

Elric l’interrompit :

— Seriez-vous en train de me dire qu’un rêve est doté une réalité matérielle, qu’on peut le prendre en main comme un recueil de poèmes, mettons, ou comme une bourse, et en délester son propriétaire ?

— Fondamentalement, oui. Ou plutôt, dirais-je, notre guilde a trouvé le tour de main qui rend les rêves assez tangibles pour être ainsi manipulés ! (Elle rit ouvertement du trouble d’Elric, et un peu de la sollicitude dont elle rayonnait l’abandonna un moment.) C’est qu’il faut du talent pour exercer tel art, et un entraînement intensif.

— Mais que faites-vous de votre butin ?

— Voyons, Prince Elric, nous l’écoulons, deux fois l’an, sur le Marché aux Songes. Il n’est presque aucun type de rêve – si bizarre, si terrifiant soit-il – qui ne fasse l’objet d’un commerce actif. Des grossistes s’en portent acquéreurs pour les revendre à leur clientèle. Nous les distillons, bien sûr, afin d’obtenir un produit transportable

et ultérieurement transférable à son bénéficiaire. Et comme au cours des diverses phases du processus nous faisons prendre corps aux songes, ils en viennent à présenter pour nous un danger. Leur substance risque à tout moment de nous être fatale. Vous avez vu ce qui est arrivé à notre ami. Une personnalité particulière est exigée, une certaine tournure d'esprit, une attitude mentale précise, le tout bien combiné, pour s'introduire sans encombre dans les Royaumes du Songe. Mais les ayant codifiés, nous les avons du même coup rendus jusqu'à un certain point susceptibles d'être par nous manipulés.

— Il va falloir étoffer vos explications, madame, pour que j'aie quelques chances de vous suivre !

— Parfait.

Elle s'arrêta sur la lisière des arbres, là où le sol se faisait plus poussiéreux, formant un territoire intermédiaire entre oasis et désert qui tenait des deux sans nettement ressortir de l'une ou de l'autre. Elle s'y absorba dans la contemplation des craquelures du terrain, comme s'il s'agissait d'une carte singulièrement complexe, d'une géométrie qu'elle seule pouvait déchiffrer.

— Nous avons établi des règles, reprit-elle, la voix lointaine, donnant presque l'impression de se parler. Erigé en système des siècles de découvertes. Pour n'en rester pas moins soumis aux hasards les plus inconcevables...

— Un instant, madame. Dois-je comprendre qu'Alnac Kreb, par quelque sortilège connu de votre seule corporation, s'est glissé dans l'univers des songes de la Sainte Fille et y a vécu des aventures comparables à celles que vous et moi pourrions vivre dans ce monde matériel ?

— Bonne description. (Elle se tourna vers Elric, un étrange sourire sur ses lèvres.) Sa substance est passée dans cet autre univers et par lui s'est vu absorber, renforçant la substance des songes de Varadia...

— Ceux-là mêmes qu'il espérait voler.

— Il n'en convoitait qu'un, celui qui la retient dans les rets de ce perpétuel sommeil.

— Et il l'aurait vendu, dites-vous, sur ce Marché aux Songes.

— Peut-être.

Elle n'avait manifestement guère envie d'aborder cet aspect du problème.

— Où se tient ce marché ? insista Elric.

— Dans un royaume par-delà celui-ci, un endroit où seuls peuvent se rendre les membres de notre corporation et ceux qui autour de nous gravitent.

— M'y emmènerez-vous ?

C'était la curiosité qui le faisait parler.

Dans le coup d'œil qu'elle lui jeta se mêlèrent amusement et prudence.

— Ce n'est pas impossible. Mais il nous faut d'abord réussir, voler un songe pour en avoir un à y vendre. Voyez-vous, Elric, j'ai le plus grand désir de vous renseigner sur tout ce que vous souhaitez savoir mais il est nombre de choses peu commodes à expliquer à qui n'a pas étudié auprès de notre Guilde, en particulier tout ce qui réclame d'être démontré ou vécu. Je ne suis pas native de votre monde, pas plus que ne le sont la plupart des voleurs de songes issus de cette sphère. Nous sommes errants – nomades, diriez-vous – entre maintes époques, maintes dimensions. Nous avons appris que ce qui était songe dans tel royaume pouvait se révéler réalité indéniable dans tel autre et que la pire banalité d'ici est ailleurs le tissu du plus fantastique cauchemar.

— Toute la création est-elle si malléable ? s'enquit Elric, traversé d'un frisson.

— Ce que nous créons doit durer à jamais, de peur que la mort ne l'atteigne, dit-elle, ironiquement péremptoire.

— Le combat entre Loi et Chaos fait écho, je suppose, à cette lutte au fond de nous entre émotion débridée et prudence excessive, fit observer l'albinos, songeur, conscient qu'elle répugnait à s'étendre sur ce sujet.

Oone suivit du pied les fissures dans la terre rouge.

— Pour en apprendre plus, il vous faudrait devenir apprenti voleur de songes...

— Volontiers, dit Elric. Mon intérêt pour cet art est maintenant suffisant. Mais vous parliez de vos lois, madame. Quelles sont-elles ?

— Il en est pour guider, d'autres pour décrire. Nous avons déterminé, vous dirai-je d'abord, que tout Royaume Onirique

comporte sept aspects, lesquels ont chacun reçu de nous un nom. En les nommant et en les décrivant, nous espérons donner forme à l'informe et contrôler ce sur quoi peu ont même un commencement de contrôle. Cette mise en forme nous a appris à survivre dans des mondes où d'autres, en quelques minutes, seraient nécessairement anéantis. Mais même quand nous opérons de telles mises en forme, ce que nous définissons par un acte de volonté peut se métamorphoser et échapper à notre contrôle. Si vous devez m'accompagner et m'assister dans cette aventure, il vous faut savoir que nous traverserons sept pays. Le premier, nous l'appelons Sadanor, ou Pays-des-Rêves-en-Commun. Marador, que nous aborderons ensuite, se nomme aussi Pays des Désirs Anciens. Et Paranor, le troisième, Pays des Croyances Perdues. Célador, le quatrième, est connu des voleurs de songes comme le Pays de l'Amour Oublié. Le cinquième est Imador, Pays de l'Ambition Nouvelle, et le sixième Falador, le Pays de la Démence...

— Dénominations extraordinaires, vraiment. Votre guilde, madame me semble avoir un penchant pour la poésie. Et le septième, quel est son nom ?

Elle marqua une pause avant de répondre et ses yeux merveilleux plongèrent dans ceux de l'albinos dont elle parut explorer l'esprit jusque dans ses tréfonds.

— Le seul qu'il puisse avoir, nous l'apprendrons de ses habitants. Mais vous y trouverez la Forteresse de la Perle, si tant est qu'elle existe.

Elric se sentit piégé par ce regard tout de douceur et cependant déterminé.

— Et comment allons-nous pénétrer sur ces terres ?

Il tentait désespérément de concentrer son être dans ces questions alors que désormais son corps entier hurlait, réclamait sa dose de l'élixir du Seigneur Gho.

Elle perçut sa tension et la main qu'elle lui posait maintenant sur le bras cherchait à le calmer, à le rassurer.

— Par l'enfant.

Elric revit ce dont il avait été le témoin dans la Tente de Bronze. Il frémit.

— De quelle manière ?

Oone fronça les sourcils ; la pression de ses doigts se fit plus sensible.

— Elle est notre porte et les crosses en sont les clés. Je ne cours pas le moindre risque de lui porter atteinte. Et une fois que nous aurons gagné le septième aspect, le Pays Sans Nom, une troisième clé nous apparaîtra peut-être, celle de sa prison.

— C'est un médium, donc. Et n'est-ce pas là l'explication de son état : les Aventuriers Magiciens auraient eu vent de ses pouvoirs et, dans leur tentative malheureuse pour se servir d'elle, entraîné sa transe ?

De nouveau elle hésita, puis hocha la tête.

— Vous n'êtes sans doute pas loin de la vérité, Prince Elric. Il est écrit dans nos chroniques – lesquelles, bien qu'abondantes, nous sont pour la plupart, hélas, inaccessibles dans les bibliothèques de Tanelorn : « *Ce qui est à l'intérieur a toujours une forme extérieure et il n'est rien à l'extérieur qui n'ait une forme intérieure.* » En d'autres termes, nous disons que le visible ne peut qu'avoir un aspect caché et que l'invisible ne peut qu'être représenté par le visible. Elric trouva ces paroles trop cryptiques pour lui bien qu'il fût assez familier de ce genre de formules mystérieuses pour les avoir rencontrées dans ses propres grimoires. Il ne les rejetait pas mais savait qu'elles appelaient une réflexion approfondie doublée d'une certaine expérience avant de révéler pleinement leur sens.

— Vous parlez de royaumes surnaturels, madame. De ces mondes habités par les Seigneurs du Chaos et de la Loi, par les élémentaires, par des immortels et autres entités semblables. Je sais quelque chose de ces royaumes ; j'y ai même voyagé un peu. Mais je n'ai jamais entendu dire qu'on eût, pour y pénétrer, à laisser derrière soi une part de sa substance physique ni qu'on pût y voyager par l'entremise d'une enfant endormie !

Elle le regarda un long moment, comme si elle le croyait délibérément insincère, puis haussa les épaules.

— Vous découvrirez que les royaumes d'un voleur de songes n'offrent pas de notables différences. Et je ne saurais trop vous conseiller de vous graver notre code en mémoire et de vous y conformer.

— C'est pour moi un ordre, madame.

— Notre survie en dépend. Alnac avait l'étoffe d'un bon voleur de songes mais la pleine maîtrise de son art lui manquait encore. Ce fut l'une des raisons majeures de sa dissolution. Vous êtes, à l'inverse, rompu aux disciplines requises pour les avoir pratiquées dans le cadre de vos études magiques. Sans elles, vous seriez également voué à périr.

— J'ai rejeté l'essentiel de ces pratiques, Dame Oone.

— Je vous crois. Mais vous n'en avez pas perdu l'habitude. Du moins je l'espère. La première loi qu'observent les voleurs de songes s'énonce ainsi : « Si quelqu'un s'offre à vous guider, acceptez toujours mais n'y croyez jamais. » La deuxième dit : « Méfiez-vous du familier », la troisième : « Accueillez l'étrange avec circonspection. » Il en existe bien d'autres, mais ces trois-là recouvrent les principes de la survie pour un voleur de songes.

Elle sourit. Sourire étrangement tendre et vulnérable. Et Elric comprit qu'elle était lasse. Peut-être le chagrin l'avait-il épuisée.

Il lui répondit avec douceur alors que son regard retournait sur la masse de roches rouges du sanctuaire et refuge de l'Oasis Fleur d'Argent. Les voix s'étaient tues. De minces colonnes de fumée escaladaient l'azur intense.

— Combien de temps faut-il pour instruire et former l'un des vôtres ?

Cette fois, elle perçut l'ironie du Melnibonéen.

— Cinq ans ou plus. Il y en avait peut-être six qu'Alnac était membre à part entière de notre Guilde.

— Et il n'en a pas moins échoué à survivre dans ce royaume où l'esprit de la Sainte Fille est retenu prisonnier.

— C'est qu'il n'était en dépit de ses dons qu'un mortel ordinaire, Prince Elric.

— Et vous pensez que je suis plus ?

Elle rit sans réserve.

— Vous êtes le dernier Empereur de Melniboné. Le plus puissant de votre race, et d'une race dont la familiarité avec la sorcellerie est légendaire. Certes, vous avez laissé votre fiancée vous attendre, installant votre cousin Yyrkoon sur le Trône de Rubis pour qu'il y règne jusqu'à votre retour – décision que peut seul prendre un idéaliste –, mais vous n'irez pas pour autant me faire croire, seigneur que vous êtes le moins du monde ordinaire.

Malgré sa torturante soif du mortel élixir, Elric se surprit à répondre au rire de la jeune femme.

— Si je suis un tel être d'élite, madame, comment se fait-il que je me sois mis en cas de périr victime des manigances d'un politicard provincial de second plan ?

— Je n'ai pas dit que vous vous teniez en haute estime, mais ce serait pure folie de nier tant ce que vous avez été et ce que vous pourriez devenir.

— Je préfère ne me concentrer que sur ce devenir, gente dame.

— Songez, voulez-vous, au sort de la fille de Raïk Na Seem. Au sort de ce peuple spolié de son histoire et de son oracle. Maintenant, voyez le vôtre, une mort vaine en terre lointaine, une destinée inaccomplie.

Elric s'inclina. Elle poursuivit :

— Il est également probable qu'aucun sorcier de votre monde ne rivalise avec vous. Si, dans l'aventure que je vous propose, vous n'avez guère l'utilité de vos dons spécifiques, votre expérience, votre savoir et votre ouverture d'esprit pourraient s'avérer décisifs.

Elric avait vu croître son impatience alors que l'exigence de drogue de son corps passait le seuil du tolérable.

— Parfait, Dame Oone. Quoi que vous décidiez, j'y souscrirai.

Elle se recula d'un pas, l'embrassa du regard.

— Vous feriez mieux de regagner votre tente et d'y prendre cet élixir, dit-elle doucement.

Un désespoir familial envahit l'albinos.

— J'y vais, madame. J'y vais.

Il lui tourna le dos et à grands pas rebroussa chemin vers les tentes des Bauradim.

A peine adressa-t-il la parole à ceux qui le saluèrent au passage. Rien n'avait bougé dans la tente partagée par lui et Alnac au soir de leur arrivée dans l'oasis, et en hâte il tira la flasque de ses fontes, prit une longue goulée, ressentant aussitôt pour un court instant ce soulagement, cette résurgence de son énergie, cette illusion de santé que lui donnait la drogue du Quarzhasaati. Il soupira, et s'apprêtait à ressortir de la tente quand Raïk Na Seem s'inscrivit dans l'entrée, le front noué de rides, les yeux pleins d'une douleur qu'il s'efforçait de masquer.

— Avez-vous accepté d'aider la voleuse de songes, Elric ? Allez-vous tenter d'accomplir la prophétie ? Nous ramener notre Sainte Fille ? Plus que jamais le temps presse. La Lune de Sang bientôt sera passée.

Elric lâcha la flasque, puis, l'oubliant sur le tapis, se pencha et ramassa l'Epée Noire dont il s'était défait pour accompagner Oone en promenade. L'arme frémit entre ses doigts et une vague nausée le saisit.

— Je ferai tout ce qui sera requis de moi.

— Bien. (Le vieillard le prit par les épaules.) Oone m'a dit que vous étiez un homme hors du commun, promis à un destin exceptionnel, et que ce temps-ci compte au nombre des plus hauts moments de votre existence. Nous sommes honorés d'être associés à pareille destinée, et infiniment reconnaissants de l'intérêt que vous nous témoignez...

Accueillant les paroles de Raïk Na Seem avec toute sa grâce ancienne, Elric s'inclina.

— La santé de votre Sainte Fille a plus d'importance à mes yeux que tout projet du destin à mon sujet. Rien de ce qu'il est en mon pouvoir de faire pour vous la ramener ne sera négligé.

Oone était entrée derrière l'Aîné des Bauradim. Elle sourit à l'albinos.

— Vous êtes prêt ?

Elric hocha la tête et entreprit de ceindre l'Epée Noire. Oone l'arrêta d'un geste.

— Vous trouverez les armes qu'il vous faut dans les contrées que nous traverserons.

— Mais cette lame est plus qu'une arme, Dame Oone ! se récria Elric, étreint par une sorte de panique.

Elle lui tendit la crosse à rêve d'Alnac.

— C'est là tout ce dont vous aurez besoin pour notre expédition. Sire Empereur.

Stormbringer se répandit en véhéments murmures alors qu'Elric la rejetait sur les coussins.

— Je suis dépendant... commença-t-il.

Elle secoua doucement la tête.

— Vous ne l'êtes pas. Vous croyez cette lame indissociable de votre être alors qu'il n'en est rien. Elle est votre némésis. Elle

symbolise en vous la part de faiblesse, non celle dont vous tirez votre force.

Elric soupira.

— Je vous suis mal, madame. Mais si vous répugnez à me voir prendre cette épée, elle ne bougera pas d'ici.

Stormbringer émit un nouveau son, un feulement singulier, sans ébranler l'indifférence de l'albinos qui, abandonnant flasque et lame, s'achemina résolument vers l'endroit où attendaient des montures prêtes à les emmener de l'Oasis Fleur d'Argent à la Tente de Bronze.

Alors qu'ils chevauchaient ensemble à courte distance derrière Raïk Na Seem, Oone précisa quelque peu pour le Melnibonéen la signification de la Sainte Fille aux yeux des Bauradim.

— Comme vous en avez peut-être déjà pris conscience, cette enfant est la dépositaire du passé et des aspirations des siens... bref, de leur sagesse accumulée. Ce qu'ils savent être vrai, doté d'une valeur certaine, elle en est le réceptacle. Elle est la vivante représentation de la tradition de son peuple – qui constitue l'essence de son histoire – et du souvenir d'une époque antérieure même à son établissement dans le désert. S'ils perdaient la Sainte Fille, ils seraient, pensent-ils, presque nécessairement contraints de reprendre leur histoire à son début, de réapprendre des leçons déjà durement acquises, de revivre les mêmes expériences, de refaire ces erreurs, ces faux pas qui, de siècle en siècle, ont dans la douleur, forgé leur compréhension des choses. Pour eux, si vous voulez, elle est le Temps : leur bibliothèque, leur musée, leur religion, leur culture incarnés dans un seul et même être humain. Vous représentez-vous, Prince Elric, ce que signifie pour eux sa perte ? Elle est l'âme des Bauradim. Et cette âme est captive en un lieu où ceux seuls qui sont dotés d'un certain don sont en mesure de la trouver et à plus forte raison de la libérer.

Elric laissa courir ses doigts sur la crosse à rêves qui désormais remplaçait l'épée runique à sa hanche.

— S'agirait-il d'une enfant ordinaire, plongeant par son malheur sa famille dans le chagrin, que je n'en serais pas moins naturellement porté à l'aider, car j'aime ces gens et leur chef.

— Leur sort et le vôtre sont liés, dit Oone. Quels que soient vos sentiments, noble seigneur, il est probable qu'en la matière votre choix est restreint.

Il aurait préféré n'avoir rien entendu.

— Il semble que vous autres, voleurs de songes, êtes par trop familiers avec ce que je suis, avec mon entourage, avec mon peuple, avec mon destin. Je ne suis pas sans en éprouver une certaine gêne. Toutefois, madame, je ne puis nier que, sur mes conflits internes, vous en sachiez plus que quiconque, hormis ma fiancée. D'où tenez-vous pareille clairvoyance ?

Ce fut presque négligemment qu'elle lui répondit :

— Il est un pays que tout voleur de songes visite ; là se recourent les rêves, là se rencontrent les mondes qui nous sont communs. Nous le nommons le Berceau de l'Os. C'est là que l'humanité devint pour la première fois réelle.

— Légende que tout cela ! Et primitive, qui plus est !

— Légende à vos yeux, vérité aux nôtres. Vous vous en rendrez compte un jour.

— Si Alnac pouvait prévoir l'avenir, que ne vous a-t-il attendue ?

— Nous n'avons pas conscience de notre propre destin – ou rarement – mais des tendances générales des époques et des personnages qui se détachent dans l'histoire de chaque monde. Tout voleur de songes, il est vrai, connaît l'avenir puisque la moitié de sa vie s'écoule hors du temps. Il n'est pour nous ni passé ni futur, rien qu'un présent changeant sans cesse. Nous sommes libres de ces chaînes-là quoique aussi fortement soumis à d'autres.

— J'ai rencontré de telles idées dans mes lectures mais je n'en vois guère la portée.

— C'est qu'il vous manque l'expérience qui leur donnerait sens.

— Vous parliez tout à l'heure du Pays-des-Rêves-en-Commun. Est-ce la même chose que le Berceau de l'Os ?

— Peut-être. Nous n'avons encore su trancher la question.

Temporairement revigoré par la drogue, Elric prenait maintenant plaisir à la conversation, sans y voir plus, pour l'essentiel, qu'agréables jeux de l'esprit. Débarrassé de l'épée runique, il connaissait une certaine légèreté d'être comme il n'en avait pas éprouvé depuis les premiers mois de sa cour à Cymoril, dans ces années de calme relatif, juste avant que l'ambition

croissante de Yyrkoon n'eût commencé de pourrir l'atmosphère autour du Trône de Rubis.

Il se rappela un fragment de l'une des anciennes chroniques de son peuple.

— D'aucuns soutiennent que le monde est seulement ce que s'accordent à y voir ceux qui l'habitent. Je me rappelle avoir lu dans *La Sphère au Parler Torrentiel* quelque chose qui allait dans ce sens : « Qui peut dire : ici est le monde intérieur ? ici est le monde extérieur ? Ce que nous tenons pour réel peut très bien n'exister que par pure et solitaire décision de notre volonté, ce que nous définissons comme rêve peut être la vérité ultime. » Pareille philosophie se rapproche-t-elle de la vôtre, Dame Oone ?

— Assez... mais quelque peu évanescente.

Ainsi chevauchèrent-ils, comme deux enfants en promenade – ou peu s'en fallut –, pour atteindre au coucher du soleil la Tente de Bronze et s'y voir aussitôt conduits, pénétrer de nouveau dans ce sanctuaire peuplés d'hommes et de femmes assis ou étendus autour de l'estrade et du grand lit où reposait la très jeune fille symbolisant leur existence entière.

Elic eut l'impression que braseros et lampes brillaient moins que lors de sa précédente visite et que l'enfant était encore plus pâle, mais il se composa un masque optimiste pour se tourner vers Raïk Na Seem :

— Cette fois, dit-il, nous la sauverons.

Oone parut approuver ces paroles de réconfort en surveillant les opérations par lesquelles, sur ses consignes, le frêle corps de Varadia venait d'être soulevé du lit et, à la différence de la fois dernière, déposé sur un grand coussin à son tour serti entre deux autres d'aussi belle taille. Puis elle fit signe à l'albinos d'aller s'étendre sur le plus éloigné pendant qu'elle-même s'installait à la gauche de l'enfant.

— Prenez-lui la main, mon empereur, dit-elle non sans ironie, et placez la crosse ainsi que vous l'avez vu faire par Alnac : de sorte qu'elle enserre tant vos doigts que les siens.

Elic se sentit trembler en suivant les instructions de la voleuse de songes. Il avait toutefois conscience de n'éprouver nulle crainte pour lui-même, seulement pour l'enfant, pour son peuple, pour Cymoril qui l'attendait à Melniboné et pour le jeune garçon qui, au

fond d'une prison de Quarzhasaat, pria pour qu'il revînt avec le joyau exigé par son geôlier. Sa main verrouillée avec celle de l'enfant dans la courbure de l'instrument, il connut une sensation de fusion qui, sans être désagréable, n'en brûlait pas moins comme n'importe quelle flamme. Il regarda Oone procéder à son tour de la même manière.

Instantanément, il se sentit la proie d'une puissance, et ce fut comme si son corps se faisait de plus en plus léger, au point qu'il eut peur d'être emporté par un simple courant d'air. Sa vision s'obscurcit mais il devinait encore Oone. Elle semblait se concentrer.

Il ramena son regard sur le visage de la Sainte Fille et, l'espace d'une seconde, crut la voir plus pâle encore, avec des yeux d'un rouge aussi intense que ceux d'un prince albinos, cependant qu'une étrange pensée allait et venait dans son esprit : « Si j'avais une fille, elle aurait cette apparence... »

Et puis ce fut comme si ses os, sa chair, son être entier, corps et âme, se dissolvaient. Il s'abandonna comme il l'avait décidé maintenant qu'il servait les objectifs de la voleuse de songes, et voilà que sa chair se muait en eau vive, que des échanges arachnéens de gaz colorés se substituaient à la circulation du sang dans ses veines, que son squelette s'épanchait comme de l'argent fondu hors d'un creuset, allant se mêler à celui de la Sainte Fille, devenait cet autre squelette puis en ressortait, ruisselait plus loin dans un réseau de cavernes et de galeries, dans des lieux de ténèbres où des mondes entiers se nichaient au creux du roc, où des voix l'appelaient, le reconnaissaient, cherchaient à le réconforter, à lui faire peur ou à lui dire des vérités qu'il ne souhaitait pas entendre ; puis l'air reprit sa transparence et il sentait Oone à ses côtés qui le guidait, main dans la main, corps contre corps avec sa voix pétrie d'assurance, enjouée même, comme pour marcher vers un danger familial, maintes fois surmonté dans le passé. Et pourtant, dans cette voix, une inflexion suggérait qu'elle n'avait jamais été confrontée à un péril aussi grand, que leurs chances de revoir la Tente de Bronze et l'Oasis Fleur d'Argent se réduisaient à presque rien.

Et puis il y avait une musique dont il comprit qu'elle était l'âme de l'enfant transcrite en son. Une musique toute en douceur, en

tristesse, en solitude. Et si belle qu'il en aurait pleuré, eût-il été d'une substance moins impalpable.

Ce fut alors qu'il découvrit devant lui sous un ciel bleu la rouge immensité d'un désert s'étirant vers de rouges montagnes sur l'horizon et que le saisit la plus étrange des sensations, comme s'il était de retour chez lui, sur une terre qu'il eût de quelque manière perdue au cours de son enfance puis oubliée.

2

Aux confins du cœur

Alors qu'Elric sentait ses os se reformer, ses chairs retrouver leur poids et leurs contours habituels, il s'aperçut que les terres abordées ne différaient guère à première vue de celles qu'ils venaient de quitter. Devant eux se déployait un désert rouge et, par-delà, de rouges montagnes. Paysage à ce point familier que le Melnibonéen se retourna, s'attendant à voir la Tente de Bronze, mais juste derrière lui béait désormais un abîme si vaste que nulle autre rive n'en était visible. Il fut saisi d'un vertige et dut réajuster son équilibre, suscitant quelque amusement chez sa compagne.

Oone était toujours vêtue des mêmes soies et velours fonctionnels.

— Si fait, Prince Elric ! Nous sommes à présent sur l'extrême bord du monde ! Ici les choix sont limités et la retraite est exclue !

— Je ne l'ai pas envisagée, madame.

Un examen plus attentif lui révélait maintenant ces montagnes considérablement plus hautes que les Piliers Déchiquetés et penchant toutes dans la même direction, comme courbées sous un vent violent.

— N'évoquent-elles pas les crocs de ces grands prédateurs disparus ? fit la jeune femme, traversée du frisson comme si elle avait pu, à quelque moment de sa carrière, plonger réellement son regard dans la gueule menaçante d'une telle créature. Il n'est pas douteux que la première étape de notre voyage nous y amène. Ces

terres sont celles que nous autres, voleurs de songes, nommons Sadanor. Le pays-des-Rêves-en-Commun.

— Vous semblez pourtant peu familière de ce décor.

— C'est qu'il varie. Nous avons seulement déterminé la nature de chaque contrée ; dans le détail, elle est susceptible de se présenter sous des aspects différents. Et puis il n'est pas rare que les périls qui nous y attendent ne soient pas tant liés à l'inconnu qu'à ce que nous croyons connaître. D'où la deuxième règle du voleur de songes.

— Méfiez-vous du familier.

— Vous apprenez vite.

La réponse de l'albinos semblait par trop la ravir pour qu'elle n'eût pas douté de ces qualités qu'elle lui avait prêtées dans son panégyrique mais qui étaient jusqu'alors restées sans confirmation. Elric commença de mesurer à quel point l'outrance du désespoir inspirait cette entreprise et fut saisi d'une sauvage insouciance, d'une volonté de se jeter dans l'instant, dans n'importe quelle expérience qui le démarquerait des autres seigneurs de Melniboné, dont les vies n'étaient régies que par la tradition et le désir de maintenir à tout prix leur pouvoir.

Souriant, les yeux brillants de toute leur vitalité d'antan, il esquissa une ironique révérence.

— En ce cas, madame, veuillez me précéder ! Entamons sans plus attendre notre voyage vers ces montagnes.

Oone, légèrement surprise par la bonne humeur de son compagnon, fronça les sourcils. Mais elle lui tourna le dos et se mit en route dans un sable si fin que chaque pas y suscitait des turbulences. Et l'albinos suivit.

— Je dois admettre, dit-il, alors qu'ils marchaient depuis peut-être une heure sans avoir noté le moindre changement dans la direction de la lumière, que cet endroit distille en moi un trouble croissant à mesure que je m'y enfonce. J'ai d'abord cru que le soleil était voilé mais je m'aperçois maintenant de sa totale absence dans le ciel.

— Pareilles normalités vont et viennent dans le Pays-des-Rêves-en-Commun, dit Oone.

— J'aurais l'esprit plus tranquille avec ma lame au côté.

— S'en procurer n'est pas trop difficile par ici.

— Des buveuses d'âmes ?

— Pourquoi pas ? Mais vous sentez-vous toujours le besoin de cette singulière nourriture ? Votre organisme continue-t-il même de réclamer l'élixir du Seigneur Gho ?

A sa propre surprise, Elric dut s'avouer que ses forces restaient intactes. Pour la première fois, peut-être, depuis son entrée dans l'âge d'homme, il avait l'impression de n'être pas physiologiquement différent des autres, de pouvoir soutenir son énergie vitale sans faire appel à quelque type d'artifice.

— Il me vient à l'esprit, dit-il, que je serais peut-être bien inspiré de m'établir ici.

— Voilà que vous tombez dans un autre piège de ces royaumes, rétorqua-t-elle assez nonchalamment. On commence par la méfiance, voire par la peur, puis vient la détente, le sentiment d'avoir toujours appartenu à ces lieux, d'y reconnaître sa demeure naturelle ou sa patrie spirituelle. Ce sont là – comme vous le savez, j'en suis sûre – illusions fréquentes chez le voyageur. Mais il est indispensable ici d'y résister car il s'agit d'autre chose que de simples états d'âme. Ceux-là pourraient se refermer sur vous et vous détruire. Soyez donc satisfait de vous sentir plus d'énergie apparente que vous n'en devriez normalement connaître mais gardez en mémoire cette autre règle du voleur de songes : *Tout gain se paie, que ce soit avant ou après l'événement*. Un avantage apparent peut fort bien s'accompagner de sa contrepartie négative.

Elric à part lui continua de penser qu'un tel bien-être pouvait valoir qu'on y mît le prix.

Et ce fut à cet instant qu'il vit la feuille.

Elle descendait du ciel en voltigeant, large feuille de chêne aux nuances d'or roux, aussi gracieuse dans sa chute que n'importe laquelle de ses sœurs automnales, et elle atterrit sur le sable aux pieds d'Elric. Sans tout de suite réaliser ce que sa présence avait d'insolite, il se baissa pour la ramasser.

Oone, qui avait assisté à la scène, esquissa un geste pour mettre en garde son compagnon, puis parut se raviser.

Le Melnibonéen tenait à présent la feuille au creux de sa paume et ne lui aurait toujours rien trouvé d'extraordinaire s'il n'avait parallèlement constaté l'absence de tout arbre dans quelque direction qu'il se tournât. Il s'apprêtait à interroger la voleuse de

songes quand il en remarqua le regard rivé derrière lui par-dessus son épaule.

— Bon après-midi, lança une voix désinvolte. C'est une chance insigne que de tomber sur des camarades mortels dans une si navrante solitude. A quelle retorse manigance de la Roue devons-nous d'être ici, selon vous ?

— Salutations, messire, répondit Oone dont le sourire s'élargit. Votre tenue ne convient guère à ces régions désertiques.

— C'est que nul n'a jugé bon de m'avertir de ma destination, ni même de mon départ...

Elric se retourna et, à son grand étonnement, vit un personnage de petite taille dont un énorme turban de soie jaune ombrail les traits marqués d'un visage rayonnant de finesse et d'humour. Cette coiffure – pour le moins aussi large que les épaules de l'homme – était décorée d'une épingle sertie d'une grosse gemme verte et il en jaillissait une superbe collection de plumes de paon. Il semblait porter plusieurs couches de vêtements – certains de soie, d'autres de lin, mais tous de couleur vive – et dans leur nombre un gilet brodé ainsi qu'une veste longue, patchwork bleu dont chaque nuance différait subtilement de sa voisine. Ses jambes disparaissaient dans un sarouel de soie rouge et il s'était glissé aux pieds des babouches à pointe recourbée de cuir jaune et vert. Il n'était pas armé mais, dans ses mains formant berceau, reposait un surprenant petit chat noir et blanc sur le dos duquel était proprement repliée une paire de soyeuses ailes noires.

L'homme s'inclina en voyant Elric.

— Je vous salue, messire. Vous êtes, je présume, l'incarnation du Champion dans ce plan. Moi, je suis... (son front se barra d'un pli comme si son propre nom venait de lui échapper)... je suis quelque chose qui commence par un J suivi de quelque chose qui commence par un C. Ça va me revenir dans un instant... à moins qu'il ne s'y substitue un autre nom, voire un autre événement. Toujours est-il que j'assume près de vous les fonctions de... de quoi donc, déjà... de secrétaire, non ? (Ses yeux montèrent scruter le ciel.) N'est-ce pas l'un de ces mondes sans soleil ? Allons-nous être privés de nuit ?

Elric interrogea du regard Oone dont cette apparition ne semblait pas susciter la méfiance.

— Je n'ai requis nul secrétaire, messire, dit-il au petit homme et ne m'attendais pas à m'en voir désigner un. Ma compagne et moi poursuivons sur ce monde une quête...

— Une quête, bien sûr. C'est là votre rôle, comme le mien est de vous escorter. Tout est en ordre, messire. Je m'appelle... (mais de nouveau son nom lui fit défaut.) Et vous ?

— Je suis Elric de Melniboné et cette dame est Oone de la Guilde des Voleurs de Songes.

— En ce cas, je gage qu'il s'agit là de la contrée que ces voleurs appellent Sadanor. Très bien. Car, par voie de conséquence, j'ai pour nom Jaspar Colinadous, celui de mon chat restant comme toujours Moustache.

Sur ce, l'animal émit un son ténu, intelligent, auquel son propriétaire prêta une oreille attentive avant de marquer son accord d'un hochement de tête.

— C'est que, maintenant, je reconnais ces terres, dit-il. Vous allez y chercher la Porte de Marador, n'est-ce pas ? Pour passer dans le Pays des Désirs Anciens.

— Seriez-vous vous-même voleur de songes, Messire Jaspar ? demanda Oone, vaguement surprise.

— J'ai de proches parents qui le sont.

— Mais comment avez-vous abordé ce monde ? s'enquit Elric. Par le biais d'un médium ? Vous êtes-vous servi comme nous d'une enfant mortelle ?

— Vos paroles me sont mystère, messire. (Jaspar Colinadous rectifia les plis de son turban et le chaton en profita pour se pelotonner dans l'une des volumineuses manches de soie.) Je voyage entre les mondes, apparemment au hasard, ordinairement sur l'ordre de quelque force qui passe ma compréhension, le plus souvent pour me retrouver guidant ou escortant des paladins dans votre genre. Et pas toujours... ajouta-t-il d'une voix vibrante... vêtu comme il convient pour le royaume et la saison où j'échoue. Je rêvais, ce me semble, que j'étais le sultan de quelque fabuleuse cité, détenteur de trésors d'une sidérante variété. J'y attendais la plus dé... (Il rougit et se détourna du regard d'Oone.) Veuillez m'excuser. C'était un songe. Mais j'en suis réveillé désormais. Sans avoir eu, hélas, le loisir de me changer.

Ce discours qui, pour Elric, jouxtait l'absurde ne posait à l'évidence aucun problème à Oone.

— Vous connaissez donc une route vers la Porte de Marador ?

— Assurément, j'y suis tenu... s'il s'agit bien là du Pays-des-Rêves-en-Commun.

Avec soin, il transféra d'abord le chat sur son épaule puis entreprit de fouiller dans ses manches, dans sa chemise, dans les poches de ses diverses pièces vestimentaires, en extirpant toutes sortes de parchemins, de documents, d'opuscules, d'écrins, d'instruments pour écrire, de longueurs de cordelette, de bobines de fil, jusqu'à ce qu'un des rouleaux de vélin lui arrachât un cri de soulagement.

— Enfin ! Je pense que c'est là notre carte. (Il rangea tout le reste, remplaçant chaque article à l'endroit précis d'où il l'avait tiré, puis déroula sa trouvaille.) Si fait. Si fait. La route au travers de ces montagnes là-bas y est portée.

— Si quelqu'un s'offre à vous guider... commença Elric.

— Et méfiez-vous du familier, dit Oone à mi-voix. (Puis, d'un geste, elle écarta la question.) Voyez-vous, nous sommes déjà en pleine contradiction : ce qui vous est insolite m'est hautement familier. C'est dans la nature même de cette contrée. (Elle se tourna vers Jaspar Colinadous.) Puis-je examiner votre carte, messire ?

Le petit homme la lui tendit sans hésiter.

— Une route parfaitement rectiligne. Mais n'en est-il pas toujours ainsi, ou presque ? Et il n'y en a qu'une. Ces royaumes du rêve ont le grand avantage d'être aisément déchiffrables, aisément contrôlables de ce fait. A moins, bien sûr, qu'ils ne nous engloutissent. Ce qu'ils ont tendance à faire.

— Vous me prenez au dépourvu, dit Elric, car je ne connais rien ce monde, et n'avais d'ailleurs nullement conscience qu'il en existât d'autres comparables.

— Ah bon ! Vous allez donc avoir abondamment sujet de vous émerveiller, messire. J'esquisserais bien une description de ce qui vous attend si ma mémoire n'était aussi déplorable, mais je puis vous dire, d'après les bribes de souvenir que j'en ai, qu'il existe une infinité de mondes, que certains sont encore à naître alors que d'autres ont fini par sombrer dans la sénilité sous le poids des ans, qu'on en voit surgir des rêves ou disparaître dans les cauchemars,

(Jaspar Colinadous s'interrompit et prit un air penaud.) Mais voilà que je me laisse emporter par mon enthousiasme. Loin de moi, pourtant, l'intention de répandre en vous, messire, une confusion dont, sachez-le, mon propre esprit n'est pas exempt. Je suis toujours ainsi. A part ça, trouvez-vous un sens à ma carte, Dame Voleuse de Songes ?

— Si fait. (Oone étudiait le parchemin, le front barré d'un pli.) Il en ressort qu'une seule passe permet de franchir ces montagnes, lesquelles portent le nom de Dents du Requin. Admettons qu'elles sont au nord de notre position actuelle, il nous faut marcher vers le nord-est pour trouver ce qui est ici désigné comme la Gorge du Requin. Nous vous remercions de cette aide précieuse, Maître Jaspar Colinadous.

Elle laissa la carte se refermer puis la rendit au petit homme qui la fit disparaître dans l'une de ses manches alors que le chat redescendait se lover, ronronnant, au creux de son bras.

L'espace d'un instant, Elric eut l'intuitive conviction – malgré son incapacité à croire qu'un individu à ce point sûr de lui fût dénué d'existence réelle – qu'Oone avait tiré de sa propre imagination ce sympathique et providentiel personnage. En fait, il alla jusqu'à supposer fugitivement qu'il était peut-être lui-même l'illusion.

— Vous remarquerez que ce défilé présente du danger, dit négligemment Jaspar Colinadous alors qu'il venait se ranger auprès d'eux. J'enverrai Moustache en éclaireur, voulez-vous, quand nous parviendrons à proximité.

— Notre gratitude envers vous n'en sera que plus grande, messire, dit Oone.

Ils poursuivirent leur traversée du morne paysage avec Jaspar Colinadous qui leur parlait de ses précédentes aventures, réduites pour la plupart à des souvenirs tronqués, des gens qu'il avait connus mais dont les noms lui échappaient, et des grands moments de l'histoire d'un millier de mondes, même s'il n'en percevait plus désormais l'importance. L'écouter, c'était comme de passer sous ces antiques palais d'Imrryr dont les monumentales fenêtres avaient jadis narré en images dans leurs vitraux les hauts faits des premiers Melnibonéens, leurs voyages et leur arrivée sur l'Ile aux Dragons. Il n'en restait que des tessons, vestiges de la grandiose épopée, scintillants détails dont le contexte était difficilement imaginable et

le contenu perdu à jamais. Elric renonça donc à suivre le récit de Jaspar Colinadous et fit, des fragments qu'il en percevait, ce qu'il avait appris à faire des éclats de verre : se laisser charmer par leur couleur et leur texture.

L'étrange uniformité de la lumière en arrivant à le gêner, il finit par interrompre les flots de paroles du petit homme et lui demanda s'il n'en éprouvait pas lui aussi un certain malaise.

Jaspar Colinadous saisit l'occasion pour s'arrêter, retirer ses babouches et en ôter le sable cependant qu'Oone les attendait un peu plus loin, campée dans une attitude impatiente.

— Non, messire. Il est fréquent que le soleil soit absent de ces mondes surnaturels car ils n'obéissent à aucune des lois qui nous sont familières. Indifféremment plats, hémisphériques, ovales ou annulaires, voire en forme de cube, ils n'existent qu'en tant que satellites de ces royaumes que nous nommons « réels » et par conséquent ne dépendent pour leur ordonnancement d'aucun système, qu'il soit solaire, lunaire ou planétaire, mais des exigences — spirituelles, imaginaires, philosophiques, et ainsi de suite — de mondes qui, eux, requièrent un soleil pour les chauffer, une lune pour mettre leurs marées en branle. Il est même une théorie qui voit dans nos mondes les satellites alors que ces plans surnaturels seraient les berceaux de nos réalités.

Sur ce, ses chaussures débarrassées de leur sable, Jaspar Colinadous entreprit de rattraper Oone qui, s'étant lassée de les attendre, avait sur eux quelque avance.

— Peut-être ces terres sont-elles un fief d'Arioch, le Duc de l'Enfer dont je suis le protégé, dit Elric. Peut-être l'Epée Noire est-elle originaire d'ici.

— C'est tout à fait possible, Prince Elric. Car, regardez, n'est-ce pas une créature de type infernal que je vois fondre sur notre amie en cet instant précis alors qu'aucun d'entre nous n'a l'ombre d'une arme !

L'oiseau tricéphale devait avoir volé à si haute altitude que nul n'avait repéré son approche, mais il s'abattait maintenant à une vitesse terrifiante et Oone, alertée par un cri d'Elric, commença de courir, espérant peut-être fausser ainsi sa trajectoire. C'était un corbeau gigantesque, avec deux de ses têtes renfoncées dans le cou et la troisième étirée à l'extrême, ce qui donnait toute son efficacité

à ce vol en piqué. Les ailes étaient rabattues en arrière, les serres se tendaient, prêtes à saisir la femme.

Elric s'élança en hurlant, avec l'espoir de perturber lui aussi le monstre au point de lui faire perdre sa vitesse acquise.

Avec un effroyable croassement qui parut emplir l'entière voûte des cieux, la créature ralentit insensiblement sa descente au bénéfice d'une précision accrue.

Ce fut alors que, derrière Elric, monta le cri de Jaspar Colinadous :

— Vas-tu cesser, Jack Trois Becs ! Vilain oiseau !

L'interpellé eut un flottement et tourna l'ensemble de ses têtes vers la silhouette enturbannée qui marchait résolument vers lui à grands pas, le chat dressé sur son bras.

— Qu'est-ce que je vois, Jack ? Je croyais que la viande vivante t'était interdite !

Il y avait une familiarité méprisante dans la voix du petit homme. Moustache gronda, cracha, fit le gros dos, bien que le monstrueux corbeau lui fût plusieurs fois supérieur en taille.

Nouveau croassement, de défi cette fois, et l'oiseau se laissa choir sur le sable où il se mit à courir à une vitesse passablement stupéfiante vers Oone qui s'était arrêtée, intriguée par l'étrange tournure des événements. Elle reprenait maintenant ses jambes à son cou avec à ses trousses le monstre à trois têtes.

— Jack ! Jack ! Songe au châtiment !

Le cri de l'oiseau s'était fait presque moqueur, et Elric s'ébranla dans son sillage, espérant trouver un moyen de sauver la voleuse de songes.

Ce fut alors qu'il sentit quelque chose fendre l'air au-dessus de lui, projetant sur son visage une fraîcheur inattendue cependant qu'une forme sombre filait à la poursuite de la créature que Jaspar Colinadous avait appelée Jack Trois Becs.

C'était le chaton noir et blanc. Son petit corps s'abattit sur le cou central de l'oiseau et enracina dans les plumes quatre jeux de griffes. Le gigantesque corbeau tricéphale poussa un hurlement suraigu et pivota sur lui-même, ses deux autres têtes cherchant le chat obstiné, échouant à l'atteindre.

Sous le regard éberlué de l'albinos, le petit animal parut croître en volume, grossir comme s'il se nourrissait de la substance vitale du monstre alors qu'en revanche celui-ci semblait rétrécir.

— Vilain Jack Trois Becs ! Méchant ! Méchant !

La silhouette de Jaspar Colinadous, frisant le ridicule, s'était plantée, plastronnante, devant la bête, agitant un doigt vers lequel claquaient les becs sans oser le mordre.

— Tu étais prévenu. Maintenant, tu n'as plus qu'à mourir. Et comment se fait-il que tu sois là ? Tu m'as suivi, je suppose, quand j'ai quitté mon palais. (Il se gratta la tête.) Non que je me revoie en sortir...

Le croassement de Jack Trois Becs n'avait plus rien de railleur alors qu'il tendait des yeux fous, terrifiés, vers sa proie d'origine, laquelle avait rebroussé chemin.

— Est-ce un autre de vos animaux familiers, Maître Jaspar ?

— Que non, madame. C'est mon ennemi. Il avait reçu son dernier avertissement et il le savait. Mais je crois qu'il ne s'attendait pas à me trouver ici et pensait pouvoir impunément se repaître de chair vivante. Pas vrai, Jack ?

La réponse fut croassée sur un ton pathétique. Le petit chat noir et blanc ne ressemblait à rien tant qu'à un vampire accroché à lui, le drainant de sa substance vitale.

Oone contempla horrifiée le monstre qui se rétractait jusqu'à l'état de dépouille minuscule et racornie, puis Moustache s'en écarta enfin, rond, gras, énorme, s'assit et entreprit sa toilette, ronronnant comme un sonneur. Manifestement satisfait de son compagnon, Jaspar Colinadous tendit une main pour lui tapoter la tête.

— Tu es un bon garçon, Moustache. Notre pauvre Jack ne rendrait même plus assez de jus pour parfumer la soupe d'un vieillard. (Il promena un regard fier sur ses deux amis.) C'est que ce chat m'a plus d'une fois sauvé la vie.

— Comment connaissiez-vous le nom de cette créature ? voulut savoir Oone.

Elle était hors d'haleine, son beau visage empourpré. Elric revit soudain Cymoril sans pouvoir identifier la ressemblance.

— Jack répandait la terreur dans la principauté où je suis passé avant d'être transporté ici. (Il montra ses riches atours.) Et si les gens du cru en sont venus à tant m'estimer, il n'y est pas étranger. Il

a toujours connu le pouvoir de Moustache ; il le craignait. Je vous disais donc qu'il terrorisait les populations quand je suis arrivé là-bas. Je l'ai maté – ou plutôt, Moustache l'a maté – mais je lui ai laissé la vie sauve parce que c'était un précieux charognard et que la province souffrait en été d'une effroyable canicule. Quand j'ai basculé par cette singulière déchirure dans le tissu du multivers, il doit s'y être engouffré après moi sans se rendre compte que j'étais déjà de l'autre côté avec Moustache. Le mystère n'est pas grand, Dame Oone.

Elle inspira profondément.

— Merci infiniment pour votre aide, messire.

Il s'inclina.

— Bon, nous ferions bien de nous remettre en route. Il est d'autres périls qui nous attendent dans la Gorge du Requin. Moins imprévus, cette fois, puisque la carte les signale.

— Ah que j'aimerais avoir une arme au côté, fit Elric dans un cri du cœur. Je me sentirais plus en confiance, qu'il s'agisse ou non d'une illusion !

Il n'en reprit pas moins de front avec les autres la progression vers les montagnes.

Le chat s'attarda derrière, se léchant les pattes, peaufinant sa toilette, en tout point semblable au minou ordinaire venant de régler son compte à la souris du placard.

Le terrain finit par se soulever alors qu'ils atteignaient les contreforts peu marqués des Dents du Requin et découvraient devant eux une haute et sombre faille dans la chaîne, le défilé par lequel ils allaient aborder la prochaine étape de leur quête. Dans la fournaise de ces étendues désolées, la Gorge du Requin paraissait presque accueillante par sa promesse de fraîcheur bien qu'Elric crût déjà voir des formes s'y mouvoir. Comme de blanches ombres voltigeant sur fond noir.

— Quelle sorte d'êtres hante ces lieux ? demanda-t-il à Oone qui ne lui avait pas montré la carte.

— Essentiellement ceux qui se sont perdus en chemin ou ont craint de poursuivre plus avant leur voyage. L'autre nom de cette passe est la Vallée des Ames Timides. (Elle haussa les épaules.) Mais je soupçonne que le danger ne viendra pas d'eux. Du moins rien de sérieux. Ils ne feront que s'allier avec la puissance qui tient le défilé.

— Et la carte dit-elle quelque chose ?

— Seulement qu'il nous faut être prudents.

Sur un bruit derrière eux, Elric se retourna, s'attendant à une menace ; ce n'était que Moustache, un peu plus replet, peut-être, un peu plus luisant, mais retourné à sa taille normale, et qui avait fini par les rattraper.

Jaspar Colinadous éclata de rire et se baissa pour laisser le chaton lui sauter sur l'épaule.

— Des armes ? En avons-nous besoin ? Certes non, avec un aussi bel animal pour nous défendre !

Le chat lui lécha le visage.

Elric sondait du regard le sombre défilé, s'efforçant de déterminer ce qu'il risquait d'y trouver. L'espace d'un instant, il pensa distinguer un cavalier à l'entrée, un homme monté sur un cheval gris argent, portant une étrange armure où jouaient différentes nuances de blanc, de gris et de jaune. La monture du guerrier se cabra comme il la faisait voler et se renfonça à bride abattue dans les ténèbres. Elric sentit peser un pressentiment, alors qu'il n'avait jamais croisé de sa vie une telle silhouette.

Oone et Jaspar Colinadous n'avaient apparemment pas eu conscience de l'apparition et maintenaient vers la faille le rythme d'enjambées inlassables.

Elric n'en souffla mot. Il interrogea Oone, voulant savoir comment il se faisait que, marchant depuis des heures, ils n'eussent ressenti ni faim ni fatigue.

— C'est l'un des avantages de ce royaume, dit-elle. Mais le revers de la médaille est considérable : on y perd aisément toute notion du temps et l'on risque d'oublier sa destination et le but du voyage. Par ailleurs, il y a lieu de garder en mémoire que si l'on semble n'éprouver ni perte d'énergie physique ni troubles liés à la faim, d'autres formes d'énergie n'en sont pas moins dépensées. De nature psychique ou spirituelle, certes, mais tout aussi précieuses, vous en conviendrez. Montrez-vous économe de telles ressources, Prince Elric, vous en aurez bientôt un urgent besoin !

Elric se demandait si elle aussi n'avait pas entraperçu le pâle guerrier ; elle aussi alors, pour un motif qui lui échappait, répugnait à poser la question.

Le relief ne cessa de grandir autour d'eux alors que, subtilement ils se trouvaient absorbés dans la Gorge du Requin. La lumière avait déjà perdu de son intensité, occultée par les montagnes, et Elric se sentit traversé d'un frisson qui n'avait rien à voir avec l'ombre croissante.

Un bruit d'éléments en furie leur parvint et Jaspar Colinadous se précipita vers une sorte de haut balcon rocheux par-dessus lequel ses regards plongèrent. Puis il se retourna, vaguement déconcerté.

— C'est un abîme. Avec une rivière au fond. Il nous faut trouver un pont si nous voulons poursuivre.

Il glissa quelques mots à l'oreille de son chaton ailé et celui-ci prit son envol au-dessus du précipice dont les ténèbres ne tardèrent pas à l'engloutir.

Cette pause forcée entraîna chez Elric un soudain pessimisme. Incapable d'évaluer ses besoins physiques, incertain de ce qui se passait dans le monde qu'il avait quitté, perturbé par la certitude que le temps leur était compté, que le Seigneur Gho allait à coup sûr tenir sa promesse et torturer à mort le jeune Anigh, il commença de se dire qu'il pouvait avoir fait fausse route, s'être embarqué dans une aventure vouée à déboucher sur un désastre général. Il se demanda pourquoi il s'en était si totalement remis à Oone. Peut-être à cause de la mort d'Alnac Kreb, du choc qu'il avait alors subi, du découragement qui en était résulté...

Elle lui effleura l'épaule.

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit. La fatigue, ici, ne se manifeste pas dans les muscles mais dans l'humeur. Il vous faut chercher les nourritures spirituelles avec autant de zèle que l'eau et les aliments du corps en temps ordinaire.

Il la regarda dans les yeux, y vit chaleur et bonté. Instantanément, son désespoir commença de se dissiper.

— J'en arrivais à être assailli par un doute ravageur, dois-je admettre...

— Dès qu'un tel sentiment vous submerge, essayez de m'en parler, dit-elle. J'en suis familière et puis être à même de vous aider...

— Je suis donc entre vos mains, madame.

C'était dit sans ironie.

— Je supposais que vous l'aviez compris en acceptant de m'accompagner, murmura-t-elle.

— Si fait.

Il se tourna juste à l'instant où le chaton revenait se poser sur épaule de Jaspar Colinadous. L'homme au turban tendit l'oreille et, attentif, écouta. Son visage se modifia et l'albinos eut la certitude que l'animal parlait.

Jaspar Colinadous finit par hocher la tête.

— Il y a un pont à moins d'un quart de mille d'ici, donnant sur un sentier qui plonge droit dans la passe. Un seul cavalier le garde, me dit Moustache. Nous avons quelque espoir qu'il nous laisse passer, je suppose.

Ils suivirent le cours de la rivière alors que le ciel au-dessus d'eux se faisait de plus en plus sombre, et Elric se prit à souhaiter que son corps, par-delà la faim et la fatigue, ne fût pas trop sensible à la brutale chute de température qui déjà le faisait frissonner. Seul Jaspar Colinadous ne semblait pas souffrir du froid.

Les grossières murailles de roche sur le bord de l'abîme peu à peu s'estompèrent, amorcèrent un virage intérieur vers la faille, et bientôt le pont leur apparut, éperon de pierre naturel d'une extrême étroitesse enjambant le tumulte écumant de la rivière. Ils entendirent l'écho des eaux plongeant plus profond dans la gorge. Mais nulle trace, en revanche, du cavalier dont le chaton leur avait signalé la présence.

Elric avait pris la tête et prudente était sa progression : de nouveau le regret de n'avoir point d'arme le tenaillait. Il atteignit le pont, posa dessus un pied. Loin en contrebas des grises parois de granit, le cours laiteux, bondissant de la rivière lançait son chant mi-triomphant, mi-désespéré comme d'une créature vivante.

Elric frémit et fit un second pas. Nulle silhouette n'émergeait des ténèbres. Encore un pas, qui l'amena franchement au-dessus du torrent. Il s'astreignit à ne pas le regarder, conscient de la fascination qu'exerçaient ces eaux déchaînées, de leur pouvoir de vous attirer à elles, hypnotisé par leur véhémence et leur vacarme.

— Apercevez-vous quelque garde, Prince Elric ? cria dans son dos la voix de Jaspar Colinadous.

— Personne, répondit l'albinos qui fit deux pas de plus.

Oone était derrière lui maintenant, et non moins circonspecte. Il scruta l'autre extrémité du pont. D'énormes plaques de roche humide, couvertes de lichens et d'une végétation rampante aux étranges nuances, s'y dressaient, saillant vers les sombres hauteurs de l'atmosphère pour s'y perdre. Au tumulte de la rivière, il crut entendre des voix se mêler, des pas furtifs, des proximités menaçantes, mais il continuait de ne rien voir.

Il lui fallut parvenir à mi-pont avant de déceler dans l'ombre du défilé comme une présence, celle d'un cavalier sur sa monture, peut-être vêtu d'une armure aussi pâle, songea-t-il, que son propre teint d'ossements.

— Qui est-ce ? (Puis plus fort.) Nous sommes venus en paix, sans intention de nuire à quiconque.

Et de nouveau il ne sut s'il entendait un ricanement déplaisant ou le bruit du torrent.

Mais quand le fracas s'amplifia, il n'eut plus de doutes : c'était un martellement de sabots sur le roc. Et soudain, au bout du pont, comme née des embruns montant de l'abîme, une silhouette dévala vers lui au galop, précédée par une longue et blanche lame.

La place manquait pour qu'il pût songer à éviter le guerrier autrement qu'en sautant dans les flots rugissants. Sa vision s'obscurcit alors même qu'il se préparait à bondir en avant dans l'espoir de saisir la bride du cheval et d'arrêter pour le moins la charge du cavalier.

Puis, derechef, il y eut un vrombissement d'ailes, et quelque chose se fixa sur le heaume de l'assaillant, s'acharna sur le visage que l'on devinait par-dessous. C'était Moustache, crachant et miaulant tel un vulgaire chat de gouttière engagé dans quelque rixe autour d'un morceau de poisson pourri.

La monture se cabra et le cavalier, dans un cri de rage et de souffrance, lâcha les rênes pour tenter de se débarrasser du chat qui aussitôt s'envola hors de portée. Elric entra aperçut des yeux comme des pastilles d'argent, une peau dont les luisances étaient celles de la lèpre, puis le cheval, livré à lui-même, dérapa sur la roche humide et tomba de côté. Un moment, il essaya de se relever cependant que son maître hurlait, mugissait, tel un forcené, brandissant toujours la longue et pâle épée. Puis tous deux basculèrent par-dessus le rebord du pont et tombèrent, chaotique amalgame de bras et de sabots,

dans le gouffre empli de résonances pour disparaître en contrebas, très loin, avalés par le torrent.

Elric, pantelant, reprenait son souffle quand Jaspar Colinadous le prit par le bras et le soutint. Avec son aide, Oone et lui achevèrent leur traversée du pont naturel et se retrouvèrent sur l'autre rive, encore à peine conscients de ce qui venait de leur arriver.

— J'ai de nouveau lieu de remercier Moustache, dit Elric avec un sourire mal assuré. C'est vraiment un précieux animal de compagnie que vous avez là, Maître Jaspar.

— Plus précieux même que vous ne sauriez l'imaginer, renchérit le petit homme. Son rôle s'est avéré décisif dans l'histoire de maints mondes. (Il caressa le chat qui était revenu se blottir dans ses bras, ronronnant, content de lui.) Je suis heureux que nous ayons pu vous être de quelque utilité.

— En tout cas, nous voilà débarrassés du gardien de ce pont. (Elric sonda les tréfonds de l'abîme écumant.) Sommes-nous voués à essuyer d'autres attaques de ce genre, madame ?

— C'est plus que probable, dit-elle, le front barré d'un pli, comme perdue dans une énigme perçue d'elle seule.

Une moue retroussa les lèvres de Jaspar Colinadous.

— Regardez comme le défilé rétrécit. Il se transforme en souterrain.

C'était vrai. Les parois de la gorge se refermaient, ne laissant qu'une entrée de grotte à peine suffisante pour qu'Elric pût s'y glisser sans baisser la tête. Une volée de marches grossières y conduisait et, de temps à autre, une petite lueur jaune clignotait à l'intérieur, comme si des torches éclairaient l'endroit.

Jaspar Colinadous soupira.

— J'avais espéré faire encore un bout de chemin avec vous mais je vois qu'il est temps de m'en retourner. Je ne puis franchir la porte de Marador, qui semble être ce boyau. M'y engager serait un suicide. Il ne me reste plus qu'à trouver maintenant d'autres compagnons dans le Pays-des-Rêves-en-Commun. (Son regret paraissait sincère.) Adieu, Prince Elric. Adieu, Dame Oone. Je vous souhaite de réussir dans votre entreprise.

L'instant d'après, tournant les talons, il était déjà en train de repasser le pont d'un pas vif sans apparemment songer à se retourner. Il les quittait presque aussi soudainement qu'il leur était

apparu, et avant qu'ils n'aient pu dire un mot, les ténèbres l'eurent englouti, lui et son chat.

Oone semblait accepter ce départ et, au regard interrogateur d'Elric, elle répondit :

— De tels personnages vont et viennent par ici. Une autre règle du voleur de songes nous enseigne : *Ne t'accroche à rien, sinon à ton âme*. Vous comprenez ?

— Je comprends que ce doit être une bien grande solitude, madame, que d'exercer votre ministère.

Sur ce, Elric posa le pied sur la première des larges marches mal équarries qui menaient à la Porte de Marador.

3

De splendeurs découvertes dans des cavernes profondes

Le souterrain commença de descendre presque aussitôt qu'ils en eurent franchi le seuil, et la fraîcheur initiale fit place à une atmosphère épaisse, chaude, si chargée d'humidité qu'Elric avait parfois l'impression d'y progresser en pataugeant. Les petites lumières vue de l'extérieur, et qui dispensaient de fait une faible clarté, n'étaient ni des lampes ni des torches comme il l'avait pensé au premier abord mais des nodules d'une substance meuble, naturellement phosphorescente et fort proche de la chair dans son apparence. Ils se surprirent très vite à chuchoter, comme pour ne pas déranger les créatures qui hantaient ces lieux, lesquelles n'inspiraient toutefois nulle frayeur à Elric. Il s'y sentait comme dans un sanctuaire, et ne manqua pas d'ailleurs de constater chez Oone – qui pourtant, par expérience avait appris à soupçonner en tout quelque illusion, source potentielle de danger – une prudence moins marquée que de coutume.

De Sadanor à Marador, il n'y eut pour ainsi dire aucune transition visible, sinon peut-être un subtil changement d'ambiance,

puis le souterrain s'ouvrit sur une vaste salle, explosion de bleus, de verts, de jaunes d'or, de roses saturés d'une riche brillance, et qui tous coulaient de l'un à l'autre comme une lave qui ne se fût que récemment refroidie, plus proches des plantes exotiques que de leur réalité de merveilles minérales. Et des parfums, comme émanés des fleurs les plus belles, les plus entêtantes, firent qu'Elric crut entrer dans un jardin, peu différent de ceux qu'il avait connus enfant, lieux d'infinie sécurité et sérénité. Nul doute cependant, il s'agissait d'une caverne, et ils s'étaient enfoncés dans le sol pour l'atteindre.

Au premier abord ravi, Elric se sentit gagné par une certaine tristesse, car il ne s'était jusqu'alors jamais remémoré ces jardins de son enfance, joies innocentes qui rarement visitaient un Melnibonéen, quel que fût son âge. Il repensa à sa mère morte en couches, et à son père, ravagé par le chagrin, refusant de reconnaître l'enfant qui avait tué sa femme.

Un mouvement dans les profondeurs de la salle fit craindre à Elric quelque péril, mais les gens qui émergeaient de l'ombre étaient sans armes et leur visage était empreint de mélancolie contenue.

— Nous sommes à Marador, affirma Oone en un murmure.

— Etes-vous ici pour vous joindre à nous ?

La question venait d'une femme vêtue de voiles flottants dont la myriade de chatoyances reprenait en miroir les tons de la roche tout autour. Une longue chevelure d'or fané, des yeux de la nuance d'un très vieil étain. Sa main se tendit pour toucher l'albinos – une forme de salut – et son contact était froid. En lui commença de se faire sentir la contagion de leur tranquille tristesse, et il se dit qu'il existait pire sort que de rester avec le souvenir des désirs et plaisirs passés, du temps où la vie avait eu un caractère d'évidence, où le monde semblait encore si simple à conquérir, à rectifier.

Dans son dos monta la voix d'Oone, désagréablement dure à son oreille :

— Nous sommes de passage sur ces terres, madame. Des voyageurs dénués de toute hostilité à votre égard mais ne pouvant rester.

Un homme intervint :

— Des voyageurs ? Que cherchez-vous ?

— La Forteresse de la Perle, dit Elric.

Franchise qui, manifestement, déplut à Oone.

— Nous n'avons nul désir de nous attarder à Marador. Nul autre souhait que d'y apprendre où chercher la Porte de Paranor.

L'homme eut un sourire désenchanté.

— Je crains que son emplacement ne soit perdu. Perdu pour nous tous. Ce dont, toutefois, nous ne souffrons guère. Il y a même dans cette perte un aspect positif, ne trouvez-vous pas ? (Il tourna vers eux des yeux lointains, rêveurs.) Autant ne pas chercher ce qui ne peut que décevoir. Nous préférons nous remémorer ici ce que nous voulions le plus, comment c'était de le vouloir...

— Mais ne serait-il plus gratifiant d'en poursuivre la quête ? rétorqua Elric sur un ton sec dont il fut le premier surpris.

— En quoi, messire, alors que la réalité s'acharne à rester bien en deçà de l'espoir ?

— Telle est donc votre opinion ?

Il s'apprêtait à y réfléchir quand il sentit les doigts d'Oone se resserrer sur son bras.

— Rappelez-vous quel nom les voleurs de songes donnent à cette contrée, murmura-t-elle.

L'albinos se dit qu'il s'agissait là, sans conteste, du Pays des Désirs Anciens. Toutes ses aspirations d'antan lui revenaient, porteuses comme jadis d'un sentiment de paix et de simplicité. Ce sentiment avait cédé place à la colère en même temps qu'il comprenait le peu de chances qu'il avait de réaliser ses rêves. L'iniquité du monde avait suscité sa rage, et avec rage il s'était jeté dans ses études magiques, avait vu naître sa détermination de changer l'ordre des choses, d'y introduire plus de liberté, plus de justice, par l'exercice du pouvoir qui en ce monde était le sien. Mais ses compatriotes melnibonéens avaient refusé d'entrer dans sa logique. Les rêves s'étaient estompés, et avec eux l'espoir qui avait alors soutenu son courage. Et voilà que, de nouveau, cet espoir lui était offert. Peut-être existait-il des royaumes où tous ses désirs avaient pris corps ? Peut-être Marador était-il l'un d'eux ?

— Si je retournais chercher Cymoril et la ramenais ici, nous pourrions sans doute y vivre en harmonie avec ces gens, dit-il à Oone.

La voleuse de songes se montra presque méprisante.

— Il s'agit là du Pays des Désirs Anciens, non de celui-du Désir Satisfait ! La différence est de taille. Je vous vois donner prise à des

émotions faciles, et qu'il n'est pas moins facile de nourrir tant que la réalité reste hors d'atteinte et que l'on se contente de soupirer après l'inaccessible. C'est en cherchant l'accomplissement, Elric de Melniboné, qu'un être se dote d'une stature dans l'existence. Tournez le dos à cette détermination – qui, je vous le rappelle, était vôtre – de participer à la construction d'un monde où règne la justice, et vous perdrez mon respect. Vous perdrez respect pour vous-même. Vous établirez la preuve que vous êtes un menteur... et moi une imbécile de vous avoir cru capable de m'aider à sauver la Sainte Fille !

Elric tut choqué par cette sortie, d'autant plus agressive à ses yeux dans l'agréable atmosphère de sérénité qui flottait autour d'eux.

— Mais j'estime qu'il est impossible de construire un tel monde. Ne vaut-il pas mieux prévoir un échec que de le subir ?

— C'est ce qu'ils croient tous dans ce royaume. N'allez donc pas plus loin, si vous voulez, et partagez cette conviction qui est à jamais la leur. Moi, je préfère penser qu'il faut toujours tendre vers plus de justice, si piètres soient les chances de succès !

Elric se sentit las, pris du désir d'interrompre son errance, de se reposer. Il bâilla, s'étira.

— Ces gens semblent détenir un secret que je voudrais apprendre. Je crois que je vais m'arrêter un moment pour leur parler avant de poursuivre.

— Faites-le et Anigh mourra. La Sainte Fille aussi. Et tout ce qui en vous a quelque valeur à vos yeux.

Oone n'avait ni haussé la voix ni pris un ton très différent du constat banal, mais il y avait eu dans ses mots un caractère d'urgence auquel la mélancolie d'Elric ne résista pas. La tentation de se retirer dans les rêves n'était pas nouvelle pour lui. Y eût-il cédé par le passé que pour l'heure nul autre que lui n'eût régné sur son peuple et que Yyrkoon eût connu la mort ou l'exil.

En repensant à son cousin – cet ambitieux forcené –, à Cymoril attendant son retour pour qu'enfin leurs noces fussent célébrées, il se rappela son but présent et chassa toute idée de réconciliation ou de retraite. Il se tourna vers le peuple souterrain et s'inclina.

— Je vous remercie de votre offre généreuse mais ma voie m'appelle plus loin, au-delà de la Porte de Paranor.

Oone inspira profondément, peut-être soulagée.

— On ne saurait ici mesurer le temps selon nos normes coutumières, Prince Elric, mais je puis vous assurer qu'il passe plus vite que je ne voudrais...

La mort dans l'âme, Elric laissa derrière lui ces êtres mélancoliques pour suivre la voleuse de songes dans les éblouissantes profondeurs des cavernes.

— Ces terres sont bien nommées, ajouta Oone. N'oubliez pas la méfiance que doit nous inspirer ce qui est familier.

— N'aurions-nous pu faire halte ici ? Restaurer nos forces ?

— Si fait. Et mourir de suave langueur.

Il la regarda, surpris, et constata que l'aura particulière des lieux n'avait pas été sans effet sur elle.

— Est-ce là ce qui fut fatal à Alnac Kreb ?

— Evidemment non. (Elle se ressaisit.) Il était parfaitement à même de déjouer un piège aussi grossier.

Elric se sentit couvert de honte.

— Moi, j'ai failli échouer dès cette première mise à l'épreuve de ma détermination et de ma discipline.

— Nous autres, voleurs de songes, avons l'avantage d'y avoir été maintes fois soumis. Il devient plus facile de résister même si l'attrait demeure aussi fort.

— Pour vous aussi ?

— Pourquoi pas ? Me croyez-vous exempte de désirs oubliés, de choses dont j'aimerais encore rêver ? Quelle enfance n'a eu ses moments de douceur ?

— Veuillez me pardonner, madame.

Elle haussa les épaules.

— Nous sommes attirés par cet aspect du passé. Par le passé en général, je suppose, mais nous en oublions les autres aspects qui en premier lieu nous ont fait basculer dans l'imaginaire.

— Vous avez donc foi en l'avenir, madame ? dit l'albinos en manière de plaisanterie.

Le roc se fit glissant sous leurs pas et, si faible que fût la pente, ils furent contraints d'y progresser avec plus de prudence. Devait, Elric crut reconnaître un bruit d'eaux qui se fracassaient ; peut-être allaient-ils retrouver le torrent dans son cours souterrain.

— Le futur recèle autant de pièges que le passé, lui répondit-elle en souriant. Ma foi va au présent, mon seigneur. A l'éternel présent.

Quelque chose dans sa voix suggérait que ce point de vue n'avait pas toujours été le sien.

— Spéculations et remords sont sources de maintes tentations, je suppose, dit Elric, et il étouffa un cri devant le spectacle qui s'offrait à son regard.

De l'or fondu cascada le long d'un double chenal taillé dans la paroi et formant une gigantesque structure en V. Le métal y coulait sans obstacle mais, à mesure qu'ils se rapprochèrent, il devint manifeste qu'il n'était pas brûlant. Quelque autre agent que la chaleur entraînait sa liquéfaction, peut-être un constituant chimique de la roche. Quand les deux flots d'or se rencontraient, touchant le sol de la caverne, ils s'y élargissaient en un bassin qui à son tour alimentait un ruisseau, lequel se précipitait, bouillonnant, scintillant de la précieuse matière, vers un autre qui, de prime abord, ne paraissait charrier que de l'eau. Mais quand l'albinos y regarda de plus près, il vit qu'il s'agissait d'argent et qu'à leur confluent les métaux se mêlaient. Il suivit des yeux ce nouveau ruban de brillance et le vit rejoindre à quelque distance une autre rivière, d'une lumineuse nuance écarlate cette fois, peut-être de rubis fluide. Au cours de ses voyages, que ce fût dans les Jeunes Royaumes ou dans les terres du surnaturel, il n'avait jamais rien vu de comparable. Il allait y diriger ses pas, examiner de plus près le phénomène, quand Oone l'arrêta.

— Nous avons atteint la porte suivante, dit-elle. Cessez, mon seigneur, de prêter attention à des merveilles que nous allons quitter. Regardez plutôt. (Son doigt se pointa entre les gerbes d'or des cascades jumelles ; il distingua là comme un espace plus sombre.) C'est Paranor. Etes-vous prêt à pénétrer dans ce royaume ?

Se remémorant le nom que lui donnaient les voleurs de songes, Elric se permit un sourire amusé.

— Aussi prêt que je pourrai jamais l'être, madame.

Puis, à l'instant même où il s'ébranlait vers le passage, un bruit de galopade se fit entendre derrière eux. Le claquement des sabots sur le sol rocheux de la caverne connut un crescendo dont la voûte ombreuse de cette salle et mille autres alentour répercutèrent

l'écho, et Elric n'eut pas le temps de se retourner qu'un corps pesant lui heurtait l'épaule et le jetait de côté. Il eut la sensation d'un cheval d'une blancheur cadavérique monté par un guerrier à l'armure d'ivoire, de nacre et de pâle écaille, et aussitôt monture et cavalier eurent franchi la porte d'or liquide et disparu dans l'ombre. Mais nul doute ne subsistait dans l'esprit d'Elric : celui qui venait de le renverser était identique au gardien rencontré sur le pont. Ce fut d'ailleurs le même rire moqueur qu'il crut entendre, mêlé au bruit des sabots qui s'estompait, avant que le son ne fut absorbé par ce qui s'étendait au-delà de la porte.

— Nous avons un adversaire, dit Oone. (Son visage s'était figé dans une expression soucieuse et elle crispait les mains sur ses flancs, s'efforçant à l'évidence de garder le contrôle sur elle-même.) Et il nous a déjà repérés. La Forteresse de la Perle ne se contente pas de se défendre. Elle attaque.

— Vous connaissez peut-être ces cavaliers ? Pour en avoir déjà vu lors d'autres incursions dans les royaumes du songe ?

Elle fit non de la tête.

— Je sais à quelle espèce ils appartiennent, c'est tout.

— Existe-t-il des moyens de les éviter ?

— Fort peu.

Elle fronçait de nouveau les sourcils, absorbée dans l'examen de quelque problème dont elle n'était pas prête à discuter. Puis elle parut en remettre la solution à plus tard et prit Elric par le bras pour l'entraîner, passé les cascades jumelles d'or fondu à froid, dans une autre salle où une douce et verte brillance leur donna l'impression de marcher sous un dais de frondaisons filtrant les rayons d'un soleil automnal. Elric retrouva le souvenir de l'Ancienne Melniboné, telle qu'elle avait été à l'apogée de sa puissance, quand son peuple avait assez d'orgueil pour s'estimer dépositaire du monde, quand des nations entières s'étaient vu remodeler pour satisfaire ses caprices. Alors qu'Oone et lui abordaient une nouvelle salle – si vaste, cette fois, que la conscience d'être toujours sous terre ne s'imposa pas tout de suite à son esprit, – l'albinos découvrit, resplendissants du même vert chaud et lumineux, les spirales et minarets d'une cité aussi belle que sa chère Imrryr, la Cité qui Rêve, dont il avait exploré les moindres recoins tout au long de son enfance.

— Cette ville est comme Imrryr et, cependant, ne lui ressemble en rien ! s'exclama-t-il, étonné.

— Non. C'est à Londres qu'elle ressemble. A Tanelorn. A Ras Paloom-Ataï.

C'était dit sans ironie. Oone semblait sincèrement convaincue de l'étroite similitude entre cette ville et plusieurs autres, dont la deuxième seule était connue du Melnibonéen.

— Mais ce n'est pas la première fois que vous la voyez. Quel est son nom ?

— Elle n'en a pas. Et elle les a tous. Il n'en est aucun qui ne lui convienne si c'est ainsi qu'on veut la nommer.

Puis elle se détourna, comme pour se reposer un instant, avant d'entraîner son compagnon sur le chemin qui passait en contrebas de la cité.

— Ne devrions-nous pas y monter ? Il se peut que nous y trouvions des gens qui soient à même de nous mettre sur la bonne route.

— Et d'autres qui s'empresseraient de nous la barrer, dit-elle. Il est désormais clair, Prince Elric, que l'on a eu vent de notre présence et que certaines forces pourraient avoir l'intention de nous arrêter à tout prix.

— Vous pensez que les Aventuriers Magiciens nous ont suivis ?

— Ou précédés. Laissant pour le moins quelque chose d'eux dans ces royaumes.

Elle posait sur la cité un regard empli de méfiance.

— Cela semble un endroit si paisible.

Plus il contemplait cette ville, plus son architecture l'impressionnait, la symphonie de ces pierres, vertes à l'unanimité, mais variant dans leurs nuances du jaune au bleu. Il y avait là de vastes arcs-boutants, des ponts jetant d'une tour à l'autre leurs dos-d'âne, des envolées hélicoïdes aussi délicates que des toiles d'araignée, si hautes pourtant qu'elles disparaissaient presque dans l'ombreuse altitude de la caverne. Elle semblait refléter une part de lui qu'il ne pouvait sur l'instant se rappeler. Il languissait d'y être. Les directives d'Oone lui devinrent insupportables, bien qu'il eût juré de les suivre ; il commençait de se dire qu'elle ne savait pas plus que lui où aller, n'était pas mieux pourvue pour atteindre leur but.

— Il nous faut continuer, dit-elle, la voix plus pressante.

— Je sais pouvoir trouver ici quelque chose qui puisse restaurer la grandeur d’Imrryr ; j’en prendrais alors la tête pour dominer le monde, et n’y plus répandre cette fois terreur et cruauté, mais bienveillance et beauté.

— Je vous croyais moins enclin à vous leurrer, Prince Elric.

— Quel mal y a-t-il à nourrir de telles ambitions ? rugit-il, hors de lui.

— Simplement qu’elles n’ont rien de réaliste. Qu’elles ne sont qu’illusion, comme cette cité.

— Qui, à moi, me paraît assez solide.

— Solide ? Si fait, elle l’est en un sens. Vous en passez les portes, et elle ne vous lâche pas plus qu’une amante longtemps délaissée ! Allez, prince, venez ! Je vous y escorte !

A son tour, elle semblait saisie par la colère. D’un pas décidé, elle s’engagea sur les lacets d’obsidienne de la route qui montait vers la ville.

Sidéré par ce changement d’humeur, Elric suivit, déjà plus calme.

— Je m’en remets à vous, madame. Excusez mon éclat...

Elle ne l’écoutait plus. La cité ne cessa de grossir jusqu’à ce qu’ils fussent dans son ombre, renversant la tête pour embrasser du regard des murs, des coupoles, des tours dont les dimensions, par leur gigantisme, interdisaient d’en évaluer l’exacte étendue.

— Tenez, voilà une porte. Franchissez-la et je vous dis adieu. J’essayerai seule de sauver l’enfant pendant que vous pourrez vous adonner aux croyances perdues et perdre ainsi celles qui sont présentement les vôtres !

Et maintenant qu’Elric voyait de plus près ces murs, il les découvrait translucides comme du jade, laissant deviner des formes sombres où il reconnaissait des silhouettes d’hommes, de femmes, d’enfants. Il étouffa un cri, se rapprocha encore, observa ces visages, des visages vivants, dont les yeux refusaient la mort, dont les lèvres s’étaient figés dans une expression de terreur, d’angoisse ou de misère. Autant de mouches prisonnières dans l’ambre.

— C’est le passé suspendu, Prince Elric. Le sort de qui s’attache à retrouver ses croyances perdues sans s’être d’abord efforcé d’en chercher de nouvelles. Cette ville porte un autre nom ; les voleurs de songes l’appellent Cité d’Inventive Couardise. Vous auriez peine à

suivre les méandres logiques qui amènent tant de gens dans cette impasse et les font contraindre ceux qu'ils aiment à partager leur destin. Souhaitez-vous rester avec eux, Prince Elric, et bercer vous aussi vos croyances perdues ?

L'albinos se détourna de la cité, frissonnant.

— Mais si l'on peut ainsi constater ce qu'il est advenu des voyageurs qui ont franchi ces portes, pourquoi s'obstine-t-on à les suivre ?

— Par refus de voir l'évidence. C'est là le grand triomphe du besoin aveugle sur l'intelligence de l'homme et sur ses facultés spirituelles.

Ensemble ils retournèrent vers le chemin au bas de la colline, et Elric fut soulagé quand les superbes tours de la cité furent loin derrière et qu'ils eurent dépassé plusieurs autres salles souterraines, chacune avec sa ville, même s'il n'y en eut aucune pour égaler la première en magnificence. Il ne s'était senti nul désir de les visiter bien qu'il y eût repéré des mouvements et qu'Oone lui eût assuré qu'à son sens elles n'étaient pas toutes aussi dangereuses que la Cité d'Inventive Couardise.

— Vous parliez de ce monde comme du Royaume du Songe, dit-il, et de fait, madame, un tel nom lui convient car il semble faire l'inventaire des formes qu'empruntent les rêves. On en viendrait presque à le croire né du cerveau d'un poète, tant sont insolites certaines visions qu'il présente.

— Je vous ai dit... (la voix d'Oone avait repris sa chaleur maintenant que le Melnibonéen ne niait plus l'existence du danger) ... que l'essentiel de ce dont vous êtes ici témoin est la matière juste ébauchée de réalités que d'autres mondes, tels le vôtre et le mien, attendent toujours de connaître. Dans quelle mesure accèderont-elles ailleurs à l'existence, je l'ignore. De tels endroits, au cours des siècles, se sont vu façonner par des générations de voleurs de songes qui ont imprimé une forme à ce qui sans eux n'en aurait pas eu.

Elric commençait à mieux comprendre ce que sa compagne lui avait jusqu'alors expliqué.

— Plutôt que de dresser la carte de ce qui est, vous superposez votre propre carte !

— Jusqu'à un certain point. Car nous n'inventons rien, nous bornant à décrire... d'une certaine manière. Nous y trouvons le

pouvoir de tracer des sentiers dans chacun des innombrables royaumes du songe, puisque ces contrées, sur ce point seulement, se conforment les unes aux autres.

— Il peut donc en réalité y avoir un millier de contrées différentes dans chaque royaume ?

— Si vous voulez. Ou une infinité. Ou une seule comportant une infinité d'aspects. Les routes sont faites pour qu'un voyageur sans boussole ne coure pas le risque de trop s'écarter de sa destination. (Son rire fut presque gai.) Les noms colorés que nous donnons à ces lieux ne ressortent pas de quelque inspiration poétique, ou du caprice, mais d'une certaine nécessité. La justesse de nos descriptions conditionne notre survie.

— Vos paroles suscitent en moi de profondes résonances, madame, car ma propre vie tend à dépendre d'une bonne lame au fil acéré !

— Tant qu'il en est ainsi, Prince Elric, c'est à un singulier destin que vous vous condamnez.

— Est-ce là ma mort que vous prédisez ?

Oone fit non de la tête. Ses belles lèvres s'ourlèrent dans une expression d'infinie compassion, d'infinie tendresse.

— La mort est inévitable pour la quasi-totalité d'entre nous sous une forme ou sous une autre. Et je dois admettre que, si le Chaos venait à conquérir le Chaos, vous seriez l'instrument de cette remarquable conquête. Il serait triste toutefois qu'en domptant le Chaos vous en veniez à vous détruire vous-même et à détruire tout ce qui vous est cher.

— Je vous promets, Dame Oone, de faire mon possible pour éviter un tel destin.

Il s'interrogea sur le regard qui passait dans les yeux de la voleuse de songes puis choisit de ne pas fouiller plus avant. Ils traversaient à présent une forêt de stalagmites et de stalactites dans les mêmes éclatantes nuances de verts sombres, de bleus saturés, de rouges opulents, et dans la cristalline mélodie de l'eau que distillait le plafond de la caverne. Parfois, une de ces gouttes énormes tombait sur l'un d'eux, mais, grâce à la nature spéciale des lieux, la victime ne restait jamais trempée bien longtemps. Ils avaient commencé de se détendre, marchant bras dessus bras dessous,

presque joyeux, quand ils repérèrent des silhouettes furtives entre les crocs de pierre qui hérissaient le décor devant eux.

— Des spadassins, fit Elric en un souffle avant d'ajouter, sarcastique : C'est maintenant qu'une épée serait bien utile...

Il n'accordait plus qu'une moitié de sa conscience à la situation, l'autre explorant les plans des élémentaires, y cherchant quelque sortilège, quelque assistance surnaturelle. En vain. Il semblait que les voies mentales qu'il avait coutume de suivre lui étaient barrées.

Les guerriers se révélaient voilés, vêtus de lourdes capes ondoyantes et la tête protégée par des heaumes de métal et de cuir. Elric sentit des yeux durs et froids posés sur lui, des yeux aux paupières tatouées, et comprit aussitôt qu'il avait affaire à des membres de la secte assassine des Aventuriers Magiciens de Quarzhasaat, restés en arrière quand leurs camarades s'étaient retirés des royaumes du songe. Ils y étaient manifestement piégés. Ce qui ne leur donnait aucun désir de parlementer avec Elric et Oone, à en juger par leur façon de resserrer leur cercle dans une stratégie d'assaut traditionnelle.

Elric était néanmoins frappé chez eux par quelque chose d'étrange, une certaine fluidité de mouvement qui leur manquait, et à mesure qu'ils se rapprochèrent, il s'aperçut qu'on pouvait presque voir au-delà de leurs yeux, leur plonger dans les profondeurs du crâne. Ce n'étaient en rien des mortels ordinaires. Ils lui évoquaient des hommes vus à Imrryr, la fois où il avait accompagné son père, lors d'une de ces rares expéditions locales où Sadric choisissait de l'emmener, dans d'antiques arènes détenant entre leurs hauts murs des Melnibonéens qui avaient perdu leur âme à la poursuite d'un savoir magique mais dont les corps restaient vivants. Ces êtres aussi lui avaient paru animés de la même haine rageuse et glacée envers tout ce qui n'était pas eux.

Oone poussa un cri et rapidement se déplaça, tomba un genou à terre alors que sur elle une épée se ruait d'estoc puis claquait contre l'une des longues concrétions calcaires. Si dense était l'entassement des stalagmites que les tueurs quarzhasaatim avaient quelque difficulté à manier leur arme et, un temps, l'albinos et sa compagne réussirent à esquiver les lames jusqu'à ce que l'une d'elles lui entaillât le bras et, à sa relative surprise, en tirât du sang.

Ce n'était plus qu'une affaire de temps, comprit le Prince de Melniboné, avant qu'ils ne fussent occis tous deux, et alors qu'il se rejetait en arrière, acculé contre l'une des dents minérales, il la sentit bouger dans son dos. Pour quelque motif, l'aiguille de pierre s'était descellée. De tout son poids, il pesa sur elle. La stalagmite commença de basculer. Aussitôt, il alla se placer de manière à la recevoir sur l'épaule, pointe en avant, puis se rua sur le plus proche assaillant.

La lance improvisée cueillit l'homme voilé en pleine poitrine. Un cri morne, angoissé, jaillit des lèvres de l'Aventurier Magicien cependant qu'un sang étrange apparaissait autour du roc fiché dans son torse et bizarrement semblait y être réabsorbé. Elric se jeta sur l'homme et lui arracha des mains sabre et poignard alors qu'un autre s'abattait déjà sur lui par-derrière. Toute son adresse au combat, tout son martial savoir lui revenaient. Bien avant que Stormbringer ne lui fut échue, il avait été formé dans les arts de l'épée et de la dague, de l'arc et de la lance, et n'eut en conséquence nul besoin d'une lame enchantée pour régler proprement son compte à un deuxième assassin, puis à un troisième. Hurlant à Oone de se servir en armes, il bondit de roche en roche, prit ses adversaires un par un. Ils se mouvaient avec lenteur, visiblement indécis, mais nul ne tenta de fuir.

Oone l'eut bientôt rejoint, montrant qu'elle n'était pas moins rompue que lui aux techniques de l'escrime. Il admira la délicatesse de ses feintes, l'ambidextre sûreté de ses poignets tant dans l'assaut que dans la parade, les coups qu'elle portait avec une efficacité maximale, grossissant son propre tas de cadavres avec l'économie d'un chat dans un nid à rats.

Elric prit le temps de lui dédier par-dessus son épaule un large sourire.

— Pour une personne qui vient si récemment de me vanter la supériorité des mots sur l'épée, vous me semblez parfaitement à l'aise, madame, une lame à la main.

— Il n'est pas mauvais d'avoir l'expérience des deux avant de faire son choix, dit-elle. (Elle expédia un autre de leurs assaillants.) Et je dois admettre, Prince Elric, qu'il est des circonstances où une longueur de bon acier l'emporte sur une phrase bien tournée.

Ensemble ils combattirent, tels de vieux compagnons d'armes aux styles complémentaires, mais apparentés. Et sans cruauté l'un et l'autre, à l'instar des meilleurs soldats, sans prendre plaisir au meurtre, avec la seule intention de vaincre au plus vite au moindre coût de souffrances pour leurs adversaires.

Ceux-ci, d'ailleurs, n'en paraissaient pas éprouver. Ils se bornaient à mourir sur ce même et troublant gémissement d'angoisse, et le sang qui sortait de leurs blessures était à coup sûr une singulière substance.

Enfin l'homme et la femme en eurent fini et se reposèrent, accoudés sur leurs lames d'emprunt, pantelants et s'efforçant de dominer la nausée qui succède aux batailles.

Et tout autour d'eux, sous leurs yeux, les corps se dissipèrent, ne laissant que quelques épées ça et là. Le sang aussi disparut. Du combat dont la vaste caverne venait d'être le théâtre, il ne subsista pour ainsi dire nul signe.

— Où sont-ils partis ?

Oone ramassa un fourreau et y gagna son nouveau sabre. En dépit de ce qu'elle s'était complu à répéter, elle avait clairement l'intention de ne pas poursuivre plus avant sans armes. Deux dagues prirent le chemin de sa ceinture.

— Où ? Ma foi... (elle hésita)... vers ce dont ils étaient issus, quelque bassin d'ectoplasmique semi-existence. C'étaient presque des fantômes, Prince Elric, mais pas tout à fait. Il s'agissait, comme je vous l'ai dit, de ce que les Aventuriers Magiciens ont abandonné derrière eux.

— Dois-je-comprendre qu'ils n'ont qu'en partie regagné notre monde ? Et qu'il en fut de même pour Alnac Kreb ?

— Exactement.

Elle inspira, parut vouloir ajouter quelque chose.

— Mais alors, reprit Elric, pourquoi ne voyons-nous pas reparaître Alnac ici ? Et toujours vivant ?

— Parce que nous ne le cherchons pas, dit-elle sur un ton de nouveau ferme et péremptoire si bien qu'Elric ne s'autorisa qu'un ultime commentaire :

— Et peut-être n'aurions-nous de toute manière aucune chance de le trouver ici, dans le Pays des Croyances Perdues ? conclut-il tranquillement.

— Juste, dit Oone.

Puis le Melnibonéen la prit dans ses bras et, quelques secondes durant, ils restèrent enlacés jusqu'à se sentir prêts à repartir en quête de la Porte de Célador.

Plus tard, alors qu'Elric l'aidait à franchir un autre pont naturel, surplombant cette fois des flots d'une substance brun terne, Oone lui confia :

— Pour moi non plus cette aventure n'a rien d'ordinaire, Prince Elric. D'où le besoin que j'avais de votre compagnie.

Vaguement perplexe sur le motif d'un tel aveu concernant ce qu'ils avaient tous deux tenu comme allant de soi jusqu'alors, l'albinos s'abstint de répondre.

Quand les femmes au long museau les attaquèrent, armées de rets et d'épieux, il ne leur fallut que peu de temps pour se tailler la voie libre et repousser les craintives créatures. Ils ne furent guère plus gênés par les choses-renards qui progressaient par bonds sur leurs pattes de derrière et dont les griffes évoquaient des serres d'oiseau. Quant à ces meutes d'animaux hargneux qui ne ressemblaient à rien tant qu'à des chevaux de la taille d'un chien et parlaient quelques mots d'une langue humaine sans toutefois en saisir le sens, ce fut dans un joyeux échange de plaisanteries qu'ils les massacrèrent.

Et voilà qu'ils finissaient par atteindre les extrêmes limites de Paranor et voyaient surgir devant eux deux énormes tours de pierre, ciselées de balcons, de croisées, de terrasses et de créneaux que submergeaient un très vieux lierre et d'étranges ronces ponctuées de baies jaune clair.

— La Porte de Célador, annonça Oone non sans paraître avoir quelque répugnance à s'en approcher. (Une main sur la garde de son sabre, l'autre bras noué à celui d'Elric, elle s'immobilisa et, lentement, profondément, s'emplit d'air les poumons.) Au-delà s'étend le pays des forêts.

— Ne m'en avez-vous parlé comme du Pays de l'Amour Oublié ?

— Si fait. C'est le nom que lui donnent les voleurs de songes.

Son rire eut quelque chose d'amer.

Cernant mal l'humeur de sa compagne mais ne souhaitant se montrer d'une curiosité importune, Elric à son tour s'arrêta et son regard alla d'elle à la porte, puis retourna sur elle.

Vers les traits d'une blancheur d'ossements se tendit la main d'Oone, une main dorée, toujours pleine d'une énorme vitalité. Ses yeux sur lui se rivèrent. Puis, dans un soupir, elle se détourna, lui prit la main et marcha vers le seuil, l'entraînant derrière elle.

Ils passèrent entre les deux tours et les narines d'Elric aussitôt s'imprégnèrent des riches senteurs de l'humus et du feuillage. Autour d'eux, ce n'étaient que chênes massifs, ormes et bouleaux, arbres de toute espèce qui, pour former un dais d'une considérable épaisseur, n'en poussaient pas moins non sous la lumière d'un ciel ouvert mais sous l'étrange brillance de roches au plafond d'une caverne. Elric qui n'avait jamais pensé que des mondes souterrains pussent abriter pareille sylve s'émerveillait de la santé de ces arbres et de leur vraie normalité.

Ce fut donc avec quelque étonnement qu'il vit une créature émerger du sous-bois et venir se planter sur le sentier qui s'ouvrait à eux.

— Halte-là ! Je dois connaître votre affaire !

Un visage disparaissant sous une fourrure brune et des dents si proéminentes, de si longues oreilles, des yeux si grands, si ronds qu'on eût dit un lapin géant malgré l'armure d'airain bosselée au combat, le casque d'airain et les armes de facture apparemment humaine, lame et lance à l'acier cerclé d'airain.

— Nous ne cherchons qu'à traverser ces terres sans nuire ni pâtir, dit Oone.

Le guerrier-lapin secoua la tête.

— Trop vague ! (Il leva sa lance et en plongea profond la pointe dans le fût d'un chêne qui hurla.) C'est la réponse qu'il m'a faite, comme bon nombre autour de nous.

— Ces arbres étaient des voyageurs ? s'enquit Elric.

— Votre nom, messire ?

— Elric de Melniboné, et pas plus que Dame Oone qui m'accompagne, je ne désire vous causer quelque trouble. Nous sommes en chemin pour Imador.

— Je ne connais d'Elric ou d'Oone. Moi, Comte de Magnes Doar, tiens ces terres en mon pouvoir. Pour les avoir conquises. De par mon ancien droit. Il vous faut refranchir ces portes.

— Cela nous est impossible. Toute retraite entraînerait notre anéantissement.

— Tout pas en avant, madame, aurait le même résultat. Alors ?
Comptez-vous camper à jamais sur mon seuil ?

— Certes non, messire, dit-elle, portant la main à la garde de son sabre. Par ceci nous nous frayerons un chemin dans vos forêts, si nécessaire. L'affaire qui nous requiert est urgente et ne saurait souffrir délai.

Le guerrier-lapin arracha sa lance du chêne dont les hurlements cessèrent et la planta dans un autre arbre qui, à son tour, entonna une plainte, insistante au point que le Comte de Magnes Doar, secouant un chef courroucé, dut mettre fin au supplice.

— M'est avis que vous allez avoir à me combattre, dit-il.

Ce fut alors qu'un cri jaillit de derrière la tour de droite et qu'apparut une forme blanche haut dressée, un autre de ces pâles cavaliers à l'armure d'os, de nacre et de livide écaille, ses yeux atroces réduits à des fentes haineuses, sa monture cabrée s'acharnant des deux sabots sur une barrière que la porte n'avait pas quand Oone et Elric l'avaient franchie.

Puis l'obstacle s'effondra et le guerrier chargea.

L'albinos et la voleuse de songes s'apprêtaient à se défendre quand ils virent le Comte de Magnes Doar se porter devant eux et projeter sa lance vers l'agresseur. L'acier fut dévié par une armure plus solide qu'il n'y paraissait et l'épée du cavalier pâle monta puis redescendit avec une nonchalance presque méprisante, fendit le casque d'airain, logea son tranchant dans le cerveau du guerrier-lapin. Le prétendu seigneur de Célador chancela en arrière, s'étreignant le crâne des deux mains, lame et lance abandonnées. Ses grands yeux marron parurent encore s'écarquiller et il se mit à glapir. Puis avec lenteur, un moment, il tourna en rond avant de s'écrouler à genoux.

Elric et Oone avaient pris position derrière le tronc d'un chêne, prêts à soutenir l'inévitable assaut du cavalier.

La monture de celui-ci de nouveau se cabra, renâclant avec la même furie aveugle que son maître ; Elric jaillit de son abri, ramassa la lance et en introduisit la pointe entre plastron et gorgerin, puis d'un mouvement expert glissa le fer dans le gosier de leur livide assassin.

Un son étranglé en émana, aussitôt remplacé par un gloussement familial alors que le cavalier faisait volter sa monture

et l'engageait sur le sentier qui s'enfonçait dans la forêt, brinquebalant et secoué de soubresauts comme dans les affres de l'agonie mais toujours en selle.

Ils le regardèrent disparaître.

Elric tremblait.

— N'aurais-je assisté à la mort de cet autre cavalier sur ce pont à la sortie de Sadanor que je serais prêt à jurer qu'il s'agissait du même homme. La ressemblance était troublante.

— Vous ne l'avez pas vu mourir, lui rappela Oone, seulement plonger dans l'abîme.

— Peut-être, mais cette fois c'en est fini de lui. Je lui ai presque tranché la tête.

— Je doute qu'il soit mort. C'est à mon sens notre plus puissant ennemi, mais sa menace attendra pour se faire sérieuse que nous soyons aux abords immédiats de la Forteresse.

— Il la protège ?

— Avec bien d'autres.

Elle l'embrassa de nouveau, fugitivement, puis s'agenouilla pour inspecter le corps du défunt Comte de Magnes Doar, lequel prenait dans la mort figure plus humaine : les poils sur son visage et sur sa mains viraient au gris, et ses chairs mêmes pâlissaient, semblaient sur le point de se dissoudre. Il n'était pas jusqu'à l'airain du casque qui ne prit une vilaine couleur argentée. Les derniers instants d'Alnac resurgirent de la mémoire d'Elric. Il détourna les yeux.

Oone s'était relevée d'un bond, détournant les yeux elle aussi, des yeux noyés de larmes, et de larmes qu'elle ne versait pas sur le sort du Comte de Magnes Doar. Elric la prit dans ses bras. Il se sentait soudain empli de nostalgie pour quelqu'un qui hantait le soutenir de ses rêves d'antan, des rêves de sa jeunesse. Quelqu'un qui, peut-être, n'avait jamais existé.

Il crut sentir un frisson traverser Oone et se tendit vers le souvenir d'un petit bateau, d'une blonde jeune fille endormie à l'arrière de l'embarcation qui dérivait vers le large, alors qu'il cinglait vers elle à bord d'un voilier, empli d'orgueil à l'idée qu'il allait pouvoir la sauver. Il était sûr de n'avoir jamais connu pareille fille, et n'en pensait pas moins la revoie, femme à présent, dans la voleuse de songes.

Oone s'arracha de ses bras, étouffant un cri.

— Je vous prenais pour... c'était comme si je vous avais toujours connu... (Elle se plaqua les mains sur le visage.) Oh, ce maudit pays porte bien son nom Elric.

L'albinos ne put qu'acquiescer.

— Mais quels dangers présente-t-il pour nous, au juste ?

— Qui sait ? Beaucoup ? Peu ? Aucun ? Les voleurs de songes disent que c'est dans le Pays de l'Amour Oublié que sont prises les décisions les plus importantes, celles qui peuvent entraîner les plus monumentales conséquences.

— En ce cas, ne faudrait-il pas s'abstenir ici de ne prendre aucune décision ?

Elle se passa les doigts dans les cheveux.

— Du moins devons-nous prévoir que leurs conséquences attendront peut-être longtemps pour se manifester.

Côte à côte ils s'éloignèrent sous la voûte des arbres, laissant derrière eux le cadavre du guerrier-lapin. De temps à autre, maintenant, Elric croyait voir dans les vertes ombres des visages attentifs à leur progression. Un moment, il eut la certitude de reconnaître la silhouette de son défunt père, Sadric, pleurant le seul être qu'il eût jamais aimé d'amour, cette mère qu'Elric n'avait pas connue. Si puissante fut la vision qu'il ne put se retenir d'appeler :

— Père ! Sont-ce là vos Limbes ?

Oone intervint aussitôt :

— Non ! Ne lui adressez surtout pas la parole ! Il viendrait à vous et prendrait corps dans le réel ! C'est un piège, Elric. Un piège de plus.

— Mais c'est mon père.

— Vous l'aimiez ?

— Oui. Si malheureux fût cet amour.

— Alors, ne le faites pas venir. Il serait obscène de ne le rappeler qu'à cette galerie d'illusions.

Elric comprit. Et il fit appel à tout ce qu'il avait accumulé d'autodiscipline pour chasser l'image de Sadric.

— J'ai essayé de lui dire combien je partageais son chagrin, sa perte. (Il pleurait, tremblait de tout son corps sous la violence d'une émotion dont il s'était pourtant cru depuis longtemps libéré.) Ah, j'aurais donné ma vie, Oone, pour que son épouse lui fût rendue. N'est-il pas possible... ?

— De tels sacrifices n'ont jamais grand sens, dit-elle, le saisissant à deux mains, s'accrochant à lui. Et ici, ce serait pure folie. Pensez à votre quête. Nous avons déjà derrière nous trois des sept terres à traverser pour atteindre la Forteresse de la Perle. Cela signifie que nous parvenons à mi-chemin, que, passé ce royaume, nous aurons fait le plus gros. Reprenez-vous, Prince de Melniboné. Rappelez-vous ce qui dépend de notre succès !

— Mais si l'occasion m'est donnée de redresser une telle erreur...

— C'est à faire sur vos seuls sentiments, mais non sur ce qui est, ni sur ce qui peut être. Voudriez-vous inventer des ombres et leur faire jouer vos rêves ? Vos parents tragiques en connaîtraient-ils le bonheur ?

Par-dessus l'épaule d'Oone, son regard retourna dans la forêt. Il n'y demeurerait aucune trace de son père.

— Il m'a paru si réel, si charnel !

— Vous ne devez pas démordre de la conviction que vous et moi sommes ici les deux seuls êtres de chair qui soient. Et encore... (Elle s'interrompit net et monta effleurer de ses lèvres le visage d'Elric.) Nous allons prendre un peu de repos, ne serait-ce que pour restaurer notre énergie psychique.

Et elle l'attira sur le moelleux lit des feuilles au bord du sentier, le couvrit de baisers, fit courir sur son corps des mains adorables, et elle devint peu à peu tout ce qu'il avait perdu dans son amour des femmes comme il se vit devenir en retour ce qu'elle s'était toujours refusée à désirer chez un homme. Et il comprit aussi, sans culpabilité ni regret, que leur acte d'amour n'avait de passé ni d'avenir qu'au-delà de leurs propres vies, au-delà de tout royaume qu'ils viendraient à visiter, et que ni l'un ni l'autre n'en verrait les conséquences.

Et en dépit d'un tel savoir, grande fut leur insouciance, ou plutôt leur seul souci de se donner du bonheur et toute l'énergie qui allait leur être nécessaire s'ils voulaient parvenir au terme de leur quête et atteindre la Forteresse de la Perle.

Intervention d'une nautonière

Surpris de n'éprouver nulle confusion, empli d'une apparente clarté d'esprit, Elric franchit de concert avec Oone le miroitant portail d'argent donnant accès à Imador, mystérieusement nommé Pays de l'Ambition Nouvelle par les voleurs de songes, et se retrouva au sommet d'une grandiose volée de marches s'incurvant vers une vaste plaine déployée jusqu'au cercle bleu pâle d'un horizon voilé qu'on aurait presque pu confondre avec le ciel. Un moment, il se crut seul avec Oone sur ces marches, puis il les vit couvertes de monde. Certains discutaient fiévreusement, certains commerçaient, certains s'enlaçaient, cependant que d'autres, écoutant ou argumentant, formaient cercle autour de saints hommes, d'orateurs, de conteurs, de prêtresses.

Toutes formes de relations humaines animaient cet escalier monumental descendant vers la plaine. Elric découvrit là des charmeurs de serpents, des montreurs d'ours, des jongleurs, des acrobates. Leur mise était celle des contrées désertiques – énormes pantalons de soie, verts, bleus, or, ambre ou vermillon, vestes de brocart ou de velours, turbans, coiffes et burnous rebrodés de motifs inextricables, hautes lumières du métal, de l'or et de l'argent, éclat des précieux bijoux de toute nature – et tout autour, les animaux, les étals, les paniers débordant de produits, de tissus, d'articles de cuir et de cuivre jaune ou rouge.

— Comme ils sont beaux ! s'exclama Elric.

C'était vrai. Il émanait de ces êtres, si divers fussent-ils en silhouette et en taille, une beauté difficile à définir. Leur teint respirait la santé, ils avaient l'œil brillant, des gestes dignes, d'une élégante aisance imprégnée d'assurance et de bonne humeur, et bien qu'ayant à l'évidence noté la présence d'Oone et d'Elric parmi eux, ils se contentaient d'en prendre acte sans ni leur souhaiter la bienvenue ni leur demander le motif de leur visite. Chiens, chats et singes se poursuivaient dans la foule et les enfants, comme partout, jouaient à leurs jeux sibyllins. L'air d'une douceur balsamique était

parcouru par les senteurs des fruits, fleurs, épices et autres produits en vente.

— Que ne sont ainsi tous les mondes ! soupira-t-il ensuite alors qu'une jeune femme souriante lui proposait une pièce de broderie.

Oone acheta des oranges à un garçon qui avait couru à sa rencontre. Elle en tendit une à Elric.

— Plaisant royaume, de fait. Je ne m'attendais pas à lui trouver de tels charmes. (Elle mordit alors dans le fruit et recracha aussitôt le morceau dans sa main.) Ça n'a aucun goût !

Elric essaya son orange et lui aussi la trouva sans jus ni saveur. Mais sa déception fut sans commune mesure avec l'événement. Il jeta rageusement le fruit qui frappa une marche en contrebas et commença de rebondir jusqu'à ne plus pouvoir être suivie des yeux.

La vaste plaine vert-de-gris semblait inhabitée. Une route la traversait, large et bien pavée, mais sans qu'un voyageur y fut visible, violent contraste avec la foule qui se pressait sur le grand escalier.

— Je me demande pourquoi cette route est déserte, dit-il à Oone. Ces gens campent-ils jour et nuit sur ces marches ? Ou disparaissent-ils dans quelque autre royaume une fois qu'ils n'ont plus rien à faire ici ?

— Question qui ne saurait tarder à recevoir sa réponse, mon prince. Elle noua son bras au sien. Depuis qu'ils avaient fait l'amour dans le royaume sylvestre, un sentiment de profonde camaraderie, d'affection réciproque s'était développé entre eux. Il n'en éprouvait nulle culpabilité, savait dans le secret de son cœur n'avoir trahi personne, et Oone connaissait manifestement la même sérénité. De quelque étrange manière, ils s'étaient régénérés l'un l'autre, avaient combiné leurs énergies pour obtenir plus que la simple somme des parties. C'était là une forme d'amitié qu'il n'avait jamais vraiment connue auparavant et qui suscita sa gratitude à l'égard de la voleuse de songes. Il estimait en avoir beaucoup appris, et avoir encore à apprendre des choses bonnes à savoir quand il retournerait à Melniboné réclamer son trône à Yyrkoon.

A mesure qu'ils descendaient, il parut à Elric qu'autour d'eux sur les marches, la complexité des costumes, la richesse et l'exotisme des armes, coiffures et bijoux allaient croissant, cependant que

s'élançait la stature de ceux qui les portaient, les rendant de plus en plus beaux.

La curiosité le fit s'arrêter pour écouter un conteur qui tenait une petite foule sous le charme, mais l'homme s'exprimait dans une langue insolite, aiguë et dénuée d'inflexions, dont il ne saisissait rien. Oone et lui firent de nouveau halte devant l'étal d'une marchande de verroterie à laquelle il demanda poliment si ceux qui étaient rassemblés sur ces marches se réclamaient tous d'une même nation.

Le front de la femme se barra d'un pli. Elle secoua la tête et donna sa réponse dans un idiome encore différent. Une réponse qui semblait consister en quelques mots qu'elle répétait d'abondance. Il fallut attendre l'intervention d'un jeune garçon, vendeur de sorbets de son état, pour réitérer leur question et se faire comprendre.

Le gamin fronça les sourcils, comme s'il se livrait quand même dans sa tête à un vrai travail de traduction.

— Si fait, nous sommes le peuple des marches. Chacun de nous a sa place ici, l'un en dessous de l'autre.

— Plus vous descendez, plus vous devenez riches et importants, n'est-ce pas ?

— Chacun de nous a sa place ici, répéta l'enfant, apparemment perturbé par leurs questions, avant de détalier et de se fondre dans la foule plus dense des degrés supérieurs.

Car, Elric le constatait, il y avait de moins en moins de monde sur les marches à mesure qu'elles se rapprochaient de la plaine.

— Est-ce une illusion ? demanda-t-il à Oone. J'y vois comme l'atmosphère d'un rêve.

— C'est que tu laisses parler ton sens de ce qui devrait être, dit-elle, et que cela colore ta perception des lieux.

— N'est-ce pas une illusion ?

— Rien de ce que tu appelles ainsi. (Elle chercha ses mots puis finit par secouer la tête.) Plus nous y voyons une illusion, plus c'en devient une. Pareille notion te paraît-elle avoir un sens ?

— Je crois.

Ils atteignaient enfin le bas des marches quand, levant les yeux, ils virent un cavalier galoper à leur rencontre, traverser la plaine à bride abattue, soulevant une haute colonne de poussière.

Derrière eux jaillit de la foule un cri unanime. Elric se retourna et les vit refluer tous vers le sommet des marches, fut tenté de suivre leur exemple, mais Oone l'arrêta.

— Rappelle-toi que nous ne pouvons rebrousser chemin, dit-elle. Il nous faut affronter ce péril de notre mieux.

Peu à peu, la silhouette équestre se fit plus distincte et ils y reconnurent le même guerrier dans son armure d'écaille, d'ivoire et de nacre – ou son sosie. Quant à la blanche lance qu'il portait, garnie d'une pointe d'os acéré, elle était braquée droit sur le cœur d'Elric.

L'albinos bondit vers l'assaillant pour brouiller le jeu. Il était presque sous les sabots du cheval quand il tira prestement sa lame qui jaillit à la rencontre de la lance. Le choc fut si violent qu'il roula sur le côté cependant qu'Oone, dans une coordination quasi-télépathique, comme si un seul cerveau gérait leurs mouvements, se lançait à son tour dans la mêlée, la pointe de son épée cherchant le cœur de leur agresseur sous son bras gauche levé.

L'assaut fut paré par le gantelet droit que le cavalier rabattit brusquement tout en repoussant du pied la voleuse de songes. Et voilà qu'Elric, pour la première fois, voyait nettement ce visage. Il le découvrait émacié, exsangue, avec des yeux comme la chair d'un poisson mort depuis longtemps et la fente d'une bouche ricanante qui présentement se tordait en grimace de mépris. Et pourtant – horreur – il y avait là aussi quelque chose d'Alnac Kreb ! La lance bascula pour frapper Oone à l'épaule et l'expédier à terre.

L'arme n'avait encore eu le temps de retourner sur lui qu'Elric, relevé, s'efforçait de trancher avec sa lame la sangle de selle du cavalier – une vieille ruse qu'il tenait de brigands vilmiriens – mais la jambe cuirassée de pâle écaille le gênait et, quand la lance fut de nouveau dans sa direction, il se rejeta en arrière, laissant l'initiative à sa compagne.

Ils combattaient comme une seule entité, mais le cavalier semblait presque faire preuve de prescience, devinant chacun de leurs mouvements.

Elric en vint à se dire qu'ils avaient affaire à un adversaire d'origine entièrement surnaturelle et, alors qu'il repartait au combat, il dépêcha sa conscience dans les royaumes des élémentaires, y cherchant une fois de plus quelque aide disponible.

Une fois de plus en vain. C'était comme s'il traversait des contrées désertées, comme si, du jour au lendemain, esprits, élémentaires et démons qui peuplaient cette dimension s'étaient vu bannir dans les limbes. Arioch n'irait pas lui prêter assistance. Son savoir magique se révélait ici parfaitement inutile.

Oone déchira l'air d'un cri et il la vit renversée sur la première marche. Elle tenta de se relever mais quelque chose la paralysait. A peine parvenait-elle à mouvoir ses membres.

Dans un autre de ses hideux gloussements, le cavalier pâle s'ébranla vers elle, manifestement résolu à en finir.

Elric poussa son antique cri de guerre et se rua vers le guerrier dans l'espoir de le distraire, horrifié à l'idée qu'il pût arriver quelque mal à cette femme qui lui inspirait un indissociable mélange d'amour et de camaraderie, qu'il n'aspirait qu'à sauver, fût-ce au prix de sa propre vie.

— Arioch ! Arioch ! Du sang et des âmes !

Mais il n'avait pas d'épée runique sur laquelle il pût compter, rien que sa sagacité et son adresse.

— Alnac Kreb. Est-ce là ce qui reste de vous ?

Le cavalier se retourna, presque avec impatience, et projeta sa lance vers l'homme qui courait sus à lui. Sa réponse.

Une réponse qu'Elric n'avait pas prévue. S'il esquiva la pointe de l'arme, la hampe n'en percuta pas moins son épaule et il tomba lourdement dans la poussière, lâchant le sabre à la poignée peu familière. Il se tendait pour le récupérer quand il vit le cavalier se désintéresser de lui, tirer sa propre lame et repartir vers la voleuse de songes réduite à l'impuissance. Alors il se hissa sur un genou et, avec la précision du désespoir, lança son poignard. Celui-ci atteignit son but, pénétra au jeu des plaques dorsales de l'armure, et la longue épée déjà levée retomba soudain.

Elric reprit son sabre, se remit debout, s'aperçut alors avec horreur que l'ennemi cabrait sa monture au-dessus d'Oone et, insensible au poignard planté dans son épaule, brandissait de nouveau sa longue et blanche lame.

— Alnac ? fit Elric, réitérant sa tentative d'en appeler à ce qui pouvait encore subsister du voleur de songes.

Cette fois sans susciter la moindre réaction, sinon le ricanement inhumain dont l'air s'emplit cependant que le cheval s'ébrouait, que ses sabots talonnaient la femme qui se débattait sur la marche.

Sitôt qu'il les eut rejoints, à peine conscient de ce qu'il faisait, l'albinos bondit, s'accrocha au dos du cavalier, essaya de le désarçonner. L'autre grogna, réussit à se retourner. La sifflante épée qu'il abattit fut parée par Elric qui, entre-temps, avait atteint son but. Tous deux s'écroulèrent sur le sable juste en contrebas de la voleuse de songes. Elric se retrouva la dextre broyée – avec le sabre qu'elle tenait – sous le dos de son adversaire dans l'épaule duquel il se débrouilla toutefois pour récupérer son poignard de l'autre main. Et il l'aurait planté dans ces hideux yeux morts si des doigts n'avaient emprisonné son poignet.

— Vous devrez me tuer avant de la toucher !

La voix d'Elric, si mélodieuse en temps normal, n'était plus qu'un grondement de haine. Mais le guerrier se contenta d'en rire alors que toute trace d'Alnac s'effaçait de son regard.

Ainsi se poursuivit leur combat, comme si le temps s'était arrêté, sans que l'un ou l'autre prît vraiment l'avantage. Elric entendait ses propres halètements se mêler aux grognements de l'homme en armure, aux hennissements du cheval et aux cris entrecoupés qui échappaient à Oone essayant de se relever.

— *Guerrier de la Perle !*

Une voix de femme, mais non celle de la voleuse de songes, et chargée d'une immense autorité.

— Guerrier de la Perle ! Tu dois cesser toute violence à l'encontre de ces voyageurs !

Le cavalier grogna mais passa outre. Ses dents cherchèrent la gorge d'Elric, et sa main, vers le cœur de celui-ci, tenta de retourner le poignard. Des gouttelettes de salive écumante étaient apparues sur ses lèvres, les bordaient d'un liseré blanc.

— Guerrier de la Perle !

Et voilà que l'albinos entendit soudain son adversaire lui chuchoter à l'oreille, tel un conspirateur.

— Ne l'écoute pas. Je puis t'aider. Pourquoi ne pas nous rejoindre, apprendre à explorer la Grande Steppe où le gibier abonde ? Il y a ces melons qui ont le goût des plus succulentes cerises. Et des habits, oui, je puis te vêtir d'atours merveilleux.

N'écoute pas. N'écoute pas sa voix. Oui, c'est moi, je suis Alnac, je suis ton ami. Oui ! Oui !

Ce babil insensé dégoûta Elric plus que n'avaient su le faire l'horrible apparence de la créature et la violence de son comportement.

— Songe à tout ce pouvoir qui nous attend. Ils te craignent. Ils me craignent. Je sais qui tu es, Elric. Cessons d'être rivaux. Ensemble, nous pouvons réussir. Je ne suis pas libre mais tu pourras faire le voyage pour nous deux. Je ne suis pas libre mais tu n'auras jamais de responsabilité à endosser. Je ne suis pas libre, Elric, mais j'ai maints esclaves à ma disposition. Ils sont à toi désormais. Je te les offre avec de nouvelles richesses, de nouvelles philosophies, de nouvelles manières de satisfaire tous tes désirs. Je te crains et tu me crains. Allions-nous donc l'un à l'autre. C'est le seul lien qui aura jamais quelque sens. Ils rêvent de toi, tous. Même moi qui ne rêve pas. Tu es le seul ennemi...

— *Guerrier de la Perle !*

Dans des craquements d'os et d'ivoire, d'écaille et de nacre, le guerrier au lépreux faciès se désenchevêtra d'Elric.

— Ensemble nous pourrons triompher d'elle, marmonna-t-il, la voix plus pressante encore. Il n'est rien qui puisse nous résister. Je te ferai don de ma férocité !

Luttant contre la nausée, Elric se releva non sans lenteur et tourna son regard dans la même direction que celui de la voleuse de songes qui, assise sur sa marche, se frottait des membres engourdis où la vie semblait toutefois revenir.

Il découvrit une femme de haute taille, plus grande qu'Oone, peut-être même plus grande que lui. Une femme encapuchonnée, voilée. Il en vit les yeux se porter, sereins, sur celui qu'elle nommait le Guerrier de la Perle, puis le grand bâton qu'elle tenait dans sa dextre se souleva pour retomber péremptoire sur le sol.

— Guerrier de la Perle ! Tu dois m'obéir !

Ce à quoi il fut répondu dans un grondement rageur :

— Je ne veux pas ! (Les doigts du cavalier raclèrent le plastron de son armure qui rendit un crépitement sec.) Vous m'irritez, Dame Sough.

— Ceux-là sont entre mes mains et sous ma protection. Allez-vous-en, Guerrier. Tuez ailleurs. Tuez les vrais ennemis de la Perle.

— Je refuse que vous me commandiez ! (C'était dit avec la hargne d'un enfant qui boude.) La Perle ne compte que des ennemis. Au nombre desquels vous êtes, Dame Sough.

— Et vous, au nombre des créatures idiotes ! Disparaissez !

Elle leva le bâton pour montrer par-delà l'escalier une roche environnée de brume et jaillissant vers un ciel sans limites.

Il répéta, sur le ton de l'avertissement :

— Vous m'irritez, Dame Sough. Je suis le Guerrier de la Perle. Je tiens ma force de la Forteresse. (Il se tourna vers Elric comme vers un vieux camarade.) Fais alliance avec moi et nous la tuons sur-le-champ. Nous régnerons ensuite, toi dans ta liberté, moi dans mon servage. Sur ce royaume et sur maints autres qui le jouxtent, ignorés des voleurs de songes. La sécurité ici est éternelle. Sois à moi. Nous serons mariés. Oui, oui, oui...

Elric frémit. Il tourna le dos au Guerrier de la Perle et alla aider Oone à se remettre debout.

De nouveau maîtresse de ses membres, la voleuse de songes restait étourdie. Ce ne fut pas sans vertige qu'elle laissa remonter son regard sur le vaste escalier qui, derrière elle, se perdait dans les hauteurs. D'autant qu'il était désert. De la foule qui avait occupé ces marches, plus rien ne demeurerait.

Troublé, Elric ramena son attention sur l'inconnue. Vêtue d'un camaïeu de voiles bleus traversés de fils d'argent, ourlés d'or et de vert sombre, elle avait un port dont la grâce extraordinaire le disputait à la majesté, et rendait leur regard à ses visiteurs avec un je-ne-sais-quoi d'amusé. Entre-temps, le Guerrier de la Perle s'était relevé. Il se tenait à l'écart dans une attitude de défi, décochant tour à tour des regards noirs à Dame Sough et à Elric de hideux sourires complices.

— Où sont tous ces gens qui étaient sur les marches ? demanda l'albinos à la nouvelle venue.

— Ils n'ont fait que retourner chez eux, doux seigneur, dit-elle. (S'adressant à lui, sa voix s'était faite chaude et pleine, sans pour autant se départir de cette autorité avec laquelle l'ordre avait été donné au Guerrier de cesser son attaque.) Je me présente, Dame Sough, et je vous souhaite la bienvenue sur ces terres.

— Nous vous sommes reconnaissants, gente dame, d'être intervenue, dit Oone, sortant de son silence, quoiqu'une certaine

circonspection perçât dans sa voix. Etes-vous souveraine en ces lieux ?

— Je n’y suis que guide et nautonnière.

— Ce forcené, pourtant, vous semble soumis.

Oone se leva. Elle continuait de se masser bras et jambes, foudroyant du regard le Guerrier de la Perle dont le sourire narquois redevint fuyant dès qu’il sentit de nouveau sur lui l’attention de Dame Oone.

— Il est incomplet. (C’était tout dire, apparemment.) Gardien de la Perle, certes, mais d’une intelligence insubstantielle au point que la nature de sa tâche lui échappe, et pareillement la distinction entre amis et ennemis. Ses choix sont des plus limités, pauvre chose corrompue. Ceux qui lui ont assigné sa mission n’avaient, hélas, qu’une faible idée des qualités requises chez un tel guerrier.

— Mal. C’est mal. Je m’y refuse. (Le hideux gloussement resurgit, ponctuant ses mots.) Jamais. Voilà pourquoi ! C’est la raison !

— Hors d’ici ! cria Dame Sough dont les yeux, dans l’interstice entre voile et capuche, lançaient des éclairs. Vous n’avez rien à faire avec ces gens.

— Mourir est contraire à toute sagesse, madame, dit le Guerrier de la Perle, haussant une épaule dans un geste d’arrogant défi. Méfie-toi de ta propre corruption. Nous sommes tous susceptibles de nous dissoudre si cette entreprise arrive à ses fins.

— Disparaissez, brute ignare. (Elle montra du doigt la monture du cavalier.) Et abandonnez derrière vous cette lance, grotesque personnage, destructeur insensé que vous êtes.

— Suis-je dans l’erreur, dit Elric, ou le discours de cet homme est-il vraiment du pur charabia ?

— Peut-être, fit Oone en un murmure. Mais il n’est pas impossible que s’exprime par lui plus de vérité que par ceux qui cherchent à nous protéger.

— Toute chose est vouée à se produire et toute chose à rencontrer notre résistance, enchaîna le Guerrier de la Perle alors qu’il remontait en selle et s’acheminait vers l’endroit où était restée sa lance. Nous n’avons pas d’autre raison d’être.

— Hors d’ici ! Disparaissez !

Il se pencha, le bras tendu vers son arme.

— Non, fit-elle, ferme comme avec un enfant qui s'obstine dans quelque bêtise. Je vous ai dit de ne pas la reprendre. Voyez déjà ce que vous avez fait, Guerrier de la Perle \ Il vous est interdit désormais d'attaquer ces gens.

— Pas d'alliance, donc. Pas pour l'heure. Mais ce droit fera bientôt l'objet d'un pacte et tout reviendra ! (Sur un nouveau gloussement non moins épouvantable, le cavalier piqua des deux et repartit au galop dans la direction d'où il était venu.) Il y aura des liens. Oh que oui !

— Ses mots ont-ils un sens pour vous, Dame Sough ? s'enquit poliment Elric quand le guerrier eut disparu.

— En partie, dit-elle. (Derrière son voile, elle semblait sourire.) Ce n'est pas sa faute si son cerveau est mal formé. Nous comptons peu de guerriers en ce monde, voyez-vous. Celui-ci est peut-être le meilleur.

— Le meilleur ?

L'évident sarcasme de la voleuse de songes resta sans réponse. Dame Sough leva une main scintillante de bijoux aux nuances délicates et leur fit signe d'approcher.

— Je suis nautonière ici. Je puis vous piloter jusque dans des îles d'une douceur extrême où deux amants peuvent couler à jamais des jours heureux. Je connais un tel endroit, sûr et retiré. Me permettrez-vous de vous y emmener ?

A la dérobée, Elric jeta un regard sur Oone, espérant la voir sensible à l'invitation. Il avait oublié leur but. Ne serait-il pas merveilleux de s'accorder ici le temps d'une brève idylle avec sa compagne ?

— Nous sommes à Imador, Dame Sough ? N'est-ce pas ?

— Si fait, c'est bien l'endroit que les voleurs de songes ont baptisé Imador. Nous autres ne lui donnons jamais ce nom.

Elle paraissait en réprover l'usage.

— Nous vous sommes infiniment reconnaissants de nous avoir aidés, madame, intervint Elric qui, jugeant Oone un peu trop brusque, cherchait à faire oublier les mauvaises manières de son amie. Je suis Elric de Melniboné, et voici Dame Oone de la Guilde des Voleurs de Songes. Etes-vous avertie que nous sommes en quête de la Forteresse de la Perle ?

— Oui. Et vous avez là une route directe qui peut vous mener à la Forteresse. Toutefois, elle est également susceptible de ne pas vous y conduire par le meilleur itinéraire. Mais je vous guiderai par celui de votre choix.

Elle semblait vaguement lointaine, comme perdue elle-même en un demi-sommeil. Sa voix s'était faite rêveuse, et Elric la devina froissée.

— Notre dette à votre égard est immense, Dame Sough, et vos conseils nous sont précieux. Que suggérez-vous ?

— Commencez par lever une armée. Pour votre propre sécurité. La Forteresse de la Perle est terriblement bien défendue. Sur ses abords immédiats et même avant. Ceci dit, vous êtes braves, l'un comme l'autre, et il existe plusieurs voies vers le succès. Mais la mort est embusquée sur maints autres sentiers. Ce dont vous êtes conscients, je n'en doute pas...

— Où nous sera-t-il possible de recruter ces troupes ? s'enquit Elric, refusant de voir Oone qui lui faisait les gros yeux, la trouvant bornée de se méfier ainsi de cette noble dame.

— Il y a un océan, pas très loin d'ici. Et dans cet océan, une île dont la population n'aspire qu'à se battre. Ils suivront quiconque leur promettra de risquer leur vie. Allons-y, voulez-vous ? C'est très bien. On y est au chaud, protégé par de hauts murs. Il y a des jardins et beaucoup à manger.

— Je dois reconnaître à vos paroles un fort degré de bon sens, dit Elric. Il ne serait peut-être pas mauvais de marquer un temps d'arrêt dans notre quête pour nous adjoindre ces vigoureux soldats. Et le Guerrier de la Perle s'est offert comme allié. Nous aiderait-il vraiment ? Peut-on lui faire confiance ?

— Pour ce que vous souhaitez accomplir ? Oui, je pense.

— Non, Dame Sough. (Violent et soudain, tel fut le retour d'Oone dans la conversation.) Nous vous sommes reconnaissants de bien vouloir nous guider, mais c'est à la Porte de Falador que nous avons besoin d'être conduits. Le pouvez-vous ? Connaissez-vous son existence ?

— Je n'ignore rien de ce que vous appelez la Porte de Falador, jeune femme. Et quelque question ou désir qui vous tenaille, je suis là pour y répondre ou y satisfaire.

— Quel nom donnez-vous à ces terres qui nous entourent ?

— Aucun. (La question d'Oone n'en semblait pas moins la troubler.) Elles n'en ont pas. C'est l'endroit où nous sommes. C'est ici. Mais je puis vous les faire traverser.

— Je vous crois, madame. (Oone s'était radoucie. Elle prit Elric par le bras.) Nous leur donnons un autre nom : Pays de l'Ambition Nouvelle. Ambition où nous courons toujours le risque de nous égarer, tant nous l'inventons quand il nous paraît trop dur d'atteindre l'ancienne.

Elric avait compris... et se sentait tout bête.

— Cherchez-vous à nous détourner du but, Dame Sough ?

— Rien de tel. (La femme voilée secoua la tête. Toute sa grâce était dans ce geste, et ce soupçon de blessure que semblait lui causer la brutale franchise de la question.) Changer de destination s'avère parfois préférable quand la route devient impraticable.

— Mais elle ne l'est pas, Dame Sough, rétorqua Oone. Pas encore, du moins.

— C'est exact. (Dame Sough s'inclina imperceptiblement.) Je vous présente toute la vérité à ce sujet, sous chacune de ses facettes.

— Nous retiendrons celle qui nous offre la plus grande apparence de certitude, enchaîna Oone sans que sa voix perdît de sa douceur. Et, encore une fois, merci pour votre aide.

— C'est à vous d'en juger, Dame Oone. Venez.

La femme pivota sur elle-même dans un envol de voiles, tels des nuages par grand vent, et les entraîna loin des marches ; ils descendirent un talus et trouvèrent une rivière peu profonde. Il y avait là un bateau amarré. Une proue de bois doré qui, par sa courbure, n'était pas sans évoquer la crosse à rêves d'Oone, et des flancs plaqués à la feuille d'or, de bronze et d'argent. Au cuivre astiqué des rambardes répondait celui cerclant le mât unique où la voile bleue, tissée de fils d'argent comme la robe de Dame Sough, était proprement ferlée sur la vergue. Pas d'équipage, apparemment. Dame Sough pointa son bâton sur la nef.

— C'est à son bord que nous trouverons la porte que vous cherchez. Dame Oone, Prince Elric, j'ai vocation de vous protéger. N'ayez pas peur de moi.

— Nous n'avons pas peur, madame, dit Oone avec conviction, la voix toujours aussi douce.

Elric s'interrogeait sur ce comportement, se disant toutefois qu'elle avait une claire notion de leur situation.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura-t-il alors que Dame Sough descendait vers le bateau.

— Que nous nous rapprochons de la Forteresse, à mon sens, lui répondit Oone. Cette femme veut nous aider mais elle n'est pas très sûre de la meilleure manière de s'y prendre.

— Tu lui fais confiance ?

— Si nous avons confiance en nous, je pense que nous pouvons avoir confiance en elle. Le tout est de savoir quelles sont les bonnes questions à lui poser.

— Je te fais confiance, Oone, pour lui faire confiance.

Il sourit.

Cédant à l'insistance de Dame Sough, ils montèrent à bord de la belle embarcation qui tangua à peine sur les eaux sombres d'un canal apparemment artificiel, dont la vaste courbe disparaissait à un ou deux milles de là. Il leva les yeux sur un ciel étrange – ou peut-être sur le plafond d'une caverne plus immense encore que toutes celles qu'ils avaient jusqu'alors traversées. Il vit l'escalier au loin et, une fois de plus, se demanda ce qu'il était advenu de ses occupants quand ils avaient fui l'assaut furieux du Guerrier de la Perle.

Dame Sough prit la barre et d'un seul mouvement amena la nef au centre du canal. Presque aussitôt, les rives s'abaissèrent et de tous côtés s'étendit la grise uniformité du désert, à peine interrompue, dans la distance, par une tache de verdure au pied d'une colline esquissée. La lumière avait quelque chose qui rappelait à Elric un soir de septembre. Il en aurait presque senti flotter le parfum des roses tardives, des arbres virant leur feuillage, des vergers d'Imrryr. Installé à l'avant du bateau, Oone appuyée sur son épaule, il soupira de bonheur, savourant l'instant présent.

— Si le restant de notre quête doit s'accomplir ainsi, sache que j'aurai plaisir, Oone, à t'accompagner dans beaucoup d'autres aventures similaires.

Elle aussi était de bonne humeur.

— A coup sûr. Qui ne voudrait être voleur de songes dans de telles conditions ?

Le canal fit un coude et ses rives se peuplèrent. Tristes, silencieux, vêtus de blanc et de jaune, ces gens regardaient passer la

nef avec des larmes dans les yeux comme un convoi funèbre. Elric eut la certitude qu'ils ne pleuraient ni sur Oone ni sur lui. Il essaya de les appeler ; ils ne semblèrent pas l'entendre. Puis, presque aussitôt, ils eurent disparu alors que s'étagaient en pente douce, de part et d'autre du canal, des terrasses plantées de figuiers, d'amandiers et de vigne. L'air était suave de senteurs mûrissantes et, un moment, un petit animal proche du renard leur fit un brin d'escorte, courut à leur hauteur sur la berge avant de virer sur un buisson. Un peu plus tard, ce furent des hommes nus, bruns de peau, qu'ils virent rôder à quatre pattes au bord de l'eau puis se laisser à leur tour et disparaître dans les fourrés. Le canal tournait de plus en plus et Dame Sough devait jeter tout son poids sur la barre pour garder le contrôle du bateau.

— Pourquoi avoir doté un canal d'un tel tracé ? lui demanda Elric quand ils furent de nouveau sur une ligne droite.

— Ce qui était au-dessus de nous est maintenant devant et ce qui était en dessous est maintenant derrière, répondit-elle. Il en est ainsi par nature. Je suis la nautonière et je sais. Mais devant, là où la rivière se fait plus sombre, elle cesse tout détour. C'est pour favoriser la compréhension, je pense.

Paroles presque aussi déroutantes que celles du Guerrier de la Perle, et qui conduisirent Elric à d'autres questions :

— La rivière nous aide à comprendre quoi, Dame Sough ?

— Leur nature... sa nature... ce qu'il vous faut affronter... ah ! regardez !

Le cours d'eau s'élargissait rapidement, se transformait en lac. Des roseaux poussaient à présent sur ses rives, des hérons d'argent découpaient leur vol sur le ciel moelleux.

— Il n'y a pas loin d'ici à l'île dont je vous ai parlé, dit la nautonière. Je crains pour vous.

— Non. (Prévenance et fermeté se conjuguèrent dans la voix d'Oone.) Conduisez cette nef par le travers du lac jusqu'à la Porte de Falador. Soyez-en remerciée.

— Un tel merci est... (Dame Sough secoua la tête.) Je ne voudrais pas que vous mouriez.

— Nous ne mourons pas. Nous sommes ici pour la sauver.

— Elle a peur.

— Nous savons.

— Les autres disaient qu'ils allaient la sauver. Mais ils l'ont faite... ils ont tout fait noir et elle s'est trouvée piégée...

— Nous savons.

La main d'Oone se posa, réconfortante, sur le bras de Dame Sough alors que celle-ci dirigeait leur esquif vers le centre du lac.

— Parlez-vous de la Sainte Fille et des Aventuriers Magiciens ? Qu'est-ce qui la retient captive, Dame Sough ? Comment nous est-il possible de la libérer, de la rendre à son père et à son peuple ?

— Mensonge ! C'est un mensonge !

Les mots, presque en un cri, venaient de jaillir des lèvres voilées de Dame Sough. Son doigt, pointé sur les flots, montrait un enfant nageant droit sur eux. Mais il avait une peau d'argent d'un aveuglant éclat, et ses yeux d'un métal identique mendiaient leur secours. Puis il sourit, un large sourire, avant de s'arracher la tête et de se laisser couler.

— Nous approchons de la Porte de Falador, commenta Oone, sinistre.

— Ceux qui voudraient la posséder aussi la gardent, dit brusquement la nautonnière. Mais elle n'est pas à eux.

— Je sais.

Le regard d'Oone s'était rivé sur les eaux que fendait leur étrave. Il y flottait cette brume au plus haut point diffuse qui, par les matins d'automne, se forme sur tout étang, et l'aura qui en émanait, pour être sereine, n'en suscitait pas moins son évidente méfiance. Elric se retourna vers Dame Sough, mais les yeux de leur guide étalent sans pression, n'offrant nul indice sur les périls qu'ils allaient – bientôt sans doute – devoir affronter.

L'embarcation pivota légèrement : une terre était visible au travail de la grisaille. Elric y devina des arbres dont la haute silhouette s'arrachait aux lourdeurs d'un éboulis. Il y avait là comme des piliers de blanc calcaire qui faiblement chatoyaient dans cette superbe lumière d'arrière-saison. Il vit des tertres herbue, des petites criques en contrebas, et se demanda si, après tout, Dame Sough ne les avait pas amenés sur son île. Il allait lui poser la question quand son regard crut découvrir une massive dalle de pierre sculptée verticale, décorée d'une complexe mosaïque dont émanait une impression de très haute antiquité.

— La Porte de Falador, dit Dame Sough non sans trahir un violent émoi.

Puis la porte fût ouverte ; un vent terrible en avait jailli qui s'agrippait à eux, tirait cheveux et vêtements, hurlait et sifflait dans leurs oreilles. La nef était si secouée qu'Elric, craignant qu'elle ne chavirât, se rua pour aider Dame Sough à la barre. La nautonnière avait eu son voile arraché du visage, découvrant des grâces fanées où les marques de l'âge ne pouvaient faire oublier la ressemblance, l'étonnante ressemblance avec une enfant, l'enfant qu'Oone et lui avaient laissée dans la Tente de Bronze : la Sainte Fille des Bauradim. Elric prit la barre le temps que Dame Sough dissimulât ce visage et se souvint qu'il n'avait jamais été question de la mère de Varadia.

Oone amenait la voile. Le vent avait perdu de sa force initiale et l'on pouvait louvoyer vers la sombre ouverture étrangement odorante que la dalle de mosaïque avait révélée en s'abattant, soufflée de l'intérieur.

Trois chevaux s'y inscrivirent. Des sabots battirent l'air. Des queues le cinglèrent. Puis ce fut leur galop sur les flots en direction de la nef. Puis ils l'eurent dépassée, se furent évanouis dans la brume. Pas un n'avait de tête.

Elric connut alors la terreur. Mais une terreur familière, et en l'espace de quelques secondes, il eut repris empire sur lui. Car ce pays où il allait entrer, quel qu'en fût le nom, était, il le comprit, régi par le Chaos.

Il n'en dut pas moins attendre que leur nef cinglât sous les roches sculptées, s'engouffrât dans la grotte qui s'ouvrait derrière, pour se rappeler l'impuissance de ses charmes et sortilèges en ce monde, pour mesurer qu'aucun de ses alliés ni même ce Duc de l'Enfer qui étendait sur lui sa protection ne répondrait à son appel. Il ne disposait que de son expérience, de son courage et de ses perceptions ordinaires. Et en cet instant, il doutait que ce fût assez.

La tristesse d'une reine qui ne pouvait régner

La puissante barrière d'obsidienne soudain se liquéfia, coulée verte et vitreuse qui, au contact de l'eau, siffla, dégageant une terrible puanteur cependant que des montagnes de vapeur se dressaient devant eux puis, se dissipant, révélaient une autre rivière. Celle-ci, étranglée entre les parois d'une gorge profonde, semblait d'origine naturelle et Elric, désormais enclin à l'interprétation, se demanda si le pont sur lequel il s'était pour la première fois battu avec le Guerrier de la Perle n'avait pas enjambé ce même torrent.

Et leur bateau, qui avait semblé d'être si robuste, parut tout à coup pitoyablement frêle, emporté par le flot rugissant qui ne cessait de s'enfoncer, au point qu'Elric en vint à se dire qu'ils allaient finir par atteindre le cœur du monde.

Puis, sans le moindre signe avant-coureur, le torrent prit fin. Il venaient de basculer sur des chutes et, avant d'en avoir eu conscience, s'étaient lourdement reçus dans des eaux plus calmes où leur nef dansait telle une miette de pain sur une flaque tandis que leurs yeux levés découvraient un ciel d'étain morbide où évoluaient, dans un échange de cris désolés, de noires créatures portées par leurs ailes membraneuses au-dessus de palmiers aux feuilles tendues, comme des peaux vertes, dans l'attente d'un soleil qui ne se lèverait jamais. Une riche odeur de pourriture flottait dans ces lieux, et le constant fracas de la cascade s'alliait au rugissement plus lointain du torrent pour étoffer un silence que seules rompaient les bestioles survolant rocs et frondaisons.

Il faisait chaud. Elric n'en fut pas moins parcouru d'un frisson, vit Oone qui relevait le col de son pourpoint, et jusqu'à Dame Sough qui resserrait autour d'elle ses amples atours.

— Connais-tu vraiment ce royaume, Oone ? s'enquit Elric. Je sais que tu t'y es déjà rendue mais tu m'as l'air aussi surprise que moi.

— Il présente toujours des aspects neufs. C'est dans sa nature. Mais peut-être Dame Sough saura-t-elle nous en dire plus.

Et Oone se tourna poliment vers leur guide.

La nautonière ne semblait pas avoir apprécié qu'Elric ait vu son visage. Elle avait rectifié l'attache de son voile pour qu'un tel incident ne pût se reproduire.

— Je suis la reine de ce pays, dit-elle, sans afficher ni fierté ni autre émotion.

— En ce cas, vous avez une cour susceptible de nous aider.

— Et lui était mon roi, si bien que je n'avais pas pouvoir sur lui, seulement protection sur son sol. C'est l'endroit que vous nommez Falador.

— Une contrée de démente ?

— Pourvue de maintes défenses.

— Qui tiennent à l'écart ceux qui pourraient aussi souhaiter s'en écarter, murmura Oone, comme si elle réfléchissait à voix haute. Avez vous peur de ceux qui protègent Falador, Dame Sough ?

— Je suis la Reine Sough, désormais. (La gracieuse silhouette de la nautonière se redressa ; parodie ou sérieux, Elric n'aurait su dire.) Je suis protégée. Vous non. Garantir votre sécurité m'est impossible, même à moi.

La nef poursuivit sa lente progression au fil du courant. La vase sur les rochers semblait se mouvoir, comme vivante, et il y avait des formes dans l'eau qui inquiétaient Elric. N'eût-il craint de passer pour un malotru qu'il eût tiré sa lame.

— Qu'avons-nous à redouter ici ? demanda-t-il à la reine.

Et voilà qu'ils dérivaient en contrebas d'un éperon rocheux sur lequel avait pris position un cavalier. C'était le Guerrier de la Perle qui laissait tomber sur eux un regard empli du même mélange de raillerie et d'inconscience. Il brandit un long bâton auquel il avait lié la corne acérée, contournée, de quelque animal.

La main de la Reine Sough monta vers lui et s'agita, menaçante.

— Le Guerrier de la Perle ne fera pas ça ! Le Guerrier de la Perle ne peut défier personne, même ici !

Le hideux gloussement une fois de plus, se fit entendre alors que le cavalier redescendait du rocher. Puis il cessa d'être visible.

— Va-t-il nous attaquer ? demanda Oone à la reine.

Celle-ci se concentrait sur la barre, infléchissait subtilement la trajectoire de l'embarcation pour l'engager sur un bras s'écartant du lit majeur de la rivière. Peut-être avait-elle déjà l'intention d'éviter tout conflit ?

— Il n'a pas le droit, dit-elle. Ah !

L'eau avait viré au rouge rubis et des berges, ouatées de mousses brunes aux reflets moirés, montaient maintenant rejoindre en pente douce les falaises qui s'éloignaient. Elric distingua nettement d'antiques visages qui le regardaient sur ces rives accueillantes et sur le roc hostile des parois, mais il n'y sentit nulle menace. Le cours de la rivière avait la rougeur du vin et justement il y avait une suavité capiteuse dans l'atmosphère de l'endroit. Peut-être la Reine Sough, connaissant tous les coins retirés de ce monde, avait-elle composé son itinéraire pour éviter d'autres secteurs plus dangereux.

— Cette région est sous l'influence de mon ami Edif, leur apprit-elle. C'est un souverain qui s'intéresse avant tout à la poésie. En sera-t-il ainsi cette fois ? Je ne sais.

Ils s'étaient rapidement habitués à ses étranges tournures et commençaient à la comprendre sans trop de difficultés. Toutefois, ils n'avaient toujours aucune idée du genre d'homme que pouvait être Edif quand, à l'évidence, ils sortirent de ses terres pour en aborder d'autres où, sur les deux rives, le désert apparut soudain derrière des palmiers dont l'impeccable alignement semblait promettre une oasis au bout de cette voie royale. Mais rien de tel ne se matérialisa.

Bientôt, le ciel eut repris sa couleur de foie malade cependant qu'autour d'eux s'étaient soulevées des murailles de roc nu ; et il y avait cette odeur, nauséuse, oppressante, qu'Elric associait aux antichambres de quelque cour princière décadente. Parfums en un temps suaves, désormais éventés, mets autrefois succulents et maintenant hors d'âge, fleurs qui n'étaient plus décor mais rappel de la mort.

Les falaises, de part et d'autre, se trouaient maintenant de grottes, bouches béantes, comme garnies de crocs, où la rivière pénétrait, suscitant de liquides résonances. Elles paraissaient inquiéter la Reine Sough qui s'attachait à maintenir la barque au milieu du courant. Elric y vit remuer des ombres, au-dessus et au-dessous de l'eau. Il vit des gueules écartées s'ouvrir et se fermer,

des yeux pâles qui le fixaient sans cligner. Ces créatures ressemblaient à celles que le Chaos engendre, allumant alors en lui le regret de son épée runique, de son protecteur chez les Ducs de l'Enfer et de son répertoire de charmes et d'incantations.

L'albinos ne fut pas vraiment surpris quand une voix finit par jaillir de l'une des cavernes.

— Je suis Balis Jamon, Seigneur du Sang, et je voudrais quelques reins.

— Nous ne nous arrêterons pas ! cria la Reine Sough en réponse. Je ne suis pas ta nourriture et ne le serai jamais.

— Leurs reins, alors ! Les leurs ! insista la voix. Je ne me suis rien calé de sérieux dans le corps depuis si longtemps. Des reins ! Je veux des reins !

Elric tira sa dague et son épée. Oone fit de même.

— Vous n'aurez pas les miens, messire, dit l'albinos.

— Ni les miens, ajouta la voleuse de songes, cherchant d'où venait la voix, mais il y avait trop de grottes.

— Je suis Balis Jamon, Seigneur du Sang. On ne passe pas chez moi sans acquitter péage. Deux reins, j'exige !

— Je peux prendre les vôtres, si vous y tenez ! lança Elric.

— Vraiment ?

Il y eut un grand remous à l'entrée de la plus lointaine caverne, tourbillons et vagues d'écume indécise, puis quelque chose se pencha sous la voûte et sortit, pataugea jusqu'à mi-courant, corps charnu festonné de végétation croupissante, de fleurs froissées, rivant sur eux les deux yeux noirs minuscules derrière un groin cornu garni de chicots ébréchés, fendillés, noirs ou jaunes, avec une langue qui les purléçait, se glissait dans leurs interstices, en expulsait des lambeaux de viande pourrie. Le monstre gardait une énorme patte posée sur la poitrine. Il l'abassa, révélant un trou noir et béant à la place du cœur.

— Je suis Balis Jamon, Seigneur du Sang. Regardez ce qu'il me faut remplir pour vivre ! Pitié, petites créatures. Un rein ou deux et je vous laisse passer. C'est vide, là ! Vous êtes complets, vous ! Faites-moi justice et partagez.

— Je n'ai de justice à vous rendre qu'au fil de ma lame, Seigneur Balis, rétorqua Elric, brandissant une épée fort peu menaçante.

— Tu ne seras jamais complet, Balis Jamon ! cria la Reine Sough à la créature. Tant que tu ne connaîtras pas la pitié !

— Allez ! Un rein suffira !

La patte se tendit vers Elric dont l'épée ne rencontra que l'air ; quand la patte revint, il sentit la pointe érafler la peau du monstre mais n'y vit pas de marque. La patte saisit la lame. L'albinos la reprit. Balis Jamon poussa un grondement de frustration et de chagrin, et attaqua cette fois des deux pattes.

— Arrêtez ! Voilà votre rein ! (Oone tenait quelque chose d'humide et le montrait à la créature.) Vous avez ce que vous vouliez ? Laissez-nous passer, maintenant. D'accord ?

— D'accord. (A l'évidence radouci, Balis Jamon prit délicatement ce qu'elle lui tendait et l'expédia dans le trou de sa poitrine.) Bon. Allez-y !

Puis il repataugea paisiblement vers son antre, honneur sauf, faim satisfaite.

Elric se tourna vers Oone, reconnaissant, mais totalement perplexe.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Un gros haricot. (Elle sourit.) Des provisions que j'ai toujours dans ma poche de ceinture. Ça ressemble à un rein. Surtout si on le fait tremper. A mon sens, il n'avait pas grandes chances de voir la différence. Une créature assez fruste, apparemment.

Les yeux de la Reine Sough continuèrent de fouiller les hauteurs longtemps après la disparition des grottes et l'élargissement des parois. Sur les bords de la rivière, des buffles s'arrêtèrent de boire, soulevant le mufle hors de l'eau pour leur manifester une curiosité circonspecte.

Elric suivit le regard de la nautonière mais ne vit là que le même ciel couleur de plomb. Il rengaina sa lame.

— Ces créatures du Chaos semblent de fait assez simples. Moins intelligentes par certains côtés que d'autres qu'il m'a été donné de rencontrer.

— Oui, dit Oone. (Elle n'avait pas l'air surprise.) C'est dans la nature des choses. Elle serait...

Leur nef se souleva soudain et, l'espace d'une seconde, Elric crut que le Seigneur Balis lui apportait un démenti, qu'il s'était aperçu de la supercherie et les avait rattrapés pour tirer d'eux vengeance. Mais

ils étaient seulement sur la crête d'une énorme vague. La rivière entraînait en crue. Très vite, elle noya les berges dont elle s'était momentanément dotée, retourna battre, escalada même, les parois luisantes de limon en haut desquelles, maintenant, des silhouettes se découpaient, extraordinairement variées dans leurs difformités et dans leurs dimensions invraisemblables. Elric se souvint de la mendicante populace de Nadsokor ; ces êtres, pareillement vêtus de haillons, affichaient des mutilations probablement volontaires et le même assortiment de maladies, de plaies, de négligences quotidiennes. Ils étaient immondes. Ils ne cessaient de geindre, et couvaient la barque d'un regard avide en se passant la langue sur les lèvres.

Plus que jamais, Elric regretta Stormbringer. L'épée runique et une petite intervention des élémentaires n'auraient pas manqué de jeter la panique dans cette racaille. Mais il n'avait d'autre arme que celles qu'il avait ravies aux Aventuriers Magiciens. Il lui fallait se reposer sur cet acier ordinaire, sur son alliance avec Oone, sur la complémentarité naturelle de leurs techniques de combat. Une trépidation monta des profondeurs de la coque et la vague, aussi brusquement qu'elle s'était soulevée, reflua, les laissant échoués au sommet de la falaise, entourés par la horde monstrueuse qui, haletante, grognante, reniflante, convergeait sur sa proie.

Sans perdre son temps à parlementer, Elric franchit d'un bond le bordage et sabra les deux premiers gueux qui se portaient vers lui. L'arme n'avait pas trop perdu de son fil : deux têtes sautèrent, et l'albinos se tint au-dessus des corps, posant sur eux ce sourire de loup qui lui valait parfois un tel surnom.

— Je vous veux tous, lança-t-il — une bravade héritée des pirates du Détroit de Vilmir —, puis il repartit et cueillit en pleine poitrine sur la pointe de sa lame une troisième créature du Chaos. Je ne serai satisfait qu'après vous avoir occis jusqu'au dernier !

Pareille résistance prit de court ses répugnants adversaires et un flottement se fit dans leurs rangs. Des regards s'échangèrent, des armes tournèrent entre des doigts atrophiés. On réajusta des loques. On tripota moignons et tumeurs.

Oone avait rejoint l'albinos.

— Je veux ma juste part, Elric. Laisse-m'en...

Et à son tour, elle se rua pour abattre son sabre sur une horreur simiesque équipée d'une hache sertie de gemmes, superbe pièce provenant à l'évidence d'un précédent pillage.

La voix de la Reine Sough monta derrière eux.

— Ils ne vous ont pas attaqués, seulement menacés. Faites-vous vraiment ce que vous devez faire ?

— Nous n'avons d'autre choix, Reine Sough ! cria Elric par-dessus son épaule, et il feinta, s'apprêtant à ravir deux vies semi-humaines de plus.

— Non ! Non ! Il n'y a là rien d'héroïque. Que peut le gardien s'il n'est plus un héros ?

Même Oone en resta perplexe. Quand, dans une interrogation muette, Elric accrocha son regard, il n'obtint en réponse qu'une mimique impuissante.

La canaille reprenait quelque assurance et de nouveau se rapprochait. Des groins se tendirent vers eux, narines palpitantes. Des langues épongèrent de leur bave des lèvres avachies. Des yeux brûlants, injectés de sang, obstrués de chassies purulentes, s'étrécirent encore, concentrant leur haine.

Puis le cercle se referma et Elric sentit sa lame rencontrer quelque insistance, émoussée qu'elle était par les services déjà rendus. Le cou s'ouvrit quand même et la tête bascula sur le côté, dardant toujours son regard noir cependant que des mains se crispaient dans le vide. Dos à dos, l'albinos et la voleuse de songes harmonisaient leurs mouvements de manière à garder un flanc protégé par la nef dont la meute immonde semblait craindre le contact. La Reine Sough pleurait en assistant à la scène, manifestant sa détresse et sa totale absence d'autorité sur les créatures du Chaos.

— Non ! Non ! Ça ne l'aide pas à dormir ! Non ! Non ! Elle a besoin d'eux, je le sais !

A cet instant Elric entendit claquer les sabots et il vit, par-dessus les têtes de leurs assaillants, la blanche armure du Guerrier de la Perle.

— C'est à lui qu'ils obéissent ! s'écria-t-il, comprenant soudain. Ce sont ses troupes, et il veut se venger de nous !

— Non ! (La voix de la Reine Sough s'était faite lointaine, ne semblait leur parvenir qu'après avoir franchi d'incommensurables

distances.) Ça ne peut pas être utile ! C'est votre armée. Ils seront fidèles. Oui.

Ces paroles apportèrent à l'albinos une clarté inattendue. Et si elle n'était pas vraiment humaine ? Si toutes ces créatures ne faisaient qu'utiliser quelque mimétisme propre à leur race pour se mêler à l'humanité ? Il y aurait là l'explication de leur bizarre tournure d'esprit, de leur singulière logique, de leur étrange manière de s'exprimer.

Mais l'heure n'était pas aux spéculations car la canaille étroitement les pressait, Oone et lui, leur laissant à peine la place de manier leur sabre pour la tenir à distance. Du sang giclait, poisseux, fétide, souillait leurs lames, leurs bras, leur soulevait le cœur. Il se sentit menacé d'être submergé par la puanteur avant que ne fût consommée sa défaite par les armes.

Il était clair qu'ils ne pouvaient soutenir l'assaut d'une telle meute, et la pensée remplissait Elric d'amertume : toucher au but de leur quête pour s'en voir ravir la jouissance par la lie du Chaos !

Puis d'autres corps tombèrent à ses pieds et il comprit qu'il n'était pas responsable de leur mort. Oone aussi avait l'air sidérée par la tournure des événements.

Ils levèrent les yeux. Ce qui se passait là était au-delà de leur compréhension.

Le Guerrier de la Perle chevauchait dans les rangs des difformes créatures, s'y frayant çà et là sa route, d'estoc avec sa lance de fortune, de taille avec sa longue lame, gloussant et croassant sur chaque vie qu'il prenait. Quelque chose comme du plaisir embrasait ses yeux hideux. Jusqu'à sa monture qui se battait des quatre fers et poursuivait la racaille de ses morsures.

— Voilà ce qu'il faut faire ! (La Reine Sough applaudissait.) Voilà qui est vrai. Voilà qui vous couvre d'honneur.

Progressivement repoussé par le Guerrier de la Perle, par Elric et par Oone, la horde répugnante entra en débandade.

Et bientôt, ils furent tous à courir vers le bord du précipice, à s'y jeter plutôt que de périr sous la lance d'os et sous l'épée d'argent du Guerrier qui poussait les retardataires du troupeau vers leur destin, à grand renfort de ricanements et de railleries, les traitant de couards et d'insensés.

— Vilains ! Pas beaux ! Pas beaux ! Mourez ! Disparaissez ! Disparaissez ! Bannis, vous êtes ! Bannis là-bas ! Na !

Elric et Oone, adossés à la nef, s'efforçaient de reprendre haleine.

— Croyez en ma gratitude, Guerrier de la Perle, dit l'albinos alors que le cavalier revenait vers eux. Vous nous avez sauvé la vie.

— Oui. (Le Guerrier de la Perle hocha gravement la tête, avec un regard songeur qu'Elric ne lui avait jamais vu.) Il en est ainsi. Maintenant, nous allons être égaux. Puis connaître la vérité. Je n'ai pas comme vous ma liberté. (Il se tourna vers Oone.) Le croyez-vous ?

— Je le crois, Guerrier de la Perle. Moi aussi, je suis heureuse que vous nous ayez aidés.

— Je suis celui qui protège. Ce devait être fait. Vous continuez ? J'étais votre ami.

Oone se retourna vers la Reine Sough qui elle aussi hochait la tête, bras tendus comme pour quelque offrande.

— Ici je ne suis pas votre ennemi, reprit le Guerrier de la Perle comme s'il avait affaire à des simples d'esprit. Serais-je complet que nous formerions à nous trois une trinité grandiose ! Oui-da ! Cela t'est connu ! Je n'en ai pas. Ces mots sont à elle, voyez-vous. Je pense.

Sur l'exceptionnelle énigme de ces dernières paroles, il fit volter sa monture et s'éloigna rapidement, finit par se fondre dans les verts lointains de la falaise herbue.

— Trop de défenseurs pour trop peu de protecteurs, peut-être, dit Oone, non moins mystérieuse, mais avant qu'Elric ait pu solliciter quelque éclaircissement, elle avait reporté son attention sur la Reine Sough. Est-ce vous, gente dame, qui avez mandé le Guerrier de la Perle à notre aide ?

— Elle vous l'a dépêché, je pense.

La reine voilée semblait presque en transe, et l'entendre parler d'elle à la troisième personne accentuait son étrangeté. Elric se demanda si, par ici, telle n'était pas la norme, puis se dit une fois de plus que tous ceux qui peuplaient ce royaume n'avaient peut-être d'humain que l'apparence.

Pour l'heure, ils étaient échoués en net surplomb de la rivière. Elric gagna le bord de l'abîme, y plongea son regard et n'y vit que les

rare cadavres restés accrochés çà et là sur les rochers, le courant ayant emporté les autres. Il fut content que leur nef n'eût pas à se frayer un chemin dans des eaux si désagréablement encombrées.

— Comment poursuivre ? demanda-t-il à Oone.

Et il eut une vision : elle et lui dans la Tente de Bronze, l'enfant étendue entre eux deux. Ils étaient mourants. Il sentit se creuser en lui la béance à vif d'un manque, comme si la drogue de là-bas l'appelait, lui rappelait sa dépendance. Anigh à Quarzhasaat lui revint en mémoire, et Cymoril, sa promesse, à Imrryr l'espérant. Avait-il eu raison de laisser Yyrkoon régner à sa place ? Chacune de ses décisions lui paraissait à présent ridicule. Pour n'avoir jamais brillé dans sa propre estime, il ne gardait quand même pas le souvenir d'y être tombé si bas. Son imprévoyance, ses échecs, ses folies, tout lui était rappel de ce qu'à sa débilité physique s'ajoutait l'absence du plus élémentaire sens commun.

— C'est dans la nature du héros, dit la Reine Sough hors de tout propos. (Puis son regard se posa sur eux, maternel, tendre.) Vous ne risquez rien !

— Il y a quelque urgence, dit Oone. Je le sens. Et toi, Elric ?

— Si fait. Un danger menacerait-il dans le royaume que nous avons laissé ?

— Peut-être. Reine Sough, sommes-nous loin de la Porte Sans Nom ? Et comment l'atteindre ?

— Grâce aux coursiers-phalènes, lui fut-il répondu. Ici les eaux s'enflent toujours et j'ai mes phalènes. Il nous suffit de les attendre. Ils arrivent. (Elle semblait parler de choses et d'autres.) Cette horde aurait pu être à vous. Plus maintenant. Mais, vous comprenez, je ne peux pas prévoir. Tout nouveau piège est mystérieux pour moi comme pour vous. Je puis naviguer comme vous naviguez. C'est lié, vous savez.

Et voilà que sur l'horizon miroitèrent et frémirent des lueurs irisées d'aurore polaire. La Reine Sough les vit et soupira. Elle était heureuse.

— Bien. Bien. Ce n'est pas tard ! Simplement autre.

Les couleurs envahissaient maintenant le ciel. A mesure qu'elles se rapprochaient, Elric s'aperçut qu'elles naissaient de vastes ailes diaphanes soutenant des corps minces – de papillon plutôt que de phalène – et tout aussi démesurés. Sans hésitation les créatures

amorcèrent leur descente jusqu'à les envelopper tous trois ainsi que la nef de palpitations veloutées.

— Au bateau ! cria la Reine Sough. Vite. Nous volons.

Ils s'empressèrent de lui obéir et la barque aussitôt prit son essor, apparemment sur le dos des gigantesques phalènes qui longèrent un moment le précipice avant d'y plonger.

— J'ai regardé mais il n'y avait rien, dit la Reine Sough à Elric et Oone en guise d'explication.

Puis, avec une étonnante douceur, les merveilleux lépidoptères posèrent sur l'eau leur fardeau et repartirent, emplirent de leur vol les parois de la gorge, la baignèrent de lumière polychrome, dissipèrent la pénombre avant de s'évanouir là-haut dans le ruban du ciel.

Elric se prit le front.

— C'est vraiment le Pays de la Démence, Oone. En fait, je crois que c'est moi qui suis fou.

— Tu es en train de perdre confiance, Prince Elric. Et tel est précisément le piège de ces lieux : t'amener à voir le manque de logique en toi et non dans ce qui t'entoure. Mais songe que nous avons déjà soumis Falador à notre équilibre. Nous ne saurions tarder à atteindre la prochaine porte.

— Pour y trouver quoi ? La sublime raison ?

Le sarcasme lui montait de l'étrange fatigue : il poursuivait avec des forces intactes mais dans un vide mental et moral absolu.

— Je n'ai de prescience quant à ce que nous trouverons dans le Pays Sans Nom. Les voleurs de songes ont peu de pouvoir sur ce qui vient par-delà cette septième porte.

— J'avais effectivement remarqué la considérable influence que vous exerciez ici !

Mais il ne voulait pas la blesser. Il sourit, montrant qu'il plaisantait.

Une plainte jaillit devant, si pleine de souffrance que Dame Sough lâcha la barre pour se boucher les oreilles. Un long aboiement qui roula entre les murailles de l'abîme, menaçant d'en détacher des rochers. Au coude suivant de la rivière, ils virent la bête, comme un grand loup hirsute, tendu dans un nouveau hurlement. L'eau se ruait tout autour de ses énormes pattes, l'enveloppant d'écume. Il tourna son regard sur eux et d'un seul

coup disparut. Seul demeura l'écho de sa plainte. La vitesse du courant s'accrut. La barque dut heurter un obstacle et soudain bondit. La nautonnière garda les mains plaquées sur les oreilles sans songer à la contrôler. Elric prit la barre, n'en put rien tirer bien qu'il y mît toutes ses forces. Il renonça.

Le torrent les précipitait toujours plus bas dans une entaille si profonde que la lumière se raréfia jusqu'aux limites de l'obscurité. Ils virent des visages qui leur disaient des choses, sentirent des mains qui se tendaient pour les toucher. Elric acquit la conviction qu'il n'était pas de créature mortelle qui, l'échéance passée, ne fût revenue ici le hanter. Son propre visage lui apparut plusieurs fois, et celui de Cymoril, et celui de Yyrkoon. De vieilles batailles furent de nouveau livrées sous ses yeux. Il sentit remonter d'anciennes et torturantes émotions. Il éprouva la perte de tout ce qu'il avait jamais aimé, le désespoir de la mort et de l'abandon, puis joignit sa propre voix au brouhaha, hurlant comme le loup avait hurlé, jusqu'à ce que Oone le saisît, le secouât, lui hurlât dessus plus fort que lui, le fit revenir de cette démente où il commençait de sombrer.

— Elric ! La dernière porte ! Nous y sommes presque ! Tiens bon, prince de Melniboné. Tu n'as cessé de montrer ton courage, tes ressources. Il va t'être demandé plus encore et tu dois être prêt.

Elric alors se mit à rire. A rire de son sort, et du sort de la Sainte Fille, de celui d'Anigh et de celui d'Oone. Et la pensée de Cymoril qui l'attendait sur l'Ile aux Dragons sans même savoir s'il était mort ou vivant, libre ou esclave, ne le fit pas moins rire.

Quand Oone recommença de lui crier dessus, il lui éclata de rire au nez.

— Elric ! Tu nous trahis tous !

Il cessa de rire, juste le temps de susurrer, presque triomphant :

— Oui madame, il en est ainsi. Je suis traître à vous tous. Mais ne vous l'a-t-on pas dit ? Mon destin est de trahir !

— Eh bien, vous ne me trahirez pas, monsieur ! (Elle le gifla, le bourra de coups de poing, de coups de pied.) Vous ne me trahirez pas et vous ne trahirez pas la Sainte Fille !

Sa douleur fut intense, et Oone n'y était pour rien. Il était son propre bourreau. Il poussa un cri puis se mit à sangloter :

— Oh, Oone. Qu'est-ce qui m'arrive ?

— C'est Falador, se borna-t-elle à dire. Ça va mieux, Prince Elric.

Les visages dans le noir des parois continuaient de lui tenir leur discours inarticulé. L'air restait animé de tout ce qu'il craignait, de ce qui suscitait en lui la plus grande aversion.

Il tremblait. Il ne put croiser le regard d'Oone. Il se sentit en larmes.

— Moi, Elric, dernier du sang royal de Melniboné, mes yeux ont vu l'horreur et mon cœur a courtoisé les Ducs de l'Enfer. Pourquoi connaîtrais-je à présent la peur ?

Elle s'abstint d'une réponse qu'il n'attendait pas d'elle.

La barque bondit, balança de nouveau, monta, plongea...

Soudain Elric fut calme. Il ne prit la main d'Oone que par simple affection.

— Je suis redevenu moi-même, je crois.

— Voilà la porte !

Ils se retournèrent. La Reine Sough tenait de nouveau la barre d'une main ferme et tendait l'autre droit devant eux. Elle poursuivit, abandonnant les mystérieuses tournures dont elle s'était servie jusqu'alors :

— Au-delà s'étend ce que vous nommez le Pays Sans Nom. Vous allez trouver là-bas la Forteresse de la Perle. Elle ne peut pas vous y accueillir.

— Qui ?

Les rapides avaient cessé. Ils glissaient lentement vers une grande arche d'albâtre habillée de doux feuillage et de buissons.

— La Sainte Fille ? insista Elric.

— Elle peut être sauvée, reprit la nautonnière. Par vous deux seuls, je pense. Je l'ai aidée à demeurer là-bas, à y attendre les secours. Mais je crains de ne pouvoir faire plus.

— Qui n'a cette crainte, madame ? dit Elric du fond du cœur.

D'autres courants prenaient la nef, encore plus lents, comme répugnant à franchir l'ultime cercle des Royaumes du Songe.

— C'est que je ne suis d'aucune utilité, enchaîna-t-elle. J'ai peut-être même conspiré. C'étaient ces hommes. Ils sont venus. Puis d'autres. Il ne restait dès lors que la retraite. Que je voudrais connaître de tels mots ! Vous les comprendriez si je les employais. Ah ! C'est dur ici !

Elric la regarda dans la souffrance de ses yeux et comprit qu'elle était probablement plus captive de ce monde qu'Oone et lui ne

pourraient jamais l'être. N'aspirant qu'à s'en échapper, lui parut-il, et retenue par son seul amour pour la Sainte Fille, par son instinct protecteur. Pourtant, il était à peu près sûr qu'elle était arrivée ici longtemps avant Varadia.

La nef s'engageait sous l'arche d'albâtre. L'air s'imprégna d'une agréable saveur saline, comme aux abords d'un océan.

Elric décida qu'il lui fallait poser la question qui le hantait.

— Reine Sough, êtes-vous la mère de Varadia.

La douleur dans les yeux de la femme voilée se fit plus intense encore alors qu'elle les détournait. Et sa réponse jaillit dans un pur sanglot d'angoisse qui le bouleversa.

— Qui sait ? gémit-elle. Oh ! Qui sait ?

Livre troisième

Est-il un preux, enfant de la Fatalité
Pour conquérir des terres en armes d'autrefois,
Jeter à bas les murs sanctifiés par le Temps,
Raser les temples mensongers des anciens âges,
Y briser son orgueil, y perdre son amour,
Anéantir son sang, sa légende et sa muse,
Rejeter toute paix, n'être plus qu'un guerrier
Et pour finir un corps dédaigné par les mouches ?

Chronique de l'Épée Noire

1

A la Cour de la Perle

De nouveau Elric vécut cet étrange frisson de reconnaître l'endroit qu'il abordait sans avoir souvenir d'un paysage comparable. Une brume bleu pâle planait sous des cyprès, des palmiers, des orangers et des peupliers qui inclinaient vers elle leurs verts aux mêmes tons pastel. Des prairies déferlantes çà et là révélaient la rondeur blanche d'un rocher cependant que, dans les lointains, se dressaient des sommets couronnés de neige. On aurait dit une aquarelle traitée dans les lavis les plus délicats, les touches les plus fines. Une vision de paradis totalement inattendue après l'univers insane de Falador.

Le Reine Sough gardait le silence depuis sa réponse à la question d'Elric et l'atmosphère entre eux trois s'était faite singulière. Toutefois le malaise n'aurait su arracher l'albinos à son ravissement de pénétrer dans ce monde. Il y découvrait des cieux – si c'était le

mot – semés de perles nuageuses teintées de rose et du jaune le plus subtil, et une mince colonne de fumée blanche qui montait de la terrasse d'une maison à quelque distance. La barque s'était immobilisée dans un mouillage d'eaux miroitantes, et la Reine Sough leur fit signe de débarquer.

— Allez-vous nous accompagner à la Forteresse ? s'enquit Oone.

— Elle ne sait pas. Je ne sais pas si c'est permis, dit la reine, les yeux baissés au ras du voile.

— En ce cas, je dois vous faire mes adieux. (Elric s'inclina et baisa la main douce de la femme.) Je vous remercie de votre aide, madame, et j'espère être pardonné de la grossièreté de mes manières.

— Pardonné ? Mais oui.

Elric la regarda, eut l'impression qu'elle souriait.

— Moi aussi, madame, je vous remercie. (Il y avait dans la voix d'Oone des accents presque intimes, comme pour partager un secret.) Savez-vous comment nous pourrions atteindre la Forteresse de la Perle ?

— Lui là-bas le saura. (Elle montra la maison d'où montait la fumée.) Adieu, comme vous dites. Vous pouvez la sauver. Vous seuls.

— Merci aussi de votre confiance, dit Elric.

Et ce fut d'un pas presque guilleret qu'il s'éloigna sur l'herbe drue et, avec Oone, entreprit de gagner à travers champs la construction solitaire.

— Quel soulagement d'être ici ! Quel contraste avec le Pays de la Démence !

— Si fait. (Le ton de la voleuse de songe était un rien circonspect, et sa main reposait sur la garde de sa lame.) Mais souviens-toi que la folie prend maintes formes dans tous les mondes.

Il ne laissa cette prudence gâcher sa joie, déterminé qu'il était à refaire le plein de ses énergies en prévision de ce qui les attendait.

Oone arriva la première à la porte de la petite maison blanche pour s'y trouver en compagnie d'une paire de poulets passant au peigne fin le gravier de la cour, d'un vénérable chien qui, à l'attache devant son tonneau, leva vers eux un museau grisonnant, comme pour sourire, et de deux chats au poil court et argenté qui en effectuaient la toilette minutieuse, posés sur le rebord du toit juste

au-dessus du linteau. La voleuse de songes frappa ; presque aussitôt la porte s'ouvrit sur un beau jeune homme à la tête encapuchonnée dans un burnous élimé qui drapait aussi ses épaules et laissait paraître une gandoura brun clair à manches longues. Il semblait ravi d'avoir de la visite.

— Soyez les bienvenus, dit-il. Je me présente : Chamog Borm, actuellement en exil. M'apportez-vous des bonnes nouvelles de la Cour ?

— Je crains que nous ne soyons porteurs d'aucune sorte de nouvelles, dit Oone. Nous sommes étrangers à ce pays, en quête de la Forteresse de la Perle. Est-ce encore loin d'ici ?

— Elle se dresse au cœur et centre de ces montagnes. (Sa main désigna les blancs sommets d'un geste plein de grâce.) Mais vous prendrez bien quelque chose.

Ce nom et cette allure peu banale amenèrent Elric à fouiller dans sa mémoire et à chercher ce qui lui était là si familier. D'autant que ce souvenir rebelle, il en avait la certitude, n'était pas très vieux.

Dans la fraîcheur de son logis, Chamog Borm leur prépara une infusion. Il semblait tirer fierté de ses talents domestiques et, de toute évidence, n'avait rien d'un simple campagnard. Un coin de la pièce était occupé par une impressionnante panoplie de riches armures à l'acier damasquiné d'or et d'argent, un casque surmonté d'une haute pointe et celle-ci décorée d'un enchevêtrement de serpents et de faucons se livrant un combat sans merci. Il y avait là des lances, un long cimenterre, des dagues... bref, des armes et harnois de toute sorte.

— Etes-vous guerrier de votre état ? s'enquit Elric en dégustant à petites gorgées l'aromatique et brûlant breuvage. Ces pièces sont de toute beauté.

— Je fus jadis un héros, répondit tristement Chamog Borm, avant d'être banni de la Cour de la Perle.

— Banni ? (Oone restait songeuse.) Sur quel motif ?

Chamog Borm baissa les yeux.

— On invoqua ma couardise. Mais j'estime n'avoir pas été coupable, seulement victime d'un enchantement.

Et voilà qu'Elric se rappelait où il avait entendu ce nom. Lors de son arrivée à Quarzhasaat, dans le délire de la fièvre, il avait erré sur la place du marché, prêtant une oreille aux histoires que narraient

les conteurs. Trois pour le moins traitaient Chamog Borm, ultime preux chevalier de l'Empire d'avant les sables, héros de légende entouré d'une vénération unanime, jusque sous les tentes nomades. Elric n'en était pas moins persuadé que Chamog Borm avait vécu – si son existence était autre que mythique – au bas mot un millénaire auparavant !

— De quoi étiez-vous accusé ? lui demanda-t-il.

— J'ai échoué à sauver la Perle, laquelle est désormais prisonnière d'un charme qui nous condamne à d'éternelles souffrances.

— Un charme de quel ordre ?

— Notre monarque et bon nombre de ses gens se sont trouvés dans l'impossibilité de quitter la Forteresse. C'était à moi de les libérer. Or, je n'ai fait qu'aggraver le sortilège. Et mon châtement est le contraire du leur. Ils n'en peuvent sortir. Moi, je n'y peux rentrer.

Sur chaque phrase, il avait sombré plus profond dans sa mélancolie.

Toujours sous le coup de cette conversation avec un personnage que la mort depuis des siècles aurait dû prendre, Elric n'avait pas grand chose à dire. Rien en revanche ne semblait faire mystère pour Oone qui, d'un geste, marqua au jeune homme sa sympathie.

— Peut-on y trouver la Perle ? s'enquit Elric, pensant au pacte avec le Seigneur Gho, au supplice et à la mort d'Anigh, aux prédictions de la voleuse de songes.

— Evidemment ! (La surprise de Chamog Borm sautait aux yeux.) Certains pensent qu'elle règne sur l'ensemble de la Cour, voire sur le monde.

— En fut-il toujours ainsi ? demanda Oone presque en un murmure.

— Je vous ai dit que non.

Il les regarda tous deux comme s'il avait affaire à des demeurés. Puis s'absorba dans la contemplation du sol, de son déshonneur et de son humiliation.

Il y eut un silence qu'Oone rompit.

— Nous avons l'espoir de la libérer. Nous accompagnerez-vous pour nous aider dans cette entreprise ?

— Je ne puis être d'aucune utilité, Elle n'a plus confiance en moi. J'ai été exilé. Mais je peux vous laisser mon harnois et mes armes, si bien qu'une part de moi, au moins, continuera de se battre pour elle.

— Merci, dit Oone. Votre âme est généreuse.

Chamog Borm s'anima quelque peu en les aidant à faire leur choix dans son arsenal. Plastron et jambarts semblaient avoir été forgés pour Elric ; de même pour le casque. A Oone, on trouva un élément similaire dont on n'eut qu'à resserrer les courroies pour l'ajuster à ses mensurations légèrement inférieures. Ils étaient presque sosies dans leur nouvelle armure et cela fit une fois de plus vibrer quelque chose en Elric, un profond sentiment de satisfaction qu'il cernait mal mais accueillait avec gratitude. L'armure ne lui apportait pas seulement la sécurité mais une perception totale de son énergie intérieure, d'une force qui pouvait s'avérer décisive dans la confrontation future. Oone l'avait averti des dangers plus subtils qui les attendaient à la Forteresse de la Perle.

Les présents de Chamog Borm se poursuivirent sous la forme d'une paire de coursiers gris qu'il ramena de leur étable à l'arrière de la maison.

— Ce sont Taron et Tadia, frère et sœur d'une même portée. Ils n'ont jamais été séparés. Je les ai montés, jadis, dans la bataille. Jadis, quand j'ai pris les armes contre le Glorieux Empire. Et c'est aujourd'hui le dernier Empereur de Melniboné qui va chevaucher à ma place pour accomplir mon destin et mettre fin au siège de la Forteresse de la Perle.

— Vous me connaissez ?

Les yeux de l'albinos se rivèrent dans ceux du jeune homme, y cherchant quelque arrière-pensée, on même de l'ironie, mais il n'en trouva rien dans ce regard qui ne déviait pas.

— Un héros connaît ses pairs, Prince Elric. (Et la main de Chamog Borm vint saisir l'avant-bras d'Elric, traditionnelle marque d'amitié des gens du désert.) Puissiez-vous acquérir tout ce que vous souhaitez, et dans l'honneur. Vous aussi, Dame Oone. Il n'est de courage qui surpasse le vôtre. Adieu.

Et, du toit de sa petite maison, l'exilé les regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue.

Les majestueuses montagnes, maintenant toutes proches, se refermaient presque autour d'eux quand ils y découvrirent le blanc

ruban d'une large route. La lumière était celle d'un après-midi de fin d'été. Elric ne savait toujours pas ce qui les dominait, ciel ou voûte lointaine d'une vaste caverne, le soleil n'y étant nulle part décelable. Le Royaume du Songe étirait-il à l'infini cette enfilade de contrées souterraines ou la carte qu'en avaient dressée les confrères d'Oone et d'Alnac était-elle exhaustive ? Allaient-ils franchir ces sommets, traverser des terres anonymes puis progresser de porte en porte une seconde fois et, au terme de leur voyage, retomber sur le Pays-des-Rêves-en-Commun ? Allaient-ils y retrouver Jaspar Colinadous, attendant avec son chat là où ils l'avaient laissé ?

La route, quand ils l'atteignirent, se révéla de marbre pur, mais les sabots de leurs chevaux, ferrés de main d'artiste, n'y dérapèrent pas une seule fois. L'écho de leur galop commença de se propager dans la trouée alors que des bandes de gazelles et de mouflons se détournaient momentanément de leur pâture pour les regarder passer, deux cavaliers d'argent sur des coursiers d'argent montant livrer bataille aux forces qui avaient pris le pouvoir à la Forteresse de la Perle.

— Tu avais une meilleure compréhension que moi de ces gens, dit-il à Oone alors que la route amorçait son ascension en lacets vers le centre de la chaîne et que la lumière était déjà plus froide, le ciel d'un gris d'émail, dur et brillant. As-tu idée de ce que nous pouvons nous attendre à trouver là-haut ?

Elle secoua la tête, au regret de répondre par la négative.

— C'est comme on suit le fil d'un message codé sans savoir ce que les mots recouvrent, lui dit-elle. Je constate simplement que la force est assez puissante pour bannir un héros de l'envergure de Chamog Borm.

— Je ne connais que sa légende, et encore, ce que j'en ai entendu sur le marché aux esclaves de Quarzhasaat.

— La Sainte Fille a eu recours à lui dès qu'elle a pris conscience d'être soumise à un nouvel assaut. Du moins, je le crois. Elle ne pensait pas qu'il pût décevoir ses espérances, mais toujours est-il que, de quelque manière, il a empiré les choses. Elle s'est sentie trahie et l'a exilé sur les confins du Pays Sans Nom, peut-être pour y accueillir d'éventuels sauveteurs et leur prêter assistance. C'est sans nul doute ce qui nous a valu d'être gratifiés de tout l'attirail du

héros, pour que nous puissions autant que lui nous comporter comme tels.

— Mais notre connaissance de ce monde est beaucoup plus réduite. Comment pourrions-nous réussir là où il a échoué ?

— Peut-être à cause de notre ignorance, dit-elle. Et peut-être pas. Je ne puis te répondre, Elric. (Elle rapprocha sa monture et, se penchant de côté sur sa selle, déposa un baiser sur le peu de joue que le heaume acceptait d'exposer.) Sache seulement que jamais je ne la trahirai... pas plus que toi – si je puis l'éviter. Mais si je devais trahir un des deux, je suppose que ce serait toi.

Elric tourna vers elle un regard ébahi.

— Peut-on en discuter ?

Elle haussa les épaules, puis soupira.

— Je n'en sais rien. Regarde. Je crois que nous avons atteint la Forteresse de la Perle.

C'était comme un palais taillé dans l'ivoire plus fin. Blanc contre le ciel d'argent, il soulevait au-dessus des neiges de la montagne une vaste multitude de minces hélicoïdes, de tours d'où naissaient des tourelles, de coupoles et de mystérieuses structures qui semblaient presque avoir été figées dans leur envol. C'étaient des enchevêtrements de ponts et passerelles, d'escaliers de toute espèce, de balcons et jardins suspendus affectant toute la gamme des tons pastel, débordant qu'ils étaient de milliers de fleurs, de buissons, de masses de verdure, d'arbres et d'arbustes, tous différents. Au cours de ses pérégrinations, Elric n'avait vu qu'un endroit comparable : sa ville natale, Imrryr. Mais devant la complexe austérité de cet édifice, la Cité qui Rêve avait quelque chose de l'opulence prosaïque, de l'exotisme de pacotille d'une simple fantaisie architecturale.

Alors qu'ils s'avançaient vers elle sur la chaussée de marbre, Elric se rendit compte que la forteresse n'était pas d'un blanc pur mais que s'y mêlaient des nuances de bleu, d'argent, de gris, parfois une pointe de vert ou de jaune, et il se demanda si elle n'avait pas été ciselée dans la masse d'une seule et gigantesque perle. Bientôt ils en eurent atteint l'unique porte, une énorme ouverture circulaire protégée par des hermes qui jaillissaient de ses quatre quadrants pour se rejoindre au centre. Grandiose était la forteresse, mais son entrée même suffisait à leur donner l'impression d'être des nains.

L'albinos ne vit rien d'autre à faire que crier :

— Au nom de la Sainte Fille, ouvrez ! Nous sommes venus livrer bataille à ceux qui céans tiennent son âme captive !

Et ses mots résonnèrent entre les tours de l'édifice, entre les pics déchiquetés qui formaient la toile de fond, puis ils parurent se perdre dans les hauteurs insondables de la caverne. Au-delà du monumental porche circulaire, il entrevit dans l'ombre un mouvement écarlate qui aussitôt s'y résorba. Un délicieux parfum se répandit, mêlé à cette étrange senteur océane qui les avait frappés dès l'abord du Pays Sans Nom.

Puis les grilles s'écartèrent – si vite qu'elles parurent se fondre – et ils virent face à eux un cavalier dont le gloussement dénué d'humour ne les surprenait plus.

— Il fallait qu'il en soit ainsi, je pense, dit le Guerrier de la Perle.

— Refaites alliance avec nous, Guerrier de la Perle, lança Oone avec toute l'autorité dont Elric la savait capable. C'est là ce qu'elle souhaite !

— Non. Elle ne veut pas être trahie. Vous devez vous dissoudre. Maintenant ! Maintenant !

Rejetant la tête en arrière pour hurler ces derniers mots, il ressembla furieusement à un chien enragé.

Elric tira du fourreau une lame qui répandit la même lumière argentée que celle du Guerrier de la Perle. Oone suivit son exemple, avec un geste plus réticent.

— Laissez-nous passer, Guerrier de la Perle.

— Il n'en sera rien ici ! Je veux votre liberté.

— Elle l'aura ! intervint Oone. Notre liberté n'est pas à vous, à moins qu'elle ne vous l'accorde.

— Elle dit que j'en dispose. Ainsi sera-t-il. Ainsi !

L'étrange conversation échappa totalement à l'albinos, qui choisit ne pas s'y attarder. Il lança en avant sa cavale, l'éblouissante épée haut brandie. L'équilibre de cette lame, la sensation familière de la poignée dans sa main firent qu'il y vit un moment la contrepartie naturelle de son épée runique. Avait-elle été forgée par la Loi pour en servir les fins comme Stormbringer par le Chaos pour servir les siennes ?

Le Guerrier de la Perle s'esclaffa et ses yeux hideux s'écarquillèrent. La mort était en eux. La mort du monde. La lance habituelle s'abaissa. Elric en vit la pointe bicornue encroûtée de

vieux sang, puis la vit droit sur ses yeux et se rejeta de côté, portant un premier estoc et sentant plus de résistance qu'il n'en avait jamais senti auparavant. Le Guerrier de la Perle semblait s'être rechargé en énergie depuis leur dernière rencontre.

— Ame ordinaire !

Les lèvres s'étaient tordues sur l'insulte, la pire qu'il pût manifestement concevoir. Et il se remit à glousser, cette fois parce qu'Oone se ruait sur lui, l'épée tendue à bout de bras, la lance en position de jet suspendue à hauteur d'oreille sur l'autre poing, les rênes entre les dents. Puis lame et lance touchèrent au même instant le Guerrier de la Perle et le plastron se creusa, se craquela comme la carapace d'un crustacé géant et se perça sous l'épée.

Elric s'émerveilla de cette technique qu'il voyait mise en œuvre pour la première fois. Et qui avait forcément réclamé d'Oone concentration et coordination des énergies à un niveau proprement incroyable. C'était un fait d'armes dont on parlerait autour des bivouacs dans les mille ans à venir, et beaucoup périraient en tentant de le reproduire.

La lance s'était chargée de percer l'armure, l'épée de compléter son action. Pas vraiment toutefois : le Guerrier de la Perle n'était pas mort.

Il gémissait, poussait des petits cris, s'empêtrait dans ses mouvements, son épée s'éleva comme pour protéger sa poitrine contre un coup déjà porté. Son grand cheval se cabra, les naseaux palpitant de fureur. Oone détourna sa monture. Sa lame s'était rompue dans le corps du guerrier. Elle tendit une main vers un second trait, l'autre vers sa dague.

Lance braquée sur le plastron étoilé, Elric repartit à l'assaut, espérant réitérer la manœuvre, mais l'ivoire dévia la pointe de sa lame. Il perdit l'équilibre assez longtemps pour que le Guerrier de la Perle en tirât parti. La longue épée s'abattit sur l'armure de l'albinos, dans une clameur d'acier qui emplit son heaume d'une cacophonie de résonances, dans une gerbe d'étincelles. Il s'effondra sur l'encolure de sa cavale, à peine capable de bloquer le coup suivant. Le Guerrier de la Perle poussa un grand cri, ses yeux s'écarquillèrent encore et sa bouche, rougeur béante, exhala une brume infecte cependant que le sang bouillonnait entre plastron et gorgerin. Il bascula vers Elric qui découvrit la hampe d'une lance

pointant à l'endroit précis où la voleuse de rêve avait fracassé l'armure.

— Cela ne saurait durer, hurla la créature. (C'était une menace.)
Je ne peux pas !

Puis il se tassa, roula au bas de sa monture et s'abattit dans un cliquetis de vieux os sur les dalles de la cour. Derrière lui, une fontaine ornementale figurant un figuier lourd de fruits commença de cracher son eau qui bientôt, débordant du bassin, étira sa flaque vers le corps. Elle le toucha et le cheval abandonné se mit à hennir et, dans ces stridences démentes, à tourner en rond, à se cabrer, l'écume aux lèvres, et enfin à bondir pour franchir la porte au galop et disparaître sur la route de marbre.

Elric retourna le cadavre pour s'assurer qu'il n'y restait aucun signe de vie et inspecter l'état de l'armure. La stratégie d'assaut de son amie le remplissait toujours d'admiration.

— C'est là un spectacle auquel il ne m'a jamais été donné d'assister, dans une carrière où j'ai pourtant eu pour ennemis ou alliés les guerriers les plus célèbres.

— Les talents d'un voleur de songes doivent être diversifiés, dit-elle, pour prendre acte du compliment. Ce genre de tactique me vient de ma mère qui était une femme bien plus rompue aux arts du combat que je ne le serai jamais.

— Était-ce une voleuse de songes ?

— Non, répondit Oone, distraite de lui par l'attention qu'elle portait à son épée désormais inutile. (Elle ramassa celle du Guerrier de la Perle.) C'était une reine.

Elle soupesa la longue lame, l'adopta et se débarrassa de l'autre. Comme elle était un peu trop large pour entrer dans son fourreau, elle se la passa négligemment dans la ceinture et décrocha l'étui ouvragé qui alla rejoindre au sol ce qui restait de sa vieille compagne. Sol présentement inondé ; ils avaient de l'eau jusqu'aux chevilles et leurs chevaux n'aimaient pas ça.

Les menant par la bride, ils franchirent une ouverture en forme de cœur et débouchèrent dans une autre cour, également pourvue de sa fontaine, mais moins gênante puisque à sec. Comme maints détails de la forteresse, elle semblait avoir été sculptée dans l'ivoire et représentait des hérons stylisés dont les becs dressés convergeaient au-dessus de leurs têtes au centre exact du bassin. Le

tout rappelait vaguement à Elric l'architecture de Quarzhasaat mais sans la décadence, sans cette aura d'antiquité sénile qui flottait sur maints quartiers de la cité des sables. La forteresse était-elle l'œuvre d'ancêtres des actuels Seigneurs quarzhasaatim, du Conseil des Six Plus l'Autre ? Cette ville perverse avait-elle, dans un passé plusieurs fois millénaire, acculé l'un de ses souverains à la quitter pour se réfugier dans le Royaume du Songe ? Était-ce ainsi que la légende de la Perle avait touché Quarzhasaat ?

Les cours succédèrent aux cours, chacune d'une beauté incomparable à sa manière, au point qu'Elric en vint à se demander si ce chemin obligé ne les entraînait pas tout bonnement de l'autre côté de la forteresse.

— Pour un édifice d'un tel gigantisme, il est passablement sous-peuplé, fit-il remarquer.

— Nous n'allons plus tarder à en voir les habitants.

Ils suivaient maintenant la spirale montante d'un escalier vers un énorme dôme. Si austères que fussent l'atmosphère, et le décor de ce palais, Elric ne sentait nulle froideur dans son architecture. Il avait là quelque chose de presque organique, comme pétri de chair ultérieurement pétrifiée.

Toujours accompagnés de leurs montures jumelles, leurs pas désormais feutrés sur l'opulence d'un sol de haute laine, ils longèrent vestibules et corridors aux murs tendus de tapisseries, émaillés de mosaïques où étaient représentés non des êtres vivants mais des figures géométriques.

— Je crois que nous touchons au cœur de la forteresse, dit Oone. Sa voix n'était plus qu'un chuchotement, comme si elle craignait d'être entendue, alors qu'ils n'avaient vu personne. Par-delà de hautes colonnes son regard se porta sur une enfilade de pièces que le soleil semblait baigner de l'intérieur. Elric suivit ce regard et crut voir un tissu bleu flottant un fugitif instant dans l'embrasure d'une porte avant de s'y évanouir.

— Qui était-ce ?

— Tout est pareil, se murmura Oone. Tout est pareil.

Elle dégaina, néanmoins, et fit signe à Elric de l'imiter.

Ils pénétrèrent dans une nouvelle cour. Ouverte sur le ciel apparemment. Le même ciel gris qu'ils avaient trouvé dans les montagnes, encadré par un étagement de galeries, vertigineuse

superposition où l'albinos crut voir des visages qui le regardaient. Alors un liquide s'abattit sur lui et il manqua inhaler la nauséuse et rouge substance qui maintenant lui ruisselait sur le corps. Chaque niveau en déversait sur lui ; déjà il s'enfonçait jusqu'aux genoux dans ce qui semblait être du sang humain. Il entendit marmonner au-dessus de lui, un rire étouffé ; un pleur.

— Cessez ! hurla-t-il, courant maladroitement se réfugier sous les arcades, au bord du vaste puits de lumière. Nous sommes ici pour parlementer. Nous ne voulons que la Sainte Fille ! Rendez-nous son esprit et nous vous laissons !

N'ayant obtenu d'autre réponse qu'une nouvelle averse de sang, il tira sa cavale vers la porte suivante. Une grille la fermait. Il s'y arc-bouta, tenta de la dégondrer en la soulevant, puis se jeta sur elle dans le même but. Oone le rejoignit. Elle essuya le liquide qui poissait ses longs doigts puis palpa l'embrasure, y trouva quelque type de verrou. La grille s'ouvrit avec lenteur, presque à contrecœur, mais elle s'ouvrit.

Oone tourna vers Elric un large sourire.

— Comme la plupart des mâles, vous devenez une vraie brute quand vous vous affolez.

— Avais-je idée, madame, d'avoir à trouver un tel moyen d'ouvrir cette porte ? rétorqua Elric, froissé par le sarcasme.

— Envisage à l'avenir l'existence de ce genre de choses, et tes chances de survie dans cette forteresse ne s'en porteront pas plus mal.

— Pourquoi n'ont-ils pas accepté d'ouvrir des pourparlers ?

— Sans doute parce qu'ils ne nous croient pas disposés à négocier. (Puis elle ajouta :) En fait, je me borne à des conjectures sur leur logique. Chaque voleur de songes vit sa propre aventure. Viens.

Elle le précéda le long d'une série de bassins. L'eau en était chaude, à en juger par le voile de vapeur qui en montait, mais ces thermes – l'endroit y ressemblait – étaient vides de baigneurs. Puis Elric crut déceler des mouvements dans les profondeurs – des poissons peut-être. Il se pencha pour mieux voir. Oone le tira en arrière.

— Je croyais t'avoir prévenu. De ta curiosité peut très bien résulter ta perte et la mienne.

Il y eut dans le bassin comme un battement de nageoires, des bulles crevèrent à la surface, puis plus rien. Et d'un seul coup, murs et sol se mirent à trembler, l'eau à bouillonner. Alors que leurs chevaux s'ébrouaient de terreur, menaçant de perdre l'équilibre, des crevasses s'ouvrirent entre les dalles de marbre. L'une d'elles faillit engloutir Elric. C'était comme si un séisme venait de frapper ces montagnes. Pourtant, alors qu'ils se hâtaient de gagner la galerie suivante, laquelle donnait sur une paisible pelouse, toute trace du tremblement de terre disparut soudain.

Un homme s'avancait vers eux. Son port évoquait celui de la Reine Sough, mais il était moins grand, d'un âge plus avancé : une barbe chenue se répandait sur l'or tissé de sa tunique. Il tenait un plateau, et deux sacs de cuir y reposaient.

— Reconnaissez-vous l'autorité de la Forteresse de la Perle ? Je suis le sénéchal de ces lieux.

— De qui êtes-vous le serviteur ?

Le ton de la question n'était pas exempt de brusquerie. Elric avait toujours sa lame à la main et ne faisait aucun effort pour dissimuler qu'il était prêt à s'en servir.

Le sénéchal eut l'air perdu.

— De la Perle, bien sûr. C'est ici la Forteresse de la Perle.

— Qui règne céans, vieil homme ? demanda Oone sans équivoque.

— La Perle, vous ai-je dit.

— N'est-il personne qui la tienne sous sa coupe ? s'étonna Elric.

— Plus maintenant, messire. Veuillez donc prendre cet or et vous en aller. Nous n'avons nul désir de gaspiller plus longtemps sur vous une énergie que nous sentons faiblir sans qu'elle soit pour autant épuisée. Je pense que vous allez bientôt vous dissoudre.

— Nous avons triomphé de tous vos défenseurs, dit Oone. Pourquoi voudrions-nous votre or ?

— Ne convoitez-vous pas la Perle ?

Avant qu'Elric pût répondre, Oone lui imposa d'un geste le silence.

— Nous ne sommes venus que pour libérer la Sainte Fille.

Le sénéchal sourit.

— C'est ce qu'ils ont tous dit, mais c'était la Perle qu'ils voulaient. Je ne puis vous croire, madame.

- Comment vous prouver notre bonne foi ?
- Impossible. Nous connaissons déjà la vérité.
- Traiter avec vous est pour nous sans intérêt, messire sénéchal.

Si vous servez la Perle, qui la Perle sert-elle ?

- L'enfant, je pense.

Un pli barra son front. La question l'avait troublé dans sa simplicité. L'admiration d'Elric pour les talents de la voleuse de songes grimpa encore d'un cran.

- Voyez-vous, reprit Oone, nous pouvons vous aider. L'âme de l'enfant est captive, et vous ne l'êtes pas moins tant qu'il en est ainsi.

Le sénéchal tendit de nouveau les sacs d'or.

- Prenez ceci et laissez-nous.

— Nous n'avons pas le droit, je pense, lui répondit Oone d'une voix ferme. (Et, menant sa monture, elle entreprit de contourner le vieillard.) Viens, Elric.

L'albinos hésita.

- Ne devrions-nous pas poursuivre nos questions ?

- Il ne saurait y répondre.

Un sac dans chaque main, entravé par leur poids, le sénéchal se précipita vers elle. Le plateau abandonné tomba à terre avec un grand bruit.

- Elle ne l'est pas ! Ça va faire mal ! Cela ne peut être ! Souffrance en sortira ! Souffrance !

Elric eut pitié de cet homme.

- Oone. Nous devrions l'écouter.

Elle s'y refusa.

- Viens. Ton devoir t'y oblige.

Il avait appris à s'en remettre à elle et passa sans s'arrêter devant le vieillard qui se rouait de coups avec ses sacs d'or, gémissait, les joues noyées de larmes qui roulaient dans sa barbe. Cette action-là exigeait une autre espèce de courage.

Une nouvelle porte monumentale leur apparut, toute de mosaïque et d'ivoire guilloché, l'arche soulignée de baguettes d'argent, de jade et d'émail bleu. Deux vantaux massifs de bois sombre aux ferrures d'airain, cloutés d'airain barraient la route.

Pas pour Oone. Sa main se tendit en douceur vers les portes, ses doigts s'y placèrent et, progressivement, comme la grille, elles commencèrent de s'écarter. Derrière, il y eut un bruit à peine

audible, comme une plainte. Puis les battants s'ouvrirent de plus en plus grand jusqu'à être complètement rabattus sur leurs charnières.

Elric, un moment, resta submergé par ce qu'il voyait.

Une radiance d'or gris baignait la vaste salle ainsi révélée. Elle émanait d'une colonne, haute comme un homme de belle taille et surmontée d'un globe au centre duquel brillait une perle énorme, presque aussi grosse que le poing d'Elric. Des marches montaient de tous côtés vers la colonne, et, au bas de ces courtes volées, l'albinos vit des rangées... de statues ? Non, d'hommes, de femmes et d'enfants, dans des costumes très divers où néanmoins prédominaient les styles en honneur à Quarzhasaat et dans les clans nomades.

Le vieillard déboula derrière eux en chancelant.

— Ne lui faites pas de mal !

— Nous nous défendons, messire sénéchal, lui dit Oone sans se retourner. C'est, venant de nous, le seul savoir dont vous ayez besoin.

Lentement, menant toujours leurs coursiers d'argent par la bride, l'épée d'argent toujours au clair dans l'autre main, l'argent des harnois et des heaumes accrochant à présent l'éclat de la perle et s'en trouvant rehaussé d'un subtil orient, ils pénétrèrent dans le saint des saints.

— Ce n'est pas à détruire. Ce n'est pas à défaire. Ce n'est pas à piller.

Elric frémit en entendant la voix. Son regard traversa l'immensité de la salle et ce qu'il vit là, contre les murs qui la bornaient, c'était bien le Guerrier de la Perle avec son armure craquelée, engluée de sang, son visage fondu en une atroce et unique meurtrissure, ses yeux qui semblaient tour à tour s'éteindre et s'embraser. Qui de temps à autre étaient ceux d'Alnac.

Les paroles suivantes du guerrier touchèrent au pathétique :

— Je ne puis vous combattre. Je ne puis désormais.

— Nous ne sommes pas céans pour nuire, répéta Oone, mais pour vous libérer.

Un mouvement se fit dans les statues factices. Une femme aux voiles bleus s'en détacha. Des larmes perlaient aux yeux de la Reine Sough.

— Vous vous êtes équipés ainsi ? (Elle montra les lames, les chevaux, les armures.) Mais nos ennemis ne sont pas là.

— Ils ne sauraient tarder, madame, dit Oone. Je crois qu'ils arriveront bientôt.

Toujours aussi déconcerté, Elric se retourna, comme s'il s'attendait à trouver derrière lui leurs adversaires. Puis il se porta vers la Perle au Cœur du Monde, juste pour admirer de plus près la merveille. Aussitôt les silhouettes s'animèrent, lui barrant la route.

— Vous allez la voler !

Le cri du vieil homme avait jailli plus misérable que jamais, plus tragique d'impuissance.

— Non, telle n'est pas notre intention. Vous devez le comprendre. (La voix d'Oone s'était faite pressante.) Raïk Na Seem nous a envoyés à sa recherche.

— Elle n'a rien à craindre. Dites-lui qu'elle est en sécurité.

— Faux. Elle va bientôt se dissoudre. (Oone tourna son regard vers la foule murmurante.) Elle est séparée, dédoublée comme nous. La Perle en est la cause.

— C'est une ruse, dit la Reine Sough.

— Une ruse, reprit en écho le Guerrier de la Perle, puis un gloussement frêle monta de sa gorge ravagée.

— Une ruse, dit le sénéchal qui tendit ses sacs d'or.

— Nous ne sommes rien venus voler. Nous sommes venus défendre. Regardez !

Oone fit un grand geste circulaire avec sa lame pour leur montrer ce qu'à l'évidence ils n'avaient encore vu.

Surgissant des murs, les mains garnies de tout ce qu'il était possible de concevoir en matière d'armes, c'était la soldatesque encapuchonnée, tatouée de Quarzhasaat. Les Aventuriers Magiciens.

— Nous ne pouvons les combattre, dit tranquillement Elric à son amie. Ils sont trop nombreux.

Et à la mort il s'apprêta.

Massacre dans la forteresse

Puis Oone enfourcha sa monture d'argent et leva haut l'argent de sa lame.

— Fais comme moi, Elric ! cria-t-elle avant de lancer l'étalon dans un petit galop et de faire rouler dans la salle le tonnerre des sabots.

Résolu à mourir avec courage, même en cet instant d'apparente victoire, Elric sauta en selle à son tour, prit une lance dans la même main que les rênes et, l'épée déjà emportée dans des moulinets, chargea les assaillants.

Il dut attendre de les voir s'agglutiner autour lui, menaçante forêt de haches, de masses d'armes, de piques et de lames, pour saisir que l'énergique décision de sa compagne n'était pas seulement née de l'outrance du désespoir. Ces demi-ombres avaient des gestes lents, des regards vagues, trébuchant et portant des coups d'une mollesse extrême.

Le carnage en vint à l'écœurer. Il se conformait à l'exemple d'Oone, taillait et perçait, d'un côté puis de l'autre, presque automatiquement. Les têtes se détachaient des corps, tels des fruits blets ; les membres se tranchaient avec le même aisance que l'attache des feuilles sur le bâton que l'on pare ; les torses s'enfonçaient sous la moindre poussée d'une lance ou d'une épée. Le sang visqueux – du sang de mort, déjà – poissait armes et armures, et les cris avaient dans les oreilles d'Elric des résonances plus poignantes que la simple expression de la souffrance. N'eût-il juré de suivre la voleuse de songes qu'il aurait tourné bride, la laissant achever seule le travail.

Ainsi ne couraient-ils que peu de dangers alors que les guerriers voilés continuaient de se déverser des murs pour se trouver accueillis tant par l'acier que par l'astuce, acérés l'un et l'autre. Mais les courtisans qui, derrière, autour de la colonne de la Perle, ne perdaient pas une miette du combat, n'avaient manifestement pas la

moindre conscience de la faible menace à laquelle étaient confrontés les deux cavaliers d'argent vêtus.

Et puis ce fut fini. Décapités, démembrés, les corps jonchaient la salle, empilés. Elric et Oone firent trotter leurs montures hors du charnier, le visage fermé, sinistre, le cœur soulevé par leurs propres actes.

— Voilà, dit la voleuse de songes. Les Aventuriers Magiciens sont occis.

— Vous êtes d'authentiques héros !

La Reine Sough descendait les marches à leur rencontre, bras ouverts, les yeux brillants d'admiration.

— Nous sommes ce que nous sommes, dit Oone. Des combattants de mortelle engeance. Sur la Forteresse de la Perle pesait une menace que nous avons anéantie.

Ses mots s'étaient moulés dans la mélodie d'un rituel et Elric, confiant, prit plaisir à l'écouter.

— Vous, enfants de Chamog Borm, Frère et Sœur pour la Lune d'Os, Fils et Fille de l'Eau et des Vents Qui Portent Fraîcheur, Parents des Arbres...

Secoué de sanglots, le sénéchal avait lâché ses sacs d'or. De joie et de soulagement, il pleurait. Elric découvrit à quel point il ressemblait à Raïk Na Seem.

Oone avait mis pied à terre et la Reine Sough la serrait dans ses bras. Un pas traînant, un caquètement assourdi annoncèrent l'approche du Guerrier de la Perle.

— Tout ceci n'est plus pour moi. (La résignation se lisait seule dans les yeux morts d'Alnac.) L'heure est à la dissolution...

Et il bascula en avant, les bras en croix, s'aplatit sur le marbre des dalles, et nulle chair ne demeurerait de lui, rien que les os dans l'armure fracassée, si bien que sa dépouille évoquait les immangeables vestiges d'un crabe géant dont se fût repu quelque monstre marin.

Elric vit venir à lui la Reine Sough, rouvrant ses bras pour l'y serrer. Elle lui paraissait plus petite que lors de leur première rencontre, et de fait elle lui arrivait à peine au menton. Chaude fut l'étreinte et il sut qu'elle pleurait, elle aussi. Puis le voile lui glissa du visage, révélant que les années s'en étaient effacées. Au mieux, il se découvrait en présence d'une toute jeune fille.

Derrière la reine rajeunie, Oone lui souriait ; stupeur et compréhension l'envahirent de concert. Ses doigts effleurèrent ce frais visage, sentirent couler l'ondulante et familière caresse de cette chevelure, et il aspira une brusque goulue d'air.

C'était Varadia, la Sainte Fille des Bauradim, l'enfant dont il avait promis de délivrer l'esprit.

Oone le rejoignit. Sa main se posa, protectrice, sur l'épaule de Varadia.

— Maintenant, vous ne doutez plus que nous sommes vraiment vos amis ?

Varadia hocha la tête, promena autour d'elle un regard sur les courtisans qui avaient repris leur fixité.

— Le Guerrier de la Perle était le meilleur, dit-elle. Chamog Borm a déçu mes espoirs. Les Aventuriers Magiciens se sont révélés trop forts pour lui. Maintenant, je puis le rappeler de son exil.

— Nous avons combiné son énergie et la nôtre, dit Oone. Votre énergie et la nôtre. Ainsi avons-nous pu réussir.

— Nous trois ne sommes pas des ombres, dit Varadia, souriant comme sous l'effet d'une révélation. C'est cela qui nous a permis de réussir.

— Oui, Sainte Fille, cela même. Maintenant, il nous faut réfléchir aux moyens de vous ramener à la Tente de Bronze, à votre peuple. C'est que vous êtes le vaisseau de leur fierté, de leur mémoire.

— Je sais. J'avais devoir de les protéger. Je crois avoir échoué.

— Il n'en est rien, assura Oone.

— Les Aventuriers Magiciens ne risquent-ils pas de renouveler leur assaut ?

— Non, dit la voleuse de songes. Pas plus ailleurs qu'ici. Elric et moi y avons veillé.

Et, admiratif, Elric comprit que c'était Oone qui avait suscité l'apparition des Aventuriers Magiciens, convoqué ces ombres une dernière fois, et pour en démontrer la défaite.

Elle le regarda, l'avertit des yeux de n'en pas trop dire, mais il se rendait compte que tout ce qu'ils avaient combattu – hormis peut-être quelques aspects du Guerrier de la Perle et des Aventurier Magiciens – n'avait eu de réalité que dans l'univers onirique d'une enfant. Le héros de légende, Chamog Borm ne pouvait la sauver, parce qu'elle le savait irréel ; non plus que le Guerrier de la Perle,

presque entièrement issu de son imagination. Oone et lui, en revanche, étaient réels. Autant qu'elle ! Dans son rêve insondable – déguisé en Reine, cherchant de son propre aveu un pouvoir qu'elle ne savait atteindre. – elle n'avait jamais cessé de connaître la vérité. Incapable d'échapper au songe, elle n'en avait pas moins fait la différence entre ses créations et les êtres dotés d'une existence indépendante : elle, Oone, Elric. Il avait néanmoins fallu qu'Oone démontrât la possibilité de vaincre ce qui demeurerait de la menace première pour que l'enfant fut libérée.

Mais le rêve les tenait encore. L'énorme perle palpitait aussi puissamment qu'avant et la Forteresse, avec son labyrinthe de couloirs et de salles imbriquées, restait leur prison.

— Tu les comprenais, dit Elric à sa compagne. Tu savais de quoi ils parlaient. Leur langue étrange était celle de l'enfance : reflet d'une quête du pouvoir et de l'échec de cette quête. La saisie qu'un enfant peut avoir du pouvoir.

Mais de nouveau, d'un regard, Oone lui intimait le silence.

— Varadia sait à présent qu'on ne trouve jamais un tel pouvoir dans la retraite. Tout ce qu'on peut espérer obtenir en se retranchant, c'est de laisser s'entre-détruire les pouvoirs qui vous cernent ou de s'en abriter, comme on s'abrite d'un orage contre lequel on est impuissant jusqu'à ce qu'il soit passé. On n'y gagne jamais rien, sinon ses propres profondeurs. Et on est toujours obligé d'en sortir à la fin pour se mesurer au mal qui cherche à vous détruire.

Elle donnait l'impression d'être elle-même en transe, et Elric devina qu'elle récitait des leçons apprises au temps où elle s'était formée dans son art.

— Vous n'êtes pas venus voler la Perle mais me sauver de sa prison, dit Varadia dont Oone prenait les jeunes mains pour les serrer très fort dans les siennes. Est-ce mon père qui vous a envoyés à mon secours ?

— Il a requis notre aide, et de tout cœur nous la lui avons accordée, répondit Elric en rengainant enfin l'épée d'argent.

Il se sentait vaguement ridicule dans l'armure d'un héros de contes de fées et Oone perçut sa gêne.

— Tout cela va être rendu à son propriétaire, mon ami. (Elle se tourna vers Varadia.) S'il lui est permis de regagner la Forteresse, gente damoiselle ?

L'enfant eut un large sourire.

— Bien sûr !

Elle claqua dans ses mains et, sous le porche monumental, on vit s'avancer, fièrement mais toujours drapé dans la bure de l'exil, Chamog Borm qui alla s'agenouiller aux pieds de sa dame.

— Ma reine, dit-il.

Sa voix merveilleuse vibrait d'émotion.

Et d'une voix aussi vibrante (mais de chaleur et d'orgueil) l'enfant lui répondit :

— Je vous restitue votre armure et vos armes, Chamog Borm, ainsi que Tadia et Taron, vos deux coursiers jumeaux. Je vous rends votre honneur inchangé.

Bientôt Elric et Oone se furent débarrassés des armures pour n'être plus vêtus que de leurs effets ordinaires. Chamog Borm eut de nouveau sur lui l'argent damasquiné d'or de ses jambarts et de son plastron, l'argent massif et miroitant de son heaume, ses lames et lances dans leurs étuis respectifs à sa hanche et sur le flanc des montures. Des autres pièces de harnois, il fit un ballot qu'il attachait derrière la selle de sa Tadia. Enfin, il fut prêt. Derechef, il s'agenouilla.

— Quelle tâche ma reine souhaite-t-elle me voir accomplir à son service ?

Posément, Varadia lui répondit :

— Vous être libre de chevaucher où bon vous semble, preux Chamog Borm. Sachez simplement ceci : vous devez continuer de combattre le mal en quelque lieu qu'il se présente et ne plus souffrir à l'avenir que la Forteresse de la Perle soit soumise aux assauts des Aventuriers Magiciens.

— J'en fais serment.

Sur une révérence à Oone et à Elric, le fabuleux héros enfourcha sa cavale et au pas de parade quitta la Cour de la Perle, le front haut de juste superbe et de noble dessein.

Varadia était heureuse.

— Je l'ai rendu à ce qu'il était avant que je ne fisse appel à lui. Et désormais je sais que les légendes sont en elles-mêmes dénuées de

pouvoir. C'est seulement l'usage qu'en font les êtres de chair qui est source de pouvoir. Toute légende n'est que la représentation d'un idéal.

— Vous êtes une enfant d'une rare sagesse, dit Oone, admirative.

— Ne dois-je l'être, madame ? Je suis la Sainte Fille des Bauradim. (Ironie et gaieté pétillaient dans sa voix.) Ne suis-je l'Oracle de la Tente de Bronze ? (Elle baissa les yeux, prise d'une soudaine mélancolie peut-être.) Et je ne serai plus très longtemps une enfant. Mon palais va me manquer, je crois, et tous ses royaumes...

— On y laisse toujours quelque chose. (La main d'Oone se posa, réconfortante, sur l'épaule de Varadia.) Mais pour gagner beaucoup.

La Sainte Fille se retourna vers la Perle. Elric suivit son regard et s'aperçut que la cour entière avait disparu, exactement comme la foule sur le grand escalier quand le Guerrier de la Perle les avait provoqués, juste avant leur première rencontre avec Dame Sough. Il comprenait à présent que, sous cette apparence, elle les avait guidés de son mieux vers son propre salut. Elle s'était portée à leur rencontre, leur avait montré par quelles voies mettre à profit leur intelligence et leur courage pour la sauver.

Varadia montait maintenant les marches, mains tendues vers le joyau.

— Elle est à l'origine de nos malheurs, dit-elle. Qu'allons-nous en faire ?

— La détruire, peut-être, suggéra Elric.

Oone marqua son désaccord.

— Aussi longtemps qu'un trésor reste caché, les voleurs constamment le recherchent. C'est ce qui a entraîné la captivité de Varadia dans le Royaume du Songe, qui a mené vers elle les Aventuriers Magiciens. C'est pourquoi ils l'ont droguée, ont tenté de l'enlever. Le mal ne vient pas de la Perle en soi mais de la perversité qu'elle avive chez certains.

— Alors, quoi ? lui demanda Elric. Comptes-tu la négocier sur le Marché aux Songes la prochaine fois que tu t'y rendras ?

— Je le ferais peut-être si je ne jugeais cela insuffisant pour assurer la sécurité future de Varadia. Tu comprends ?

— Qu'elle reste légende et il y aura toujours des chasseurs de légende pour la traquer, c'est ça ?

— Exactement, Prince Elric. Aussi nous abstiendrons-nous de la détruire. Ici, du moins.

Réserve que l'albinos accueillit avec indifférence. Absorbé comme il l'était maintenant dans le rêve, dans la découverte des divers niveaux de réalité que comportait le Royaume du Songe, il avait tout oublié de sa quête originelle, de la menace pesant sur sa vie et sur celle du jeune Anigh à Quarzhasaat.

Oone lui rafraîchit la mémoire.

— Rappelle-toi qu'il en est à Quarzhasaat qui ne sont pas seulement tes ennemis, Elric de Melniboné, mais ceux de cette enfant, ceux de tous les Bauradim. Une autre tâche t'attend après notre retour à la Tente de Bronze.

— En ce cas, il va falloir me conseiller, Dame Oone, dit simplement Elric, car je suis novice en ces lieux.

— Je n'ai de conseil à te donner qui soit vraiment limpide. (Elle se détourna de lui, peut-être par modestie, peut-être dans l'amertume d'un regret.) Mais je puis en l'occurrence prendre une décision. Nous devons réclamer la Perle.

— Réclamer quoi ? Si j'ai bien compris, elle n'avait pas d'existence avant que les Seigneurs de Quarzhasaat n'en aient conçu l'idée que quelqu'un n'ait exhumé la légende, que les Aventuriers Magiciens se soient lancés à sa recherche.

— Mais elle en a une désormais, dit Oone. Damoiselle Varadia, me donnerez-vous la Perle ?

— Volontiers.

La Sainte Fille acheva en courant de gravir les marches, souleva le globe de son socle et le jeta au sol où les éclats de verre laiteux s'éparpillèrent, se mêlèrent aux os et à l'armure du Guerrier de la Perle. Puis son bras se tendit et elle prit l'énorme joyau comme n'importe quel enfant récupérant sa balle. Elle joua avec, jongla, ravie, n'en éprouvant plus nulle crainte.

— C'est qu'elle est très belle. Pas étonnant qu'ils la veuillent.

— Ils l'ont faite, et s'en sont servis pour vous piéger. (Oone rattrapa au vol la Perle que Varadia lui lançait.) Quel malheur que ceux qui sont aptes à concevoir une telle merveille soient prêts à de telles vilenies pour s'en emparer...

Ses sourcils se froncèrent sur le regard soudain soucieux qu'elle jeta autour d'elle.

La lumière faiblissait.

De partout naquit un bruit atroce, une plainte angoissée : déchirante clameur, hurlement de supplicié, comme si dans tout le multivers toutes les âmes tourmentées vociféraient soudain leur souffrance.

Le cri leur vrilla le crâne. Ils se bouchèrent les oreilles. Et leurs yeux s'écarquillèrent d'horreur alors que le sol entraît en éruption, cloquait et ondulait, que les murs d'ivoire de la salle avec leurs merveilleuses mosaïques, la dentelle de leurs ciselures, se mettaient à pourrir, s'effritaient, tombaient en poussière, tel du tissu dans une tombe brutalement exposée à la lumière du jour.

Puis, couvrant le vacarme, ils entendirent un rire.

Doux. Spontané. Un rire d'enfant.

Le rire d'une âme libérée. Celui de Varadia.

— Enfin, ça se dissout. Ça se dissout entièrement ! Oh, mes amis, j'ai cessé d'être esclave.

Sous l'avalanche de répugnante matière, de corruption, de liquéfaction, traversant ce séisme purulent dans lequel s'anéantissait la Forteresse de la Perle, Oone les rejoignit. Elle se hâtait mais avec prudence. Elle prit Varadia par la main.

— Pas encore ! C'est trop tôt ! Nous risquons de nous dissoudre avec le reste !

Elle fit signe à Elric de prendre l'autre main et ils entraînèrent l'enfant hors de la salle dans la pénombre hurlante des couloirs zigzagants, franchissant des cours dont les fontaines crachaient maintenant des flots d'ordures, longeant des murs qui se révélaient construits de chair si avancée qu'à peine les avaient-ils dépassés, il n'en restait rien. Puis Oone les fit courir jusqu'à ce qu'ils fussent vue de la grande entrée circulaire.

Leurs pieds foulèrent la chaussée de marbre blanc. Un pont s'ouvrait devant eux. Oone y traîna presque les deux autres, courant aussi vite qu'elle le pouvait, avec la Forteresse de la Perle qui, derrière, se résorbait dans le néant, hurlant et rugissant comme une bête à l'agonie.

Le pont donnait l'impression d'être infini. Aussi loin que portait le regard d'Elric, nulle extrémité n'était visible. Il y eut pourtant un moment où la voleuse de songes s'arrêta de courir, leur permit de marcher tranquillement jusqu'à la porte qu'ils venaient d'atteindre.

C'était une arche taillée dans un bloc de grès rouge, ornée de carreaux de céramique à l'agencement géométrique et de fresques représentant des gazelles, des léopards et des chameaux sauvages. Elle avait quelque chose de presque banal après tant de seuils monumentaux. Elric n'en frémit pas moins à l'instant de s'y engager.

— J'ai peur, Oone.

— De ta nature mortelle, je pense. Mais ton courage est grand, Prince Elric. Je t'en supplie, fais-en usage.

Il domina ses terreurs. Ferme et rassurante fut sa prise sur la main de l'enfant.

— Ne rentrons-nous pas chez nous ? dit la Sainte Fille. Qu'y a-t-il là-bas que vous redoutiez de trouver, Prince Elric ?

Il pencha sur elle un visage souriant, heureux qu'elle lui eût posé cette question.

— Pas grand-chose, Damoiselle Varadia. Rien d'autre que moi-même, peut-être.

Ensemble ils pénétrèrent sous la voûte.

3

Festivités à l'Oasis Fleur d'Argent

Reprenant conscience au côté de l'enfant toujours endormie, Elric fut surpris de se sentir aussi frais et dispos. La crosse qui leur avait permis de prendre substance dans le Royaume du Songe enserrait toujours leurs deux mains jointes et, portant son regard au-delà de la Sainte Fille, Elric vit Oone qui remuait.

— Vous avez échoué, donc ?

La voix de Raïk Na Seem était lourde de tristesse résignée.

— Comment ?

Oone s'était redressée en sursaut. Elle aussi regardait Varadia. Et ils en virent le teint qui reprenait son lustre normal et ses yeux qui s'ouvraient pour se fixer sur le père anxieux penché sur elle. Elle

sourit. Ce sourire spontané, naturel qu'Oone et l'albinos connaissaient déjà si bien.

Et l'aîné des Bauradim fondit en larmes. Il pleura comme le sénéchal de la Cour de la Perle, pleura de soulagement, pleura de joie. Il prit sa fille dans ses bras et resta interdit de parole tant le bonheur occupait son cœur. Tout ce qu'il put faire fut tendre une main vers ses amis, l'homme et la femme qui étaient entrés dans le Royaume du Songe pour libérer l'âme de son enfant, de là où elle s'était échappée pour fuir les maléfices des mercenaires du Seigneur Gho.

Ils touchèrent cette main, puis quittèrent la Tente de Bronze. Ensemble ils s'enfoncèrent dans le désert et là s'y tinrent face à face, se regardèrent dans les yeux.

— Nous avons un rêve en commun désormais, dit Elric. (Douce était sa voix, nourrie d'affection.) Ce sera un bon souvenir, Oone.

Elle lui prit le visage entre ses mains.

— Tu es sage, Prince Elric, et tu as du courage, mais il te manque une certaine forme d'expérience de tous les jours. J'espère que tu finiras par l'acquérir.

— C'est pourquoi j'erre en ce monde, pourquoi j'ai laissé mon cousin Yyrkoon me remplacer sur le Trône de Rubis. Je suis conscient de plus d'une faiblesse en moi.

— Je suis heureuse que nous ayons rêvé ensemble.

— Celui que tu aimais est mort, non ? Je suis heureux si j'ai pu adoucir la douleur de cette perte.

Elle parut interloquée, puis son front s'éclaircit.

— Ah ! Tu parles d'Alnac ? J'avais beaucoup d'affection pour lui mais c'était plus un frère qu'un amour.

L'embarras saisit Elric.

— Excuse-moi.

Elle leva les yeux vers le ciel. La Lune de Sang n'était pas encore passée, inondait le sable de sa rutilance, en faisait chanter le bronze poli de la tente où Raïk Na Seem accueillait le retour de sa fille.

— Dans le sens où tu l'entends, je n'ai pas l'amour facile. (Chargée de sens était sa voix. Elle soupira.) As-tu toujours l'intention de retourner à Melniboné vers ta promesse ?

— C'est mon devoir. Je l'aime. Et ma place est à Imrryr.

— Doux devoir !

Evident sarcasme sur lequel d'un ou deux pas elle s'éloigna, les yeux rivés au sol, les pouces dans la ceinture, bottant des cailloux carmins comme des caillots de sang.

Trop longtemps Elric s'était endurci contre les souffrances de son propre cœur. Il ne put qu'attendre qu'elle retournât vers lui.

Elle souriait.

— Bon, Prince Elric, veux-tu te joindre aux voleurs de songe, embrasser notre profession et en faire pour un temps ton existence ?

Elric secoua la tête, déclinant l'offre.

— C'est un art qui requiert trop de moi. Mais je n'en suis pas moins reconnaissant pour ce que j'ai appris au cours de cette aventure, sur moi-même et sur l'univers du rêve. Encore que celui-ci m'échappe pour l'essentiel. Je n'ai toujours aucune certitude quant à l'endroit où nous avons voyagé, à ce que nous y avons rencontré, ni ne sait vraiment dans quelle mesure ce Royaume du Songe était la création de Damoiselle Varadia et la tienne. J'avais un peu l'impression d'assister à une bataille d'inventeurs. Y ai-je eu ma part ? Je l'ignore.

— Sans toi, je n'aurais probablement pas réussi. Tu as vu tant d'autres mondes ! Et lu plus encore. Sans t'autoriser une analyse vraiment fine des créatures et lieux susceptibles de se présenter dans le Royaume du Songe, je puis t'assurer que cela rendait ta collaboration précieuse. Plus que tu n'en auras jamais conscience, peut-être ?

— De la substance de ces rêves a-t-on jamais pu faire surgir la réalité ? se demanda-t-il à haute voix.

— Il y eut dans les Jeunes Royaumes un aventurier du nom de Comte Aubec qui savait quelle faculté a l'homme de façonner du réel. Il en est pour dire que lui et ses pareils auraient ainsi fait surgir du néant les terres des Jeunes Royaumes.

Elric hocha la tête.

— Je connais cette légende, mais ne lui suppose guère plus de fondement que l'histoire de Chamog Borm.

— Crois ce que tu veux.

Elle détourna de lui son regard pour le poser sur la Tente de Bronze. Le vieil homme et sa fille en sortaient et, de quelque part dans l'ombre derrière eux, montait le rythme de percussions. Puis

ce fut un chant merveilleux, une douzaine de mélodies conjointes, entremêlées. Tous ceux qui étaient restés dans le sanctuaire veiller la Sainte Fille lentement se rassemblèrent autour d'elle et de son père, enchaînant chant sur chant, tous d'une allégresse intense. Le désert s'emplit de leurs voix, en vibra d'une vie somptueuse, exultante, et jusqu'aux montagnes lointaines qui les reprirent en écho.

Oone au bras d'Elric noua le sien, geste de camaraderie, de réconciliation.

— Allez, viens, dit-elle. Joignons-nous à la fête.

A peine eurent-ils fait quelques pas qu'ils se retrouvèrent hissés sur les épaules de la foule et ce fut ainsi portés, riant et contaminés par l'euphorie générale, qu'ils rentrèrent à l'Oasis Fleur d'Argent.

Les festivités commencèrent aussitôt, comme si les Bauradim et tous les autres clans nomades s'étaient tenus prêts pour cet instant. Une extraordinaire variété de senteurs appétissantes ne tarda pas à flotter dans l'air, émanant des mets qui mijotaient ou rôtissaient sur les braises, donnant l'impression qu'il n'y avait dans le monde comptoir aux épices de quelque importance qui n'eût été sommé de livrer ses trésors. Ces feux de cuisine partout rougeoyaient ou répondaient aux flamboiements des grandes torches, aux constellations des lampes et chandelles, et, de la Kasbah Moulor Ka Riiz qui dominait l'oasis, on vit descendre la garde aloum'rite dans toute la splendeur de ses montures, des heaumes et plastrons d'or rouge de ses antiques armures, de ses armes de bronze et d'airain et d'acier. Ils arboraient de vastes barbes bifides ou trifides et de massifs turbans – pour le moins des douze tours – dont dépassait la pointe de leur casque, portaient des surcots de somptueux brocart ou de pur fil d'argent, cependant que leurs bottes leur brodaient jusqu'aux genoux des motifs à peine moins intriqués que ceux de leur tunique. Fière et joviale compagnie, ces hommes chevauchaient de concert avec leurs épouses, pareillement vêtues de métal, armées d'arcs et de traits minces. Tous se fondirent bientôt dans l'énorme foule qui avait dressé une estrade pour y installer un siège sculpté d'où Varadia leur souriait. Leur joie se nourrissait à la vue de la Sainte Fille, rendue au clan des Bauradim, lui restaurant son passé, son honneur et son avenir.

Raïk Na Seem pleurait toujours. Qu'il vît Oone et Elric, il les raccrochait, les embrassait, les remerciait encore, leur répétait tant et plus ce que c'était pour lui d'avoir de tels amis, de tels sauveurs, de telles figures de légende.

— Car vos noms jamais ne sortiront de la mémoire des Bauradim. Et quelque faveur que vous sollicitiez – si tant est qu'elle soit digne, et autre elle ne saurait être – elle vous sera aussitôt accordée. Seriez-vous exposés à quelque péril à des milles des milles d'ici qu'un message de vous nous fera aussitôt accourir. Mais pour l'heure sachez que vous avez libéré de sa noire geôle l'esprit d'une enfant généreuse.

— Et c'est là notre récompense, dit Oone, souriante.

— Nos richesses sont vôtres, reprit le vieillard.

Oone déclina l'offre.

— Les biens matériels nous sont indifférents. Nous avons, je crois, découvert de meilleures raisons d'exister.

Elric abonda dans son sens.

— Par ailleurs, il est à Quarzhasaat un homme qui m'a promis la moitié d'un empire en échange d'un tout petit service.

Saisissant l'allusion, Oone éclata de rire. Raïk Na Seem n'en sut trop quoi penser.

— Vous comptez vous rendre à Quarzhasaat ? Vous y avez encore à faire ?

— Si fait. J'y connais un gamin qui est anxieux de me revoir.

— Mais vous prendrez le temps de participer à notre liesse, de parler avec nous, de festoyer ? A peine avez-vous échangé un ou deux mots avec ma fille.

— Nous croyons déjà bien la connaître, lui répondit Elric. Assez pour la tenir en très haute estime. Elle est sans conteste le plus grand trésor des Bauradim.

— Etiez-vous en mesure de converser dans ce morne royaume qui la tenait captive ?

Elric envisagea d'éclairer le chef nomade mais la voleuse de songes fut prompte à le devancer, plus au fait qu'elle était de ces matières.

— Quelque peu. Et tant son intelligence que son courage nous ont impressionnés.

Raïk Na Seem s'assombrit alors qu'une autre pensée le visitait :

— Et vous a-t-il été possible, mon fils, de subsister sans souffrance dans ce royaume ?

— Sans souffrance aucune, confirma Elric, mesurant alors, et seulement alors, le bien tiré de cette aventure. Si fait, messire, tels sont les avantages à prêter assistance à un voleur de songes. Avantages dont je n'avais jusqu'à présent mesuré l'ampleur.

Sans réserve aucune désormais, Elric participait à la fête, profitait de ces dernières heures avec Oone, avec les Bauradim, avec les clans nomades. De nouveau, il eut l'impression d'être de retour chez lui, tant ce peuple était accueillant, tant l'étreignait le désir de passer ici sa vie, de suivre leur voie, de se pénétrer de leur philosophie, de jouir de leurs passe-temps.

Plus tard, étendu sous un haut palmier, roulant entre ses doigts une fleur d'argent, il leva son regard sur Oone qui s'était assise à ses cotes.

— De toutes les tentations auxquelles je me suis trouvé confronté dans le Royaume du Songe, dit-il, je n'en ai peut-être connu de plus grande. Car c'est là le réel dans toute sa simplicité, un ici et maintenant que j'ai répugnance à quitter. Et toi ?

— Il n'est désormais pour nous de destinée commune, à mon sens. (Elle soupira.) Dans cette vie du moins, si ce n'est dans ce monde. Tu commenceras par y être une légende, puis nul n'y subsistera pour garder souvenir de toi.

— Tous mes amis mourront-ils ? Me retrouverai-je seul ?

— Je pense. Tant que tu serviras le Chaos.

— Je ne sers que moi-même et mon peuple.

— Si tu veux être en droit d'avoir cette conviction, Elric, il te faut l'étayer. Tu as déjà créé du réel, et il est vraisemblable que tu en créeras encore un peu. Mais le Chaos n'est ami sans trahir. En définitive, nous n'avons que nous vers qui nous tourner. Nulle autre cause, nulle autre force, nul autre défi ne saurait jamais se substituer à cette vérité...

— Oone, c'est pour être moi-même que je voyage ainsi, lui rappela-t-il.

Il porta son regard sur les eaux calmes de l'oasis, sur le désert au-delà, en inhala l'odorante fraîcheur.

— Et tu comptes bientôt nous quitter ?

— Demain. Il le faut. Mais j'aimerais quand même savoir quel genre de réalité j'ai créé.

— Oh, je pense qu'un rêve ou deux ont pris corps, dit-elle, mystérieuse, déposant un baiser sur sa joue. Et un autre ne va pas tarder à suivre leur exemple.

Il abandonna le sujet car, de sa poche de ceinture, elle venait de sortir l'énorme perle et la lui tendait.

— Tu l'as toujours ! Ce n'est donc pas une chimère comme nous le pensions.

— Elle est pour toi, dit la voleuse de songes. Fais-en ce que bon te semble. C'est elle qui t'a conduit jusqu'à l'Oasis Fleur d'Argent, ce qui t'a conduit vers moi. Je n'ai pas l'intention de la négocier sur le Marché aux Songes. Je voudrais que tu l'aies car j'estime qu'elle te revient de droit, Elric. Quoi qu'il en soit, la Sainte Fille me l'a offerte et, à mon tour, je te la donne. Elle est à l'origine de la mort d'Alnac Kreb, et c'est en voulant s'en emparer qu'ont péri ces assassins...

— Je croyais t'avoir entendue dire qu'elle n'avait pas eu d'existence avant que les Aventuriers Magiciens ne se soient lancés à sa recherche.

— Je le maintiens. Mais à présent elle existe. Elle est là, sous nos yeux. La Perle au Cœur du Monde. L'énorme joyau de légende. N'as-tu rien à en faire ?

— Tu vas devoir m'expliquer... commença-t-il, mais elle lui coupa la parole.

— Ne va pas me demander comment s'incarnent les rêves, Prince Elric. C'est affaire de philosophes, à toute époque et en tout lieu. Je réitère donc ma question : n'as-tu rien à en faire ?

Il hésita, puis accepta la Perle et dans la coupe de ses paumes la fit rouler, s'émerveilla de sa magnificence, de sa pâle beauté.

— Si fait, je crois lui voir un usage.

Quand il eut remisé le joyau dans sa propre bourse, elle lui ajouta, presque en un souffle :

— Il s'agit là, je pense, d'un objet maléfique.

— C'est aussi mon opinion. Mais il arrive qu'on puisse combattre le mal par le mal.

— Point de vue que je ne saurais accepter.

Elle paraissait troublée.

— Je sais. Tu me l’as déjà dit. (Puis ce fut son tour de se tendre vers elle pour tendrement l’embrasser sur les lèvres.) Cruel est le destin. Que ne nous offre-t-il un chemin tout tracé au lieu de nous astreindre à des choix dont nous ne savons jamais s’ils sont faits pour le mieux.

Elle haussa les épaules.

— Nous sommes de mortelle condition, et tel est notre lot. (Elle lui caressa le front.) Tu es une âme inquiète, mon prince. Je crois que je vais voler quelques-uns de ces menus rêves qui te perturbent.

— T’arrive-t-il de ravir la souffrance, Oone, et d’en faire une denrée négociable sur ton marché ?

— Oh, fréquemment.

Elle lui prit la tête sur ses genoux, commença de lui masser les tempes. Tendre était son regard.

— Je ne puis trahir Cymoril. Je ne puis... dit-il, la voix déjà pâteuse.

— Je ne demande de toi que le sommeil. Un jour, tu auras beaucoup à regretter, lieu de vraiment connaître le remords. Jusque-là, si je puis te soulager de ce qui est sans importance...

— Sans importance ?

Il s’assoupissait un peu plus à chaque caresse.

— Sans importance pour toi, je pense. Car pour moi...

Et une chanson douce rejoignit les doigts d’Oone. Une berceuse. Un enfant malade et le chagrin d’un père. Ce bonheur qui naît de petits riens.

Et l’albinos s’endormit, laissant la voleuse de songes s’acquitter de sa magie tranquille, ôter du dormeur juste ce qu’il fallait des souvenirs à demi effacés qui lui avaient gâché ses nuits passées, qui risquaient d’exercer encore leurs insidieux ravages.

Et quand Elric au matin s’éveilla, ce fut avec le cœur léger, l’esprit serein – gardant au plus quelques vestiges de ses aventures dans le Royaume du Songe, dont une solide affection pour Oone – et la détermination d’atteindre Quarzhasaat au plus tôt, de porter au Seigneur Gho ce que l’ignoble gentilhomme désirait par-dessus tout.

Sincères furent ses adieux au peuple bauradim et réciproque la tristesse de la séparation. Ils le supplièrent de revenir, de les accompagner dans leurs déplacements, de chasser avec eux comme son ami Rackhir en un temps.

— J'essayerai, promet-il. Mais auparavant, j'ai plus d'un serment à porter à son terme.

Un garçon nettement mal à l'aise lui apporta sa grande épée. Alors qu'il la bouclait à sa hanche, Stormbringer parut gémir, amoureuse, manifester son intense satisfaction d'être réunie à lui.

Ce fut de Varadia, étreignant ses mains et les lui baisant, qu'il reçut la bénédiction du clan, et de Raïk Na Seem l'annonce qu'il était à présent son fils, le frère de la Sainte Fille. Puis Oone, la voleuse de rêves, à son tour s'approcha. Elle avait décidé de rester un moment l'hôte des Bauradim.

— Adieu, Elric. J'espère que nous nous reverrons. Dans de meilleures circonstances.

— Meilleures ? Que voulez-vous dire.

— Pour moi, en tout cas. (Elle sourit, tapota dédaigneuse le fourreau de l'épée runique.) Et vous souhaite bonne chance dans vos tentatives pour lui imposer votre volonté.

— Désormais, je pense en être maître.

Elle haussa les épaules.

— Je vais vous faire un brin d'escorte sur la Piste Rouge.

— Je vous saurai gré, madame, de jouir encore un moment de votre compagnie.

Côte à côte, comme dans le Royaume du Songe, Elric et Oone chevauchèrent. Et bien qu'il ne se rappelât ses sentiments d'alors, il perçut en lui l'écho d'une certaine plénitude de l'âme qu'il y eut atteinte, aussi fût-ce avec mélancolie qu'il la quitta pour continuer seul sa route vers la cité des sables.

— Adieu, amie. Restera gravée dans ma mémoire la manière dont vous avez défait le Guerrier de la Perle. Je ne crois pas que ce souvenir puisse en disparaître.

— Je suis flattée. (Elle avait dans la voix un soupçon d'ironie douce-amère.) Adieu, Prince Elric. Je vous fais confiance pour trouver tout ce qui vous fait encore défaut et connaître la paix lors de votre retour à Melniboné.

— J'en ai la ferme intention, gente dame.

Sur un petit signe de la main, désireux d'abrégier la tristesse de l'instant, il éperonna sa monture.

Avec des yeux qui refusaient de verser leurs larmes, elle le regarda s'éloigner sur l'interminable ruban de la Piste Rouge.

Où certaines affaires en suspens se voient réglées à Quarzhasaat

Quand Elric de Melniboné entra dans Quarzhasaat, il était avachi sur sa selle, sans grand contrôle sur sa monture, et ceux qui autour de lui se rassemblèrent s'enquirent de son état de santé alors que d'autres, craignant qu'il n'apportât quelque peste à leur belle cité, leur criaient de loin qu'il fallait immédiatement le chasser.

L'albinos souleva son étrange tête juste assez longtemps pour hoqueter le nom de son protecteur entre ces murs et dire que lui manquait seulement un certain élixir en possession du Seigneur Gho Fhazzi.

L'immémoriale splendeur des tours et minarets de Quarzhasaat était encore accrue dans la lumière mourante d'un énorme soleil rouge, et il y flottait cette paix qui survient entre l'accomplissement des tâches quotidiennes et les plaisirs qui vont en être tirés.

Un riche négociant en eau, brûlant de se concilier les faveurs d'un personnage susceptible d'être bientôt membre du Conseil, mena de sa main la monture de l'albinos par les élégantes ruelles et impressionnantes avenues de la ville jusqu'au grandiose palais, tout d'ors et de subtils verts passés, du gentilhomme quarzhasaati.

Le marchand fut remercié par la promesse d'un régisseur que son nom serait cité en présence du maître de céans et Elric, grommelant et murmurant, laissant échapper de temps à autre une faible plainte, s'engagea dans les merveilleux jardins qui entouraient le corps principal de la somptueuse demeure.

Le Seigneur Gho Fhazzi vint à sa rencontre. Il éclata de rire devant le lamentable état de son visiteur.

— Je vous salue, Elric de Nadsokor ! Je vous salue, larron de comédie au masque enfariné ! Vous n'êtes plus si fier aujourd'hui ! Vous n'avez su vous modérer, vous êtes empressé de vider les flasques d'élixir dont je vous avais pourvu, et voilà que vous venez

m'en redemander... en pire condition que lorsque vous avez débarqué chez nous la première fois !

— Le garçon... fit Elric dans un souffle rauque lorsque des serviteurs l'aidèrent à descendre de cheval. (Ils eurent ensuite à le porter bras ballants sur leurs épaules.) Est-il vivant ?

— A vous faire envie, messire ! (Une malice achevée brillait dans les yeux vert pâle du Quarzhasaati.) Car, contrairement à vous, ses jours ne sont pas en danger. C'est que vous étiez des plus intraitables sur ce point avant votre départ, et je suis un homme de parole. (Caressant les anglaises de sa barbe huilée, l'intrigant eut un petit rire sous cape.) Et vous, sieur larron, savez-vous honorer vos engagements ?

— Au pied de la lettre, marmonna l'albinos.

Ses yeux rouges se révulsèrent et, l'espace d'une seconde, ce fut comme s'il mourait. Puis il ramena sur le Seigneur Gho un regard brisé par la souffrance.

— Me donnerez-vous l'antidote et tout ce que vous avez promis ? L'eau ? Les richesses ? Le garçon ?

— Pour sûr, pour sûr. Mais je ne vous vois guère en position de marchander. Parlez-moi plutôt de la Perle ? L'avez-vous trouvée ? Ou n'êtes-vous ici que pour rendre compte de votre échec ?

— Je l'ai. Cachée quelque part. L'élixir a...

— Oui, oui. Je connais les effets de l'élixir, et que vous soyez encore capable de parler me donne à penser que vous jouissez d'une constitution exceptionnellement robuste.

Puis le Quarzhasaati s'occupa de faire transporter Elric à l'intérieur de son palais. On l'y installa dans la fraîcheur d'une pièce haute de plafond sur de grands coussins de velours écarlate et indigo. De l'eau lui fut servie, et de quoi se sustenter.

— Les affres du manque ont sans doute atteint les limites du supportable, non ? (L'homme prenait un évident plaisir au pitoyable spectacle offert par l'albinos.) C'est que l'élixir ne doit pas s'être montré moins goulu de votre substance que vous ne l'avez été de lui. Mais revenons à la Perle. Vous l'avez cachée, dites-vous ? Voilà qui est bien retors. Vous n'avez donc pas confiance en moi qui suis un gentilhomme de la plus noble cité qui soit au monde !

Elric, tout poussiéreux de sa longue chevauchée, se vautra sur les coussins. Avec lenteur il s'essuya les mains sur un linge.

— L'antidote, seigneur...

— Vous savez très bien que, pour l'avoir, il vous faudra d'abord me remettre la Perle... (Le ton du Seigneur Gho comme le regard qu'il plongeait sur sa victime étaient empreints de condescendance.) A vrai dire, larron, je ne m'attendais pas à vous retrouver avec tant de suite dans les idées ! Un doigt de mon élixir vous tenterait-il ?

— Faites-m'en porter, si vous y tenez.

Derrière l'apparente indifférence de la réponse, le Quarzhasaati devina l'homme aux abois que l'albinos ne pouvait manquer d'être. Il se tournait vers ses gens pour distribuer des ordres en conséquence quand Elric ajouta :

— Dites-leur aussi d'amener le garçon. Oui, qu'on l'amène afin que je vérifie par moi-même s'il ne lui est rien arrivé de fâcheux, que je puisse entendre de sa bouche le récit de ce qui s'est passé ici en mon absence...

— La requête est assez minime pour que j'y accède. (Le Seigneur Gho fit signe à l'un des esclaves.) Va chercher l'enfant.

Puis il gagna un fauteuil d'apparat précédé de quelques marches et installé sous un dais tendu de brocart pour s'y laisser choir et attendre.

— C'est à peine si j'espérais vous revoir vivant, messire larron, et moins encore en possession de la Perle. Nos Aventuriers Magiciens sont des guerriers d'une bravoure insigne, experts au combat, formés, qui plus est, dans tous les arts du sortilège et de l'évocation des démons. Or, tant ceux que j'ai dépêchés que leurs frères de guilde ont échoué ! Mais qu'importe ! Aujourd'hui est un grand jour. Et, croyez-moi, je vais vous ressusciter afin que vous puissiez me raconter tout ce qui s'est passé. Qu'en est-il des Bauradim ? En avez-vous tué beaucoup ? Vous allez me narrer votre aventure dans les moindres détails. Ainsi pourrai-je, en présentant la Perle pour obtenir ma place, l'agrémenter du récit de sa découverte. Elle n'en aura que plus de valeur, voyez-vous. Et je ne doute pas qu'après mon élection, de telles anecdotes me soient maintes fois réclamées. C'est qu'ils vont être verts de jalousie au Conseil... (Il se passa la langue sur ses lèvres fardées de rouge.) Avez-vous occis cette enfant ? Et quelle est, par exemple, la première chose que vous ayez vue en atteignant l'Oasis Fleur d'Argent ?

— Des funérailles, si j'ai bonne mémoire... (Elric montra un peu plus d'entrain.) Si fait, c'était bien ça.

Deux gardes introduisirent dans la pièce un garçon qui se tortillait entre eux et ne parut pas outre mesure ravi par le spectacle d'Elric étendu sur les coussins.

— Oh, maître ! Vous faites encore plus pitié que naguère.

Il cessa de se débattre et s'efforça de masquer sa déception. Il ne portait pas trace de torture, semblait n'avoir souffert nulle atteinte.

— Ça va, Anigh ?

— Oui. Mon gros problème a été d'occuper mes journées. De temps à autre, sa seigneurie venait me dresser l'inventaire de ce qu'elle ferait si vous ne lui rapportiez pas la Perle, mais ayant déjà eu l'occasion de lire des graffiti sur les murs de l'asile, tout cela n'était pas très nouveau pour moi.

Le Seigneur Gho se renfroigna.

— Attention, gamin...

— Vous devez avoir rapporté la Perle, reprit Anigh, jetant un coup d'œil autour de lui. Hein, seigneur, c'est ça ? Autrement, vous ne seriez pas là. (Son soulagement fut sensible.) Alors on s'en va ?

— Pas encore ! gronda l'aristocrate quarzhasaati.

— Cet antidote, dit Elric. Vous l'avez-ici même ?

— Vous êtes trop pressé, messire larron. Sachez que je ne suis pas moins malin que vous. (Il gloussa, leva un doigt en remontrance.) Il me faut d'abord une preuve que la Perle est en votre possession. Pourquoi ne me laisseriez-vous pas votre épée en gage. Elle ne vous est d'aucune utilité, après tout : vous n'auriez pas la force de la brandir.

Sa main se tendit, avide, vers la hanche de l'albinos et ce dernier fit un faible mouvement pour s'en écarter.

— Voyons, messire, n'ayez pas peur. Nous sommes associés en cette affaire. Où est la Perle ? Le Conseil se réunit ce soir à la Chambre. Si je puis leur apporter la Perle... Oh, la nuit qui vient me verra puissant !

— Le ver est si fier d'être roi de son tas d'excréments, dit Elric.

— Ne l'irritez pas, maître ! s'écria le garçon, inquiet. Vous ne savez toujours pas où trouver l'antidote !

— Il me faut ce joyau ! (L'impatience suffisait à rendre le Seigneur Gho irritable.) Où l'avez-vous cachée, voleur ? Dans le désert ? Quelque part en ville ?

Elric se souleva sur l'opulent velours.

— La Perle était un songe, dit-il. Il a fallu vos tueurs pour en faire une réalité.

Un pli d'incompréhension barra le front artificiellement blanchi du Seigneur Gho. Sa nervosité grandit. Son regard se coula, suspicieux, vers l'albinos.

— Si vous voulez plus d'élixir, vous feriez mieux de ne pas m'insulter, voleur. Ni de jouer au plus fin. Je puis, sur-le-champ, donner l'ordre qu'on tue ce garçon, et vous avec lui. Ma situation n'en sera pas différente.

— Mais, vous n'en ferez rien, précisément parce que vous ne souhaitez pas qu'elle reste inchangée. Il y a cette place au Conseil, dois-je vous le rappeler ?

Elric semblait avoir repris des forces et se tenait à présent bien droit sur les coussins. Il fit signe à son jeune ami d'approcher. Les gardes posèrent un regard interrogateur sur leur maître qui se contenta de hausser les épaules. Anigh, intrigué, s'avança vers l'albinos.

Celui-ci reprit, s'adressant toujours au gentilhomme quarzhasaati :

— Vous êtes d'une rapacité rare, seigneur. Il ne vous déplairait pas de tenir sous votre coupe l'ensemble de votre petit monde. Ce pitoyable monument à la mémoire de l'orgueil ruiné de votre race !

Le Seigneur Gho le foudroya du regard.

— Larron, si vous avez quelque désir de vous rétablir, de prendre l'antidote qui vous libérera de cette drogue que je vous ai donnée, vous avez tout intérêt à vous montrer plus poli...

— Ah, oui... fit Elric, songeur, plongeant la main dans son pourpoint, en extirpant une pochette de cuir. Cet élixir qui était censé faire de moi votre esclave.

Il ouvrit la pochette.

Sur sa paume ouverte roulait maintenant le joyau pour lequel le Seigneur Gho Fhaazi avait offert la moitié de sa fortune et envoyé à la mort une centaine d'hommes, pour lequel il n'aurait pas hésité à ravir un enfant, à l'occire, et en avait tenu un autre dans ses geôles.

L'homme se mit à trembler. Ses yeux maquillés s'écarquillèrent. Il poussa un petit cri et se pencha, bien près de défaillir.

— C'est donc vrai. Vous avez trouvé la Perle au Cœur du Monde...

— Je n'ai fait qu'accepter le don d'une amie, rectifia Elric. (La Perle toujours en exposition sur sa paume, il se leva, entoura le garçon d'un bras protecteur.) Et comme au cours de cette quête je me suis aperçu que mon corps ne réclamait plus votre élixir, je puis désormais m'en passer, Seigneur Gho.

Ce dernier l'entendait à peine. Il fixait le joyau.

— Elle est énorme... plus grosse encore que ne le rapportait la légende... et réelle. Je vois bien qu'elle est réelle. Cet orient... Ah...

Il se tendit vers elle, fasciné.

Elric recula sa main. Le Seigneur Gho fronça ses sourcils décolorés, leva sur l'albinos des yeux brûlants d'avidité.

— La fille est-elle morte ? L'avait-elle en elle, dans ses chairs, comme d'aucuns disaient ?

Anigh frémit, se plaqua contre Elric.

Vibrante de dégoût, la voix de l'albinos n'en resta pas moins douce.

— Nul n'est mort de ma main qui ne l'était déjà. Comme vous êtes déjà mort, Seigneur Gho Fhazzi. C'est à vos funérailles que j'ai assisté à l'Oasis Fleur d'Argent. Et vous avez devant vous l'exécuteur de la prophétie des Bauradim. Car je suis ici pour tirer vengeance de tout le mal que vous leur avez fait, à eux et à leur Sainte Fille.

— Hein ? Mais je ne suis pas seul en cause ! Il n'est membre du Conseil qui n'ait dépêché sa secte d'Aventuriers Magiciens à la recherche de la Perle, imités en cela par une bonne moitié des postulants. La plupart de ces guerriers ont échoué ou sont morts. Ou encore ont payé de leur vie cet échec. Vous n'avez tué personne, dites-vous ? Pas de sang sur les mains, donc ? Eh bien, tout est pour le mieux. Vous aurez ce que je vous ai promis, Messire Larron.

Tremblant de convoitise, le Quarzhasaati reprit son geste vers la Perle, en approcha ses doigts boudinés.

Elric sourit et, au grand étonnement d'Anigh, les laissa se refermer sur le joyau, le saisir.

Le souffle rauque, le Seigneur Gho caressa son butin.

— Qu'elle est belle ! Oh, c'est si bon...

La voix d'Elric de nouveau se fit entendre, toujours sur ce même ton posé.

— Et notre récompense, Seigneur Gho ?

— Quoi ? (Il leva de la Perle un regard absent.) Ah, oui... la vie sauve pour vous deux. Vous m'avez bien dit n'avoir plus besoin de l'antidote ? Parfait. Vous pouvez disposer.

— Il me semble qu'il était également question d'une grosse fortune. De toutes sortes de richesses ? D'une éminente position au sein de la noblesse de cette cité ?

— Absurde ! décréta le Seigneur Gho. L'antidote aurait suffi. Vous n'êtes pas le genre de personne qui puisse jouir de tels privilèges. La naissance est requise pour qu'on en fasse usage avec sagesse et avec la discrétion qui convient. Non. Je vais simplement vous laisser partir, vous et l'enfant...

— Vous ne comptez pas honorer notre marché initial ?

— Quel marché ? Nous avons eu ensemble une conversation mais notre accord ne portait que sur la liberté de l'enfant et sur l'antidote à l'élixir. Vous vous êtes trompé si vous y avez vu autre chose.

— Vous n'avez aucun souvenir de vos promesses... ?

— Des promesses ? Certainement pas.

Les bouclettes dansèrent.

— ... et des miennes ?

— Non, non. Vous m'irritez, messire. (Ses yeux restaient sur la Perle. Il avait pour elle le regard et les gestes qu'un autre aurait pour un enfant chéri.) Laissez moi. Profitez de ce que je suis encore dans de bonnes dispositions à votre égard.

— Il est maints serments dont je dois m'acquitter, dit Elric, et je ne reviens jamais sur ma parole.

Le Seigneur Gho s'arracha de son amoureuse contemplation. Son expression se durcit.

— Je suis las de vous entendre. Ce soir, je serai membre du Conseil des Six Plus l'Autre. A travers moi, c'est le Conseil que vous défiez, ce qui fait de vous des ennemis de Quarzhasaat. Et traîtres à l'Empire, vous devez être traités en conséquence ! Gardes !

— Vous êtes un imbécile, dit Elric alors qu'Anigh se mettait à glapir car, à la différence du Seigneur Gho, il n'avait pas oublié le pouvoir de l'Epée Noire.

— Passez-en par ses volontés, Seigneur Gho ! cria l'enfant, craignant autant pour lui-même que pour le gentilhomme. Je vous en supplie, puissant seigneur, faites ce qu'il dit !

— Ce n'est pas ainsi qu'on s'adresse à un membre du Conseil ! (Le ton du Seigneur Gho était celui d'un individu sensé sincèrement interloqué.) Gardes... qu'ils soient immédiatement soustraits à ma vue. Qu'on les étrangle ou qu'on les égorge. Peut me chaut...

Les gardes ignoraient tout de l'épée runique. Ils ne voyaient qu'un homme fluet, dont le teint et l'état suggéraient qu'il pût être lépreux, et un jeune garçon sans défense. Ils sourirent, comme à une bonne plaisanterie de leur maître, dégainèrent et s'approchèrent d'un pas presque nonchalant.

Elric fit passer Anigh derrière lui.

— Vous êtes bien mal inspirés, dit-il aux gardes. Je n'ai pas spécialement le désir de vous occire.

Derrière les soldats, une servante ouvrit la porte et se glissa dans le couloir. Elric la regarda s'éclipser.

— Vous feriez mieux de l'imiter. Elle a, je pense, quelque idée de ce qui va se passer si vous précisez votre menace...

Les deux gardes riaient à présent sans réserve.

— C'est un fou ! lança l'un d'eux. Bon débarras pour le Seigneur Gho !

Ils se ruèrent sur Elric, et la gigantesque lame fut à hurler dans la somptueuse fraîcheur de la pièce, hurlement de loup affamé libéré de sa cage, ivre du désir de tuer et de se repaître.

Elric sentit en lui le déferlement de la puissance alors que *Stormbringer* s'abattait sur le premier garde, le fendait de la fontanelle au sternum. L'autre tenta de modifier sa trajectoire, de renverser en fuite son assaut. Il trébucha, s'empala sur la pointe de l'épée, l'horreur dans les yeux alors que, bue par elle, son âme le quittait.

Le Seigneur Gho se recroquevilla au fond de son vaste siège, trop terrifié pour bouger. Il avait une main crispée sur la Perle, l'autre tendue à plat vers Elric comme pour lui opposer le ridicule bouclier de sa paume.

Mais l'albinos, revigoré par son énergie d'emprunt, remit au fourreau la noire lame pour, en quelques enjambées, traverser la

salle et grimper sur l'estrade écraser sous son regard le visage tordu par l'effroi du Seigneur Gho.

— Reprenez la Perle. En échange de ma vie... fit l'aristocrate, à peine audible. De ma vie, larron...

Elric prit le joyau tendu mais resta planté au-dessus du Quarzhasaati. A son escarcelle sa main se porta et en sortit une flasque de l'élixir du Seigneur Gho.

— Vous en aurez besoin, je pense, pour la faire descendre.

L'autre tremblait de tous ses membres. Sous le fard crayeux, son teint avait encore pâli.

— Je ne comprends pas.

— Je veux vous voir avaler la Perle. Si vous y parvenez sans vous en porter plus mal, eh bien ce sera la preuve que cette prophétie concernant votre mort était prématurée.

— L'avalier ? Mais elle est trop grosse. Je n'ai même pas l'impression qu'elle entrerait dans ma bouche.

— Si, seigneur, elle peut y entrer. Et je vous crois capable de l'avalier. Après tout, comment aurait-elle abouti dans le corps d'un enfant si ce n'est par cette voie ?

— C'était... ils ont dit qu'il s'agissait d'un... d'un rêve.

— Si fait. Mais peut-être vous sera-t-il possible d'avalier ce rêve. Voire d'accéder ainsi au Royaume du Songe et d'échapper à votre sort. Je vous conseille d'essayer, seigneur, sinon mon épée runique boira votre âme. Où va votre préférence ?

— Epargnez-moi, Elric. Ce n'est pas juste. Nous avons passé un marché.

— Ouvrez la bouche, Seigneur Gho. Qui sait si la Perle ne va pas rétrécir ? Ou encore votre gosier se dilater comme celui d'un serpent ? C'est qu'un reptile avale sans problème des proies de cette taille, seigneur, et je ne doute pas que vous lui soyez supérieur.

De la fenêtre où il était allé s'absorber dans la contemplation du dehors, peu désireux d'assister à une vengeance qu'il tenait pour juste mais dont les détails l'écœuraient, Anigh chuchota :

— La servante, Seigneur Elric. Elle a donné l'alarme dans toute la ville.

L'espace d'un instant, un fol espoir passa dans les yeux verts du Seigneur Gho puis s'effaça comme Elric posait la flasque sur le bras

du fauteuil pour tirer quelques pouces d'épée runique hors du fourreau.

— Votre âme va m'aider à combattre ces renforts, lui dit l'albinos.

Lentement, gémissant et pleurant, le grand seigneur quarzhasaati commença d'ouvrir la bouche.

— Je vous redonne la Perle, seigneur. Faites de votre mieux. Vous avez peut-être une chance de survivre.

La main du Seigneur Gho tremblait mais elle finit par forcer le passage du splendide joyau entre les lèvres artificiellement purpurines. Elric déboucha le flacon d'élixir et en versa un peu entre les joues déformées du Quarzhasaati.

— Avalez-la maintenant. Avalez ce pour quoi vous auriez occis un enfant ! Ensuite, je vous dirai qui je suis...

Quelques minutes plus tard, les portes explosèrent et Elric reconnut les traits tatoués de Manag Iss, commandeur de la Secte Jaune et parent de Dame Iss. Le regard de Manag Iss alla de l'albinos à ce qui gisait, convulsé, sur l'estrade. La tentative du Seigneur Gho pour avaler la Perle s'était soldée par un échec total.

Manag Iss frémit.

— Elric, j'ai appris votre retour. On vous disait au bord de la tombe. A l'évidence, il s'agissait d'une ruse pour berner le Seigneur Gho.

— Si fait, dit Elric. J'avais à libérer ce garçon.

Manag Iss fit un geste avec sa lame toujours au clair.

— Vous avez trouvé la Perle ?

— Je l'ai trouvée.

— Dame Iss m'envoie vous en offrir ce que vous voudrez.

Elric sourit.

— Dites-lui que je serai à la Chambre du Conseil d'ici une demi-heure. J'aurai la Perle avec moi.

— Mais les autres y seront. Elle désirait négocier en privé.

— Ne serait-il sage de mettre aux enchères un tel joyau ?

Manag Iss rengaina, eut un petit sourire.

— Vous êtes astucieux, Elric. Je ne pense pas qu'ils mesurent à quel degré. Ni qu'ils sachent qui vous êtes. Je ne me suis pas encore ouvert à eux de mes spéculations sur ce point.

— Oh, vous pouvez très bien leur dire ce que le Seigneur Gho vient d'apprendre par ma bouche : que je suis l'Empereur héréditaire de Melniboné, rétorqua nonchalamment l'albinos. Car c'est la vérité. Mon empire a d'ailleurs passablement mieux survécu que le vôtre, à mon sens.

— Je me garderai d'être aussi direct. Ils risqueraient de très mal le prendre. C'est que je suis désireux d'être votre ami, Melnibonéen.

— Merci, Manag Iss, mais je n'ai plus besoin d'amis à Quarzhasaat. Veuillez simplement faire ce que je vous ai dit.

Les yeux de Manag Iss se posèrent successivement sur les gardes massacrés, sur le cadavre du Seigneur Gho qui avait pris une étrange nuance, sur le gamin apeuré, puis il salua Elric.

— A la Chambre du Conseil dans une demi-heure, Empereur de Melniboné.

Il pivota sur ses talons et quitta la pièce.

Après avoir doté Anigh d'instructions précises touchant leur prochain voyage et aux spécialités botaniques du Pays de Kwan, Elric sortit dans la cour du palais. Le soleil avait sombré sous l'horizon et des torches s'étaient allumées dans tout Quarzhasaat comme si la cité s'attendait à un assaut.

Dans une demeure vidée de ses serviteurs, l'albinos gagna les étables, y trouva son cheval et sa selle. Il réharnacha l'étalon bauradi, répartit soigneusement le poids d'un lourd ballot en travers du garrot de l'animal, puis, l'ayant enfourché, suivit par les rues l'itinéraire que lui avait donné son jeune ami pour atteindre la Chambre du Conseil.

Anormalement silencieuse était la cité des sables. Un couvre-feu y avait été manifestement décrété car même le guet restait invisible.

Ainsi remonta-t-il dans un trot enlevé le vaste Cours du Succès Militaire, le Boulevard des Anciens Achèvements et une demi-douzaine d'autres artères d'égale grandeur tant par les proportions que par le nom, jusqu'à voir se profiler devant lui un bâtiment bas qui, dans sa simplicité, ne pouvait qu'être le siège du pouvoir quarzhasaati.

Il marqua un temps d'arrêt. A son flanc, l'Epée Noire émit un chant discret, susurrante exigence d'une effusion de sang plus poussée.

— Patience, lui dit Elric. Il se peut même qu'aucun combat ne soit nécessaire.

Il crut voir des ombres se mouvoir dans l'écrin de verdure de la Chambre mais n'y prêta nulle attention. Qui l'épiait et quelles étaient leurs manigances perdaient toute importance au regard de la mission qu'il avait à remplir.

Il fut enfin devant les portes et, sans surprise, les constata grandes ouvertes. Il mit pied à terre, se jeta le ballot sur l'épaule et, pesamment, pénétra dans une vaste salle dénuée de toute ornementation, sans rien d'ostentatoire, simplement meublée de sept cathèdres autour d'une table de chêne cérusé. Concluait cette table un demi-cercle de silhouettes debout dans de lourdes robes d'apparat, dont six que leur voile apparentait à diverses sectes des Aventuriers Magiciens. La septième portait une haute coiffure conique sous laquelle son visage était entièrement dissimulé. Ce fut elle qui parla. Elric continua de n'être pas surpris de reconnaître dans cette voix des inflexions féminines.

— Je suis l'Autre, dit-elle. M'est avis que vous nous avez apporté un trésor à joindre aux titres de gloire de Quarzhasaat.

— Si vous comptez par ce trésor ajouter à votre gloire, mon voyage n'a pas été inutile, dit Elric qui se débarrassa de son fardeau. Manag Iss vous a-t-il rapporté tout ce que je lui ai demandé de vous dire ?

L'un des Conseillers s'anima et proféra presque sur le ton d'un juron :

— Qu'il nous faut voir en vous l'engeance de Melniboné l'Engloutie ? Si fait !

— Melniboné n'a pas disparu sous les flots. Pas plus qu'elle ne s'est à votre point coupée du reste du monde. (Elric était méprisant.) Vous avez défié notre puissance dans un passé lointain et par votre propre maladresse entraîné votre défaite. Aujourd'hui, votre rapacité m'a ramené vers Quarzhasaat alors que j'aurais préféré traverser votre cité incognito.

— Est-ce une accusation ? (Derrière son voile, cette Conseillère était outrée.) Venant de vous qui avez causé de tels troubles ! Dont le sang est celui d'une race étrangère à l'humanité qui, dans sa dégénérescence, s'accouplait avec les bêtes, tant pour en tirer plaisir

que descendance. (Son doigt se pointa sur Elric.) Ce genre de descendance !

L'albinos n'en fut pas le moins du monde ému.

— Manag Iss vous a-t-il conseillé de vous méfier de moi ? poursuivit-il sur le même ton tranquille.

— Il nous a dit que vous aviez la Perle, et aussi une lame sorcière. Mais nous savons également que vous êtes seul. (L'Autre s'éclaircit la voix.) Il a surtout dit que vous nous apportiez la Perle au Cœur du Monde.

— Si fait, je l'ai là... dans ce qui la contient (Elric se pencha et arracha la pièce de velours qui emballait son colis, révélant le cadavre du Seigneur Gho, le visage toujours convulsé, l'énorme boule au niveau de sa gorge évoquant une pomme d'Adam hypertrophiée.) C'est lui qui, le premier, m'a mandaté à la recherche de ce joyau.

— Nous n'étions pas sans savoir que vous l'aviez assassiné, dit l'Autre, nettement réprobatrice. Mais de tels actes doivent être monnaie courante pour un Melnibonéen.

Sarcasme qu'Elric ne daigna pas relever.

— La Perle est dans le gosier de votre concitoyen. Dois-je vous la présenter décortiquée ? (Il sourit en voyant une silhouette, pour le moins, traversée d'un frisson.) Vous dépêchez des assassins pour tuer, torturer, kidnapper, bref commettre en votre nom toutes sortes de crimes, mais vous ne sauriez supporter la vue du sang ? J'ai placé le Seigneur Gho devant un choix qu'il a fait en toute liberté. L'ayant connu fort prolix, et doté d'un appétit des plus solides, je lui croyais quelques chances d'acheminer sans encombre la Perle jusqu'à son estomac. Mais il a été saisi d'un petit haut-le-cœur dont je crains qu'il ne lui ait été fatal.

— Vous êtes un monstre ! (L'un des hommes s'avança pour examiner celui qui avait failli être son collègue.) Oui, c'est bien Gho. Il a repris des couleurs, dirais-je.

Bon mot que la Septième ne parut guère apprécier.

— Allons-nous devoir pousser nos enchères sur un cadavre ?

— Oui. A moins de vous résoudre à cette opération chirurgicale au demeurant mineure.

— Manag Iss, appela l'une des femmes voilées. Auriez-vous l'obligeance de nous rejoindre.

Au fond de la salle, une porte s'ouvrit sur l'Aventurier Magicien qui, dans le regard qu'il tourna vers Elric, parut presque s'excuser. Il porta la main à sa dague.

— Nous ne laisserons pas un Melnibonéen verser une goutte de plus du sang quarzhasaati, dit l'Autre. Manag Iss va se charger d'extraire la Perle.

Le chef de la Secte Jaune inspira profondément, s'approcha du cadavre et, au plus vite, s'acquitta de la tâche ordonnée. Du sang ruissela sur son bras quand il leva la Perle au Cœur du Monde pour la montrer.

Le Conseil fut impressionné. Plusieurs de ses membres ne purent retenir un cri et les murmures allèrent bon train. Ils avaient dû le soupçonner de mentir, songea Elric, intrigue et mensonge leur étant une seconde nature.

— Plus haut, Manag Iss ! Contemplez donc ce qui était pour vous un tel objet de convoitise que vous étiez prêt à lui sacrifier le peu qui restait de votre honneur.

— Attention, messire ! cria l'Autre. N'allez pas abuser de notre patience. Dites votre prix... qu'on en finisse et que vous cessiez de nous imposer votre présence.

Elric éclata de rire. D'un rire qui n'avait rien d'agréable. D'un rire melnibonéen. En cet instant, c'était un pur citoyen de l'Île aux Dragons.

— Très bien, dit-il. Je veux cette cité. Pas ses habitants, pas une once de ses trésors, ni son cheptel ni même son eau. Je ne désire que la ville, ses murs, son site, lesquels sont miens, voyez-vous, de droit héréditaire.

— Absurde ! Inacceptable !

— Vous êtes tenus d'accepter, dit tranquillement Elric, ou alors de me combattre.

— Vous combatte ? Mais vous êtes seul.

— C'est un fou ! glapit un autre membre du Conseil. Un chien enragé qu'il faut abattre. Manag Iss, faites entrer vos frères et leurs hommes.

— Selon moi, ma cousine, ce ne serait pas judicieux, dit l'Aventurier, s'adressant de toute évidence à Dame Iss. Je crois qu'il serait plus sage de parlementer.

— Comment ? Seriez-vous devenu lâche ? Ce félon a-t-il avec lui quelque armée ?

Manag Iss se frotta le nez.

— Ma suzeraine...

— Appelez vos frères, Manag Iss !

Le commandeur de la Secte Jaune parut découvrir sur son bras gainé de soie un nouveau foyer de démangeaisons. Il fronça les sourcils.

— Prince Elric, je vois que vous voulez nous contraindre à un défi alors que nous n'exercions sur vous nulle menace. C'est en tout bien, tout honneur que Conseil s'est réuni céans, pour que, selon votre demande, la Perle soit attribuée au plus offrant.

— Voilà que vous vous faites l'écho de leurs mensonges, Manag Iss, et c'est déjà une atteinte à cet honneur dont vous parlez. Si leurs intentions à mon égard étaient à ce point inoffensives, pourquoi vous et vos frères vous teniez-vous prêts à intervenir. J'ai peut-être vu deux cents guerriers aux abords immédiats de cet édifice.

— Simple précaution, dit l'Autre avant de se tourner vers ses vassaux du Conseil. Ne vous ai-je prévenus qu'il était idiot de nous entourer si prématurément d'un tel effectif ?

— Il n'est rien que vous n'ayez fait qui n'ait été marqué du sceau de l'idiotie, messeigneurs, enchaîna Elric sans hausser le ton. Vous vous êtes montrés cruels, avides, irrespectueux tant de la vie que des volontés d'autrui. Aveugles vous avez été, inconséquents, bornés, perclus de provincialisme, dénués d'imagination. Un gouvernement manifestant une telle indifférence pour tout ce qui n'est pas son propre contentement devrait être pour le moins remplacé, ce me semble. Quand vous aurez tous quitté Quarzhasaat, j'envisagerai la nomination d'un gouverneur qui saura mieux en servir les intérêts. Puis il se peut que, plus tard, je vous permette d'y rentrer...

— Qu'il meure ! s'écria l'Autre. Cessons de perdre ainsi notre temps. Ceci fait, nous pourrons décider entre nous de celui auquel échoira la Perle.

Elric eut un soupir, presque lourd de regrets.

— Mieux vaudrait négocier avec moi, madame, avant que ma patience n'ait atteint ses limites. Car une fois que j'aurai tiré ma lame, vous n'aurez plus devant vous un être accessible à la raison et à la pitié...

— Tuez-le ! insista-t-elle. Et qu'on en finisse !

Manag Iss avait le visage d'un homme condamné à bien autre chose que la mort.

— Madame...

Elle marcha sur l'Aventurier dans les oscillations de sa haute coiffe conique et lui, arracha du fourreau l'épée qu'elle brandit, prête à décapiter l'albinos.

Le bras d'Elric jaillit, serpent qui attaque, et sa main se referma sur le poignet de l'Hexocrate.

— Non, madame ! Je vous jure que cet avertissement est sincère...

Elle lâcha l'arme et se détourna, massant son poignet meurtri.

Manag Iss récupérait à présent sa lame, esquissait le geste de la rengainer quand, subtilement, il tenta de la redresser et d'atteindre Elric au bas-ventre, une expression résignée barrant ses traits terrifiés alors que l'albinos, le devançant, s'effaçait sur le côté, dans le même mouvement tirait l'Epée Noire et qu'elle entonnait son étrange et démoniaque mélodie, qu'elle se nimbait d'une atroce et ténébreuse radiance.

L'Aventurier poussa un cri quand son cœur fut percé et sa main qui tenait toujours la Perle parut vouloir se tendre vers Elric, la lui rendre. Puis elle lui échappa des doigts, roula sur le sol. Trois Conseillers se précipitèrent pour la ramasser ; ils virent les yeux mourants de Manag Iss et reculèrent.

— Allez-y ! hurla l'Autre et, comme Elric s'y était attendu, de chaque recoin de la Chambre du Conseil surgirent des Aventuriers Magiciens de toute secte, l'arme au clair.

Et sur leur effroyable sourire des combats s'élargirent les lèvres de l'albinos cependant que s'embrasaient ses yeux rouges et qu'à ses traits se substituait le masque de la Mort, et vengeresse fut sa lame, vengeresse de son peuple, des Bauradim, de tous ceux qui dans la succession des millénaires avaient souffert sous l'injustice de Quarzhasaat.

Et les âmes qu'il ravit, il les offrit à son protecteur de l'Enfer, au puissant Duc Arioch que maintes vies à lui dédiées par Elric et par sa lame noire avaient rendu florissant.

— Arioch ! Arioch ! Du sang et des âmes pour mon seigneur Arioch !

Puis le vrai massacre commença.

Ce fut un carnage à faire pâlir jusqu'à l'insignifiance tout autre événement du même ordre. Un carnage qui resterait à jamais gravé dans les annales des peuples du désert, lesquels allaient en apprendre la nouvelle de ceux qui, cette nuit-là, fuyaient Quarzhasaat, se jetaient dans l'immensité aride plutôt que de faire face au blanc démon hilare qui, sur sa monture bauradi, sillonnait au galop les magnifiques artères de leur cité, leur enseignait quel pouvait être le prix de la suffisance béate et de la cruauté irréfléchie.

— Arioch ! Arioch ! Du sang et des âmes !

Ils parleraient d'une créature au visage ivoirin vomie par l'Enfer et dont l'épée déversait des flots de phosphorescence anormale, dont les yeux cramoisis flamboyaient de rage hideuse et qui semblait elle-même possédée par quelque puissance surnaturelle, qui pas plus que ses victimes n'en avait le contrôle. Une créature qui tuait sans pitié, sans distinction, sans cruauté. Qui tuait comme tuent les loups saisis par la démence. Et qui tuait en riant.

Ce rire jamais ne se tairait sur Quarzhasaat. Il était voué à rester dans le vent qui soufflait sans violence et sans cesse du Désert des Soupirs, dans le chant des fontaines, dans la claire et complexe cadence des marteaux que dinandiers et joailliers faisaient rebondir sur la pièce en cours de façonnage. Et pareillement demeurerait l'odeur du sang, liée au souvenir du massacre, de cette terrible coupe sombre qui avait laissé la cité sans Conseil et sans armée.

Mais jamais plus Quarzhasaat ne bercerait la légende de sa propre puissance. Jamais plus elle ne ravalerait les nomades plus bas que des animaux. Jamais plus elle ne connaîtrait cet orgueil autodestructeur si coutumier à tous les grands empires sur le déclin.

Et quand le carnage fut consommé, Elric de Melniboné se tassa sur sa selle, rengainant une Stormbringer repue, et pantelant sous l'énergie démoniaque qui continuait de palpiter en lui, il prit l'énorme perle à sa ceinture et la tint dans le soleil levant.

— Ils en ont payé le juste prix, je pense.

Et il la jeta dans un caniveau dont un chiot léchait l'égout coagulé.

Dans le ciel, les vautours, rameutés d'un millier de milles à la ronde par la perspective d'un festin mémorable, commençaient de

s'abattre, noir nuage, sur les splendides tours et jardins de Quarzhasaat.

Et sans que son visage arborât la moindre fierté pour ce qu'il venait d'accomplir, Elric éperonna sa monture, la dirigeant vers l'Ouest, vers le point de la route où il avait dit à Anigh de l'attendre avec assez d'herbes kwanim, d'eau, de chevaux et de nourriture pour franchir le Désert des Soupairs et retrouver les politiques et sorcelleries plus familières des Jeunes Royaumes.

Et pas un regard il ne jeta en arrière sur cette cité dont ses ancêtres à travers lui venaient enfin d'achever la conquête.

5

Épilogue

Au déclin de la Lune de Sang

A l'Oasis Fleur d'Argent, les festivités s'étaient poursuivies bien après la nouvelle de la revanche prise par Elric sur ceux qui n'auraient pas hésité à occire la Sainte Fille des Bauradim. Nouvelle portée par des Quarzhasaatim fuyant en masse dans un exode sans précédent, si loin qu'on remontât dans la longue histoire de leur cité.

Oone, la voleuse de songes, s'était attardée à l'oasis plus longtemps que nécessaire et hésitait à la quitter pour vaquer à ses propres affaires : elle apprit sans plaisir la vengeance d'Elric. Elle en fut même attristée, car elle avait espéré que les choses suivraient un autre cours.

— Il sert le Chaos comme je sers la Loi, se murmura-t-elle. Et qui peut dire lequel de nous deux est en pire esclavage ?

Puis, sur un soupir, elle se jeta dans la fête avec une violence fort peu spontanée.

Ce dont les Bauradim et autres clans nomades ne s'aperçurent pas dans le sursaut de joie qui les avait saisis. Ils étaient débarrassés

de la tyrannie, du seul objet de crainte qu'ils eussent jamais connu dans le désert.

— Le cactus nous accroche de ses épines pour nous montrer où est l'eau, dit Raïk Na Seem. Extrêmes furent nos angoisses, mais soyez-en remerciés, Oone et Elric de Melniboné, elles ont viré au triomphe. Bientôt, certains d'entre nous se rendront à Quarzhasaat pour y exposer les conditions futures de notre commerce avec cette ville. La transaction s'effectuera, je pense, sur un agréable pied d'égalité. (Le rire teintait la voix du vieillard.) Nous attendrons toutefois que les morts aient été décemment picorés.

Varadia prit Oone par la main et elles se promenèrent entre les nappes de la vaste oasis. La Lune de Sang tirait à sa fin et les pétales d'argent des fleurs n'en brillaient que mieux. L'astre allait bientôt pâlir, les fleurs se dépouiller de leurs pétales, et le temps serait venu pour les peuples du désert de s'égailler, chacun prenant sa voie.

— Vous aimiez cet homme au blanc visage, n'est-ce pas ? demanda Varadia à son amie.

— Je l'ai à peine connu, mon enfant.

— Je vous connaissais très bien l'un et l'autre, il n'y a pas si longtemps. (Varadia sourit.) Et je grandis vite, n'est-ce pas ? Vous l'avez dit vous-même.

Oone fut contrainte d'acquiescer.

— Mais c'était sans espoir, Varadia, tant nos destins sont divergents. Et je n'ai que peu de sympathie pour ses choix.

— Sa volonté n'y entre que pour une faible part. C'est un homme sous contrôle que nous avons croisé.

Elle repoussa une mèche de miel qui barrait ses traits bruns.

— Peut-être. Mais ne peut-on refuser la destinée que nous tracent les Seigneurs de la Loi et du Chaos et cependant survivre, et créer quelque chose à quoi les dieux n'aient pas le droit de toucher.

Varadia comprenait.

— Ce que nous créons reste un mystère, dit-elle. J'ai toujours du mal à saisir comment j'ai pu faire la Perle, élaborer précisément, dans mon désir d'échapper à mes ennemis, ce qui suscitait leur convoitise. Alors, qu'elle soit devenue réelle !

— Je savais qu'il en serait ainsi, dit Oone. Ce sont ces matérialisations qu'un voleur de songes recherche et dont il tire ses

moyens d'existence. (Elle rit.) Cette Perle m'aurait assuré une belle rente si je l'avais mise sur le marché.

— Comment se fait-il que la réalité puisse naître du rêve ?

Oone s'arrêta et son regard se posa sur le miroir de l'eau où se reflétait le disque rose pâle de la lune.

— Une huître, menacée par un corps étranger qui a pénétré sa coquille, cherche à l'isoler en formant autour de lui ce qui deviendra une perle. Il arrive qu'un rêveur fasse de même. Parfois la volonté de l'homme est si tendue, son désir si intense, qu'il amène à l'existence ce qui était jusqu'alors tenu pour impossible. Qu'un rêve prenne corps n'a rien d'inhabituel, Varadia. Et c'est l'une des raisons pour lesquelles je continue à respecter l'humanité en dépit de toutes les cruautés et injustices dont j'ai pu être témoin au cours de mes voyages.

— Je crois comprendre.

— Oh, ce sera tout à fait clair dans votre esprit en temps voulu, assura Oone. Car vous êtes de ceux qui sont capables d'une telle création.

Quelques jours plus tard, Oone fut prête à reprendre la route pour Elwher et l'Est Hors les Cartes. Varadia eut avec elle une dernière conversation.

— Je sais que vous avez un autre secret, dit-elle à la voleuse de songes. Pourquoi ne pas le partager avec moi ?

Oone fut étonnée. Sa considération pour l'intuition de la jeune fille s'accrut.

— Voulez-vous parler encore un peu de la nature des songes et de la réalité.

— Vous attendez un enfant, n'est-ce pas, Oone ? dit Varadia sans détour. Je me trompe ?

Oone croisa les bras, s'adossa à sa monture. Elle secoua la tête dans un mouvement de franche bonne humeur.

— C'est donc vrai que toute la sagesse de votre peuple est en vous, jeune fille.

— L'enfant d'un homme que vous avez aimé, qui est désormais perdu pour vous ?

— Si fait. Une fille, je pense. Peut-être même des jumeaux, frère et sœur, si l'interprétation des présages est correcte. Il n'y a pas que les perles, Varadia, qui puissent être conçues en songe.

— Et le père saura-t-il qu'il a une descendance ? s'enquit avec douceur la Sainte Fille.

Oone voulut répondre et se trouva sans voix. Elle détourna vivement les yeux vers Quarzhasaat qui se devinait dans les lointains. Quelques instants passèrent, puis elle retrouva la force de répondre :

— Jamais, dit-elle.

Fin du tome 2